FONDO PIZZOFALCONE

R. ISTITUTO ORIENTALE NAPOLI
BIBLIOTECA M. RIPA
1
A
42

TECA PROVINCIALE

Palchetto
1-A-

NAZIONALE
B. Prov.
XXIV
181
NAPOLI
BIBLIOTECA
VITT. EM. III

16 A24-25

B. Prov. + + IV. 181

64992 D

HISTOIRE D'OSMAN PREMIER DU NOM, XIXe. EMPEREUR DES TURCS, ET DE L'IMPERATRICE APHENDINA ASHADA.

Par Madame DE GOMEZ.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez PRAULT, Pere, Quay de Gêvres, au Paradis, & à la Croix Blanche.

M. DCC. XXXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Manuſcrit qui a pour titre, *Hiſtoire d'Oſman premier du nom, dix-neuviéme Empereur des Turcs, & de l'Imperatrice Aphendina Aſhada.* J'ai trouvé cette Hiſtoire intéreſſante, & j'ai crû qu'elle feroit plaiſir. A Paris ce 25. Août 1733. JOLLY.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs Seneſchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra. SALUT. Notre bien amée la Dame DE GOMEZ nous ayant fait remontrer qu'elle ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public, un ouvrage qui a pour titre, *Anecdotes Perſanes, Crementine Reine de Sanga, & autres Oeuvres de ladite Dame de Gomez*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon Papier & beaux caracteres, ſuivant la Feüille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Preſentes. A ces cauſes, voulant traiter favorablement lad. Expoſante, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes, de faire imprimer ledit ouvrage ci-deſſus ſpecifié en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera ſur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée ſous notredit Contre-ſcel, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de huit années conſecutives, à compter du jour de la datte deſdites Preſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de Perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire led. ouvrage ci-deſſus expoſé en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit de lad. Expoſante, ou de ceux qui auront droit

d'elle, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers à lad. Exposante, & de tous dépens, dommages & interêts ; A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'Impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Roïaume & non ailleurs ; & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. Et qu'avant que de l'exposer en vente le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dud. Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Aprobation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville Commandeur de nos ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Presentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposante, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la Copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenuë pour dûëment signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'original ; Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le vingt-troisiéme jour de Janvier, l'an de grace mil sept cent vingt-sept, & de notre Regne le douziéme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, DE SAINT HILAIRE.

Registré ensemble la cession sur le Registre VI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 618. Fol. 496. conformément aux anciens Reglemens, confirmez par celui du 28. Fevrier 1723. A Paris le huit Avril 1727. Signé, G. BRUNET, Syndic.

HISTOIRE D'OSMAN PREMIER DU NOM, XIXe EMPEREUR DES TURCS, ET DE L'IMPERATRICE APHENDINA ASHADA.

QUOIQUE depuis la fondation de l'Empire Othoman, les troubles & les diviſions y ayent été ordinaires, il ne s'en eſt point vû qui le menaçât plus fortement

de ſa ruine, que ceux dont il fut agité ſous les Regnes d'Amurat, troiſiéme du nom, & de Mahomet III. ſon ſucceſſeur, d'Achmet & d'Oſman. La rebellion des Bachas, de l'Europe & de l'Aſie, les intrigues du Sérail, l'ambition des femmes, leurs jalouſies, & leurs vaſtes projets, furent autant de feux qui porterent l'embraſement dans la Ville Imperiale, & dans toutes les Provinces de cette grande Monarchie ; mais ce qui penſa mettre le comble à ſes malheurs, fut la conſpiration de la Sultane favorite de Mahomet III.

Ce Prince étant parvenu à l'Empire après la mort d'Amurat ſon pere, mit toute l'autorité entre les mains de la Sultane Baffo ſa mere. Comme il étoit d'un naturel lâche & abandonné aux débauches les plus outrées, il

trouvoit un ſoulagement extrême à ſe repoſer ſur elle des affaires de l'Eſtat ; & quoique la Sultane Reine lui eût donné deux fils, Selim & Mahomet, ſon pouvoir n'en étoit pas plus étendu, la ſeule Baſſo ayant la confiance de l'Empereur ſon fils. Elle étoit de l'illuſtre maiſon des Baſſo de Veniſe, née en Candie. Sa grande beauté & la ſupériorité de ſon génie, l'avoient renduë ſi chere à Amurat, qu'il n'avoit aimé qu'elle pendant près de dix-huit ans ; & le grand titre de Validé ou Sultane-mere que lui acquit l'avénement de Mahomet à l'Empire, lui donna bien-tôt les moyens de mettre au jour les talens qu'elle avoit reçus de la nature pour regner avec éclat. La Sultane Reine pleine d'ambition, ne put voir ſans chagrin qu'une autre qu'elle eût part au Gouver-

nement; & ſans avoir égard à l'amour dont l'Empereur l'honoroit, elle forma le deſſein de faire perir la Validé, de détrôner le Sultan, & de placer ſur le Trône Mahomet ſon fils unique, Selim étant mort quelque tems avant cette conſpiration.

Mahomet avoit dix-huit ans; & par mille belles qualités, il faiſoit eſperer qu'on verroit relever ſous ſon regne la gloire & la ſplendeur du ſang des Othomans. Mais comme les vertus des Princes & des peuples de cet Empire ne conſiſtent que dans la valeur, la politique, & le déſir de s'agrandir à quelque prix que ce ſoit; & que leur ambition démeſurée ſemble avoir étouffé dans leur cœur tout autre ſentiment, la nature & l'amour n'y donnent que de foibles loix: le fils s'arme contre le pere, le pere

fait perir ſon fils, les freres s'abreuvent du ſang de leurs freres, & jamais la clémence & la pitié ne trouvent de place dans leurs ames que par des motifs de politique, ou d'intérêt. Le jeune Mahomet qui ne démentoit en rien le ſang dont il étoit ſorti, dévoré du déſir ardent de commander, entra dans toutes les fureurs de ſa mere, qui ne lui communiqua ſes projets, qu'après avoir reconnu que ſon ambition ne pouvoit être retenuë ni par les mouvemens de la nature, ni par le reſpect qu'il devoit à ſon pere & à ſon Empereur, ſur lequel il tenoit ſouvent avec ſes amis les diſcours les plus outrageans, le blâmant ſans nul ménagement ſur ſes débauches, lui donnant les noms les plus odieux, en diſant que s'il parvenoit un jour à prendre ſa place, l'Empire changeroit bien vîte de

face; qu'il iroit lui-même commander ſes armées à l'exemple de ſes ancêtres, qu'il ne donneroit les charges & les emplois qu'à ceux qui en ſeroient dignes; & que ſur tout il s'attacheroit à conſerver l'union, la paix & l'abondance dans ſes Eſtats, dont il étendroit les frontieres, ſe propoſant pour modéle la vie de Selim & celle de ſon fils Soliman le magnifique.

De ſemblables diſcours ne pouvoient manquer de lui faire des partiſans parmi des eſprits toujours prêts à ſecoüer un joug pour en prendre un autre; & les créatures de la Sultane-Reine prenant le ſoin de les répeter aux Soldats & au peuple, ils eurent bientôt une forte cabale. La Sultane qui s'étoit attachée à gagner les Bachas & les principaux des Officiers des Janiſſaires & des Spa-

phis, ne doutoit point de la réüſſite de cet affreux projet, lorſque la Providence qui veille ſans ceſſe ſur les moindres actions des mortels, voulut que l'imprudence de cette Princeſſe découvrît ſes complots inhumains, & que la même ambition qui la portoit à vouloir s'élever, la fît tomber dans le précipice.

Il y avoit un Aſtrologue à Conſtantinople, d'une grande réputation; la Sultane-Reine non-contente d'avoir mis toutes choſes en état pour perdre l'Empereur, & faire regner ſon fils, voulut encore ſe munir du ſecours des Aſtres, & pénetrer dans l'avenir quel ſeroit le ſort du jeune Mahomet; foibleſſe qui dans les femmes eſt preſque inſéparable de l'ambition: Cette Princeſſe ayant choiſi un Eunuque en qui elle ſe confioit entierement, le

chargea du jour & de l'heure de la naiſſance de Mahomet, & l'envoya à l'Aſtrologue, avec ordre de tirer ſon horoſcope ſans perdre un moment. Cet homme y travailla; mais comme il étoit informé des ſentimens de la mere & du fils, il leur manda qu'ils euſſent bon courage & que Mahomet regneroit bientôt.

Cependant l'Eunuque ayant fait reflexion que cet évenement étoit très-incertain, & que ſa récompenſe étoit aſſurée en avertiſſant le Grand Seigneur, il ne balança point à trahir la Sultane; & muni de la réponſe de cet Aſtrologue, il fut trouver l'Empereur, auquel il porta la prédiction, lui détailla tout le complot, & lui nomma une partie des conjurés.

Le Grand Seigneur étonné de l'audace de ſa favorite, & de l'in-

fidélité de ſon fils, les fit arrêter ſur le champ avec 14 de leurs complices. La Sultane fit tous ſes efforts pour obtenir de ſe juſtifier au pied du trône de ſa Hauteſſe; mais l'Empereur ne voulut ni la voir, ni l'entendre, & donna ordre qu'elle fût miſe dans un ſac & jettée dans la mer; ce qui fut executé dans l'inſtant. Enſuite ayant fait venir ſon fils qui nioit fortement d'avoir eû part à la conſpiration, il le fit étrangler en ſa preſence ſans l'avoir voulu écouter: il ſe fit amener auſſi l'Aſtrologue, & après lui avoir reproché la fauſſeté de ſon art, il le livra au fatal cordon; & tous ceux qui furent ſoupçonnés d'avoir trempé dans ce complot, ſubirent le même ſort.

Cette ſanglante exécution faite avec tant de précipitation, fit murmurer le peuple & la milice;

& malgré le ſoin que l'on prit de publier que le jeune Mahomet étoit incapable d'avoir des enfans, & que s'il eût monté au trône, l'auguſte race des Othomans ſe ſeroit éteinte. Comme on avoit eû des preuves du contraire, on ne laiſſa pas de le regretter & de blâmer hautement l'Empereur Mahomet, qui de cinq fils qu'il avoit eû de pluſieurs Odaliſques, (c'eſt ainſi qu'on appelle celles qui compoſent le Sérail du Grand Seigneur) n'en avoit plus que deux, Achmet & Muſtapha, tous deux fils de l'Odaliſque Philatra, qui, par la mort de la Sultane favorite, prit le titre & le rang d'Haſſaki, qui veut dire Sultane-Reine, & Achmet l'aîné de ſes fils fut déclaré préſomptif heritier de l'Empire. Cette Sultane étoit née dans le Roïaume de Chypre, & de toutes les Odaliſques que Maho-

met III. honora de ſa tendreſſe, elle fut la ſeule qu'il aima véritablement, ſa beauté, ſa douceur, & mille agréables talens dont elle étoit ornée, la lui rendirent extrêmement chere.

Elle paroiſſoit n'avoir d'autre ambition que celle de lui plaire, ſans ſe mêler d'aucune intrigue, ni vouloir entrer dans les affaires de l'Eſtat. Comme elle n'avoit donné deux fils à l'Empereur que long tems après que la Sultane-Reine eut mis au monde Mahomet, rien ne troubloit la tranquillité de la vie qu'elle s'étoit impoſée, que la crainte de voir immoler ſes enfans à la fierté de l'heritier de l'Empire, s'il parvenoit au trône; cette idée lui arrachoit ſouvent des larmes, & elle ne trouvoit de conſolation dans ces triſtes momens, que dans les ſoins d'une jeune Juive nom-

mée Keïra-Kaden qui s'étoit attachée à elle quelque tems avant la mort du jeune Mahomet. Cette Juive pleine d'eſprit & d'ambition ſçachant que Philatra étoit de toutes les Odaliſques celle que l'Empereur aimoit le plus, projetta de s'introduire auprès d'elle; & pour y parvenir plus aiſément, elle fut dans le Royaume de Chypre & ſe tranſporta à la ville de Nicoſſie, lieu de la naiſſance de la Sultane, où s'étant informée de toutes les particularités de ſa vie & de ſon enfance, juſqu'au tems qu'elle fut enlevée pour être miſe dans le Sérail de Mahomet III. elle revint à Conſtantinople plus animée que jamais dans ſon deſſein; & par pluſieurs préſens qu'elle fit au Riſler Agaſi ou Chef des Eunuques noirs, elle obtint la permiſſion de porter pluſieurs bijoux à vendre aux

Sultanes. Pour cet effet elle ſe munit de tout ce qu'il y avoit de plus rare & de mieux travaillé en diamans & autres pierres précieuſes ; & comme ſa généroſité lui avoit acquis le Riſſer-Agaſi, il en parla ſi avantageuſement aux Sultanes, que dès les premiers jours qu'il l'introduiſit près d'elles, elle y fut reçuë avec tout l'agrément qu'elle pouvoit déſirer.

L'adroite Juive ſçut ſi bien ſatisfaire leurs goûts & leur vanité, qu'elles ne voulurent plus rien acheter que de ſa main ; & par ſon air enjoüé, ſpirituel & fin, elle ſe fit aimer ſi fortement de Philatra, qu'elle ne pouvoit ſe paſſer d'elle un ſeul moment, Keïra lui faiſant toujours quelque conte agréable pour la diſtraire des réflexions affligeantes qu'elle faiſoit quelquefois ſur le ſort de ſes enfans ; & cette amitié fut enfin por-

tée ſi loin, que Philatra n'eut point de repos qu'elle ne ſe la fût entierement attachée. Dans ce deſſein elle demanda & obtint du Sultan la permiſſion de la retenir près d'elle. Keïra qui n'aſpiroit qu'à cela, fut au comble de ſa joye, & voulant aſſurer ſon credit ſur l'eſprit de la Sultane, elle lui fit accroire que la reconnoiſſance qu'elle avoit de ſes bontés ne lui permettoit pas de lui cacher que tous les ſecrets de la cabale des Juifs lui étoient connus, & que le don particulier de ſçavoir le paſſé, le preſent & l'avenir ſur ce qui regardoit l'Empire Othoman, lui avoit été accordé par les intelligences celeſtes.

Mais, Madame, continua l'artificieuſe Juive en ſe jettant aux pieds de Philatra, j'oſe vous ſupplier de me garder un ſecret in-

violable, je vous ai consacré tous les momens de ma vie avant même d'avoir eû l'honneur de vous approcher ; tout ce que j'ai fait jusqu'ici n'a été que pour y parvenir, afin de vous instruire de la gloire que le Ciel vous destine, si vous daignez suivre mes conseils. Alors, pour la persuader de sa science, elle lui détailla tout ce qu'elle avoit fait depuis sa plus tendre enfance jusqu'au moment qu'elle étoit entrée dans le Sérail, y ajoutant mille particularités qui n'étoient sçuës que de Philatra, mais qu'elle avoit pénétré par les conséquences qu'elle avoit tirée des choses qu'on lui avoit dites. L'étonnement de la Sultane fut extrême, & s'imaginant que la Keïra étoit un Ange que Mahomet lui envoyoit pour la conduire & la guider dans toutes les actions de sa vie, elle l'em-

braſſa tendrement, l'accabla de riches préſens, & lui promit de ne rien faire ſans la conſulter ; & pour commencer à lui donner des marques de ſa confiance, elle lui découvrit ſes craintes ſur la barbare coutume des Empereurs Othomans, qui en montant au trône en baignoient les dégrés du ſang de leurs freres, ce qui ne pouvoit manquer d'arriver à ſes fils Achmet & Muſtapha, ſi Mahomet leur aîné parvenoit à l'Empire.

La Keïra ne balança point à la raſſurer, en lui promettant un avenir des plus heureux pour elle & pour les Princes.

Tel étoit la ſituation de l'eſprit de la Sultane Philatra, lorſque la conſpiration de l'Haſſaky fut découverte, & que ſa mort & celle du jeune Mahomet l'éleverent à un rang duquel elle n'avoit oſé ſe flater. Cet évenement lui rendit

la Juive encore plus chere, qui ne manqua pas de ſe ſervir de cette ſanglante cataſtrophe pour confirmer ſes prédictions ; tout ſembla même conſpirer à les faire croire véritables, car l'Empereur Mahomet ayant réfléchi de ſang froid ſur l'action qu'il venoit de faire en ôtant la vie à un fils qu'il avoit aimé ſi tendrement, tomba dans une mélancolie ſi profonde qu'elle lui cauſa la mort, étant d'autant moins capable de la ſurmonter, que ſon corps étoit déja extenué par ſes frequentes débauches. Ce Prince mourut en une nuit, ſans reſſentir preſque aucune douleur, en l'année 1603. âgé de 38 ans. Jamais Empereur ne fut moins regretté de ſes ſujets; perſuadés qu'ils étoient qu'il avoit éteint la gloire de ſes ancêtres, & que ſa mort étoit un bonheur pour l'Empire. Les Bachas craignant les diſpoſitions dans leſquel-

les étoient le peuple & les ſoldats coururent à l'appartement du Sultan Achmet, âgé de 14 ans, & le mirent ſur le trône. Il fit la Cavalcade ordinaire en ces occaſions, avec un applaudiſſement unanime de tous les Ordres de l'Empire. Ce Prince avoit en lui le principe de pluſieurs vertus. Il avoit de l'ambition, & ſon ame étoit ſuſceptible de tendreſſe & de pitié; mouvemens qu'il fit connoître aſſez fortement lorſqu'il fut déclaré préſomptif heritier de l'Empire. Son frere Muſtapha l'étant venu feliciter ſur ſa nouvelle dignité, ſe jetta à ſes pieds en le conjurant de ſe ſouvenir qu'il l'avoit toujours aimé, & que puiſque la Providence venoit de le garantir de la crainte de la mort par celle de ſon aîné, il le conjuroit de le garantir lui-même de l'horreur d'être ſacrifié par un frere qui lui étoit ſi cher.

Achmet qui condamnoit cette loi ſanglante, s'attendrit ; & l'ayant embraſſé, lui jura ſolemnellement, que s'il parvenoit à l'Empire, il n'attenteroit jamais ni ſur ſa vie, ni ſur ſa liberté : Mais un ſi beau naturel fut bientôt corrompu dans les moleſſes du Sérail, & les ſuites firent connoître qu'il n'étoit ni moins jaloux de ſon autorité, ni moins vicieux que ſes prédeceſſeurs. Cependant Philatra devenuë Validé, c'eſt-à-dire, Sultane-Mere, commença à donner des marques de ſon pouvoir, en faiſant mettre au vieux Sérail la Sultane Baſſo, Veuve d'Amurrat III. & Mere de Mahomet III. Comme ſa puiſſance & ſon eſprit ne lui étoient pas moins ſuſpects qu'ils l'avoient été à la ſeverité de cet Empereur, elle eut l'adreſſe d'ob-

tenir de ſon Fils Achmet un ordre particulier pour elle.

Baſſo ſurpriſe de cette action, diſſimula ſon reſſentiment, & demanda qu'il lui fût permis d'embraſſer pour la derniere fois l'Empereur ſon petit-fils; mais l'Eunuque qui portoit l'ordre, ſe défiant de ſon génie, le lui refuſa, en lui diſant que cela lui étoit expreſſement défendu, & qu'il falloit obéir. Pour-lors ſe livrant à ſon reſſentiment, elle accabla d'injures l'Eunuque & les Bachas, ſans épargner même la Sultane Validé, & commanda à ſes femmes de tout caſſer dans ſon appartement; & quoique ce ſoit un crime capital, elles ſeconderent ſi bien la fureur de leur maîtreſſe, qu'elles briſerent glaces, criſtaux & porcelaines, & mirent en piéces tout ce que la foibleſſe de leurs bras leur put permettre;

mais cette rage ne la ſervit pas mieux que ſes larmes & ſes cris, qui ne produiſirent point d'autre effet que d'être le ſujet des railleries & de l'entretien de la Cour.

Après ſon départ, la Sultane-Mere ſe mit en poſſeſſion du rang & des honneurs dont Baſſo avoit joüi ſi long-tems; on trouva des richeſſes immenſes que cette Sultane avoit amaſſées ſous les deux Regnes précedens, que la Validé fit porter au tréſor du Sultan; enſuite les Bachas & elle s'attacherent à faire un nouveau Sérail au jeune Empereur, ayant envoyé dans le vieux toutes les Odaliſques de Mahomet III. ſans épargner même une des plus belles nommée Fatime, que ce Monarque n'avoit jamais honorée de ſon lit. Comme cette Sultane a une grande part dans cette Hiſtoire, il eſt néceſſaire d'inſtruire de la ſienne.

Elle étoit de Zacenie petite Province de la Grece, née de parens chrétiens ; le bruit de ſa grande beauté excita la curioſité du Sangiac-Beg de la Morée, qui faiſoit la tournée de ſon gouvernement ; il obligea ſes parens à la lui amener, ils obéirent en eſclaves ; & le Sangiac-Beg ne put voir tant de charmes ſans en être frappé juſques au fond du cœur. L'eſprit de Fatime qui ſurpaſſoit encore les graces de ſa perſonne, acheverent de l'enflâmer ; mais malgré la violence de ſon amour, l'intérêt de ſa fortune lui fit faire des réflexions qui mirent des bornes à ſes feux ; il enviſagea Fatime comme un moïen aſſûré de s'agrandir, en la donnant au Grand Seigneur, dont il connoiſſoit le temperament voluptueux ; & faiſant ceder l'amour à l'ambition, il l'amena à Conſ-

tantinople, & la fit voir au Keſler-Aga ou Intendant de l'appartement des Sultanes, qui l'ayant trouvée digne d'être preſentée à Mahomet, la mit au nombre des Odaliſques : Mais ce Prince accablé des chagrins que lui cauſoient les troubles d'Aſie, & ceux de l'interieur du Sérail, ne fit nulle attention aux charmes de Fatime ; & pendant trois ans qu'il vécut depuis qu'elle y fut entrée, il ne la revit plus ; cependant après ſa mort elle fut confonduë avec celles qui avoient eu part à ſes plaiſirs, & conduite au vieux Sérail, comme les autres veuves de l'Empereur. Le Gouverneur de la Morée, dont la flâme n'étoit pas éteinte, charmé d'un évenement qui lui donnoit l'eſpoir de la poſſéder, trouva le moyen de lui faire ſçavoir ſon amour & ſes deſſeins : Fatime qui s'étoit

extrêmement ennuyée dans le Sérail, du vivant de Mahomet, n'en ayant eu ni les douceurs, ni les honneurs, & le ſéjour du vieux Sérail augmentant encore ſon chagrin, reçut avec joye les propoſitions du Sangiac-Beg, & prit avec lui des meſures pour parvenir à pouvoir s'unir pour jamais : Mais leur projet manqua par une avanture à laquelle ni l'un, ni l'autre ne pouvoient s'attendre. L'Empereur Achmet dont le temperament n'étoit pas moins tendre que celui de Mahomet ſon pere, malgré ſa grande jeuneſſe, vit avec plaiſir l'empreſſement que l'on témoignoit à remplir ſon Sérail des plus grandes Beautés de ſon Empire ; ſon premier attachement fut pour une Grecque âgée de quinze ans, appellée Naſſia, qui poſſeda quelque tems ſon cœur ſans nul partage,

tage, quoiqu'il admît ſouvent à ſes plaiſirs de dangereuſes concurrentes, entr'autres une Odaliſque nommée Kioſem, fille d'un prêtre Grec de Romanie, dont les charmes étoient médiocres, mais de qui l'eſprit éclairé, pénétrant, l'humeur enjoüée, attrayante, & les manieres pleines de graces la rendoient une des plus aimables femmes du Sérail; Achmet n'avoit pour elle qu'une amitié tendre mêlée de confiance; mais cette ſorte de tendreſſe, ſans avoir rien de l'amour, ne laiſſoit pas de la lui rendre néceſſaire dans toutes ſes parties. Naſſia & les autres Odaliſques perſuadées qu'Achmet n'en étoit point amoureux, la voyoient ſans jalouſie; & la ſpirituelle Kioſem qui avoit formé ſon plan, & dont le génie ſupérieur lui faiſoit prévoir le plus glorieux avenir, ſça-

voit ſi bien s'accommoder à l'humeur de ſes rivales, qu'elle en étoit le plus ſouvent l'arbitre dans les démêlés qu'elles avoient enſemble.

Tandis qu'Achmet commençoit à ſe livrer aux plaiſirs, la Sultane Validé, guidée par les conſeils de la Juive Keira-Caden, s'emparoit peu à peu de toute l'autorité à laquelle ſon adroite confidente eut bien-tôt autant de part qu'elle-même, s'étant renduë auſſi chere au fils qu'elle l'étoit à la mere. Ce Prince étant tombé très-dangereuſement malade de la petite-verole, fit déſeſpérer de ſa vie pendant pluſieurs jours, ce qui mit la Sultane Validé & ſes créatures dans une grande perplexité; mais la Keira faiſant toujours agir ſon prétendu commerce avec les intelligences celeſtes, l'aſſura ſi fortement que

l'Empereur ne mourroit pas, qu'elle crut ne pouvoir mieux faire que de la mettre auprès de lui, afin que par la douceur de ſa converſation & ſes ſoins aſſidus, elle tirât Achmet de la profonde triſteſſe où le mettoit ſon mal, & en même tems être plus à portée d'avoir l'œil aux remedes qu'on lui faiſoit prendre : en effet, la Juive eut une telle attention à la ſanté du jeune Monarque, qu'elle parvint elle ſeule à la lui rendre, lui faiſant prendre de tems en tems du vin qu'elle faiſoit apporter en ſecret dans le Sérail, & qu'elle cachoit avec un ſoin extrême. Ce cordial agit ſi puiſſamment dans cet eſtomach, où il n'en étoit jamais entré, que ce Prince fut bien-tôt hors de danger. La Keira lui donnant cette liqueur à propos & avec précaution, lui ranima le goût preſque

éteint par la violence de la maladie; & lorſqu'elle le vit en état de prendre quelque plaiſir à ſon entretien, elle mit en uſage tout l'eſprit qu'elle avoit reçu de la nature pour l'amuſer agréablement par des Hiſtoires amoureuſes & galantes, qu'elle ſçavoit conter avec tant de graces, que non-ſeulement elle tira Achmet de ſa mélancolie, mais elle le mit encore en état de ne pouvoir plus ſe paſſer d'elle; il l'appelloit ſa ſeconde mere, diſant hautement qu'elle ſeule lui avoit ſauvé la vie.

La Sultane Validé charmée des diſpoſitions favorables où ce Prince étoit pour ſa Favorite, contribuoit de tout ſon pouvoir à ſon élevation, qui par la reconnoiſſance d'Achmet fut à un ſi haut dégré, que l'ambition de la Keira en auroit dû être aſſouvie, ſi cette paſſion pouvoit l'être ja-

mais ; elle vit en peu de tems tous les Grands de la Porte à ſes pieds, & les tréſors de l'Empire à ſa diſpoſition ; toutes les graces de l'Empereur ne ſe diſtribuoient que par ſes mains ; & pour marquer ſon autorité, elle changeoit à ſon gré les poſtes les plus importans, & ſubſtituoit les Miniſtres les uns aux autres pour des ſommes conſidérables, & juſques à la charge de Moufty, tout étoit au plus offrant. Ce pouvoir exceſſif, qui ne fit que croître pendant deux ans, allarma enfin les Grands de l'Empire, dont la plûpart répandirent parmi la Milice, que l'Eſtat n'étoit gouverné que par une eſclave inſatiable, qui s'approprioit juſqu'aux deniers deſtinés pour le païement des Troupes.

Druïs, Grand-Viſir, qui craignoit pour lui-même, & qui ſoupçonnoit qu'on ménageoit ſa per-

te dans le Sérail, fomentoit ſous-main tous ces bruits; & par le moyen de pluſieurs Officiers des Janiſſaires, il les fit ſoulever contre le Gouvernement au mois de Septembre de l'année 1605. qui au nombre de trente mille tant Janiſſaires que Bourgeois, qui s'étoient joints à eux, inveſtirent le Sérail avec des cris horribles, en demandant la tête de la Juive Keira-Caden : le redoublement de leurs imprecations, auſquelles ils ajoutoient les menaces d'attaquer le Sérail, & de dépoſer le Sultan, firent trembler Achmet. Effrayé du peril qui le menaçoit, il aſſembla le Conſeil, où après avoir long-tems conſulté, il fut reſolu que pour le bien de l'Eſtat, & la conſervation de l'Empereur, il falloit ſatisfaire les mutins, & leur livrer la Keira.

Ce Prince qui n'avoit que ſeize

ans, & qui ne connoiſſoit encore que les premiers mouvemens du cœur qui portent tous les hommes à aimer & cherir ce qui leur paroît utile ou agréable, ſentit une douleur amére d'être obligé d'abandonner ſa Favorite; il en gemit, il en ſoupira, mais il fallut s'y réſoudre; les cris & les larmes de la Juive n'eurent pas plus d'effet: On l'arracha des bras de la Sultane Validé, qui ſe déſeſpéroit, pour la livrer aux mutins, qui l'accablerent de toutes ſortes d'indignités, en la promenant d'une maniere infame & cruelle par toutes les ruës de Conſtantinople; enſuite ils la déchirerent en mille piéces, & la jetterent ainſi par morceaux dans la mer.

C'eſt de cette ſorte que finit la fortune la plus prompte & la plus prodigieuſe, la Providence ayant voulu qu'elle ſe terminât avec la

même rapidité qu'elle avoit commencé : Heureux ſi des exemples ſi ſouvent reïterés depuis le commencement du monde, apprenoient aux hommes à ſe reſtraindre dans les bornes que le Ciel leur a prefcrites ; & ſi leurs yeux offuſqués de l'éclat d'une vaine grandeur, pouvoient enfin reconnoître qu'elle n'eſt jamais qu'une fauſſe idole, quand la vertu n'en eſt pas la baze !

La mort de la Keira calma les mutins, mais elle fit naître des ſoupçons dans l'ame d'Achmet contre le Grand-Viſir, qui ne purent ſe diſſiper ; perſuadé qu'il étoit cauſe de la perte de cette femme, il mit tout en uſage pour en être aſſuré : & lorſqu'il fut convaincu de la verité, & qu'il étoit l'auteur de la rebellion, il jura dans ſon cœur d'en prendre une ſanglante vengeance ; mais cet

évenement lui ayant appris à diſſimuler, il cacha ſon reſſentiment avec un ſoin extrême, affectant pour le Viſir une entiere confiance, & l'endormit ſi bien par ſes trompeuſes apparences, qu'au moment qu'il croyoit être le mieux auprès de ſon Maître, à la veille d'une partie de chaſſe dont il l'avoit mis, il le fit étrangler dans ſon Palais.

Cette vengeance ſembla rendre Achmet à lui-même, & le conſoler de ne plus voir la Keira, qui par la préſence du Grand-Viſir revenoit ſans ceſſe à ſon eſprit. Les charmes de Naſſia, & les graces de Kioſem acheverent de le diſtraire de ſes triſtes idées, l'une par l'amour qu'elle lui avoit inſpiré, & l'autre par la tendre amitié qui l'entraînoit vers elle. Kioſem étoit grande & bien faite; mais comptant bien moins ſur ſes

attraits que ſur ſon génie, elle s'impoſa une conduite, dont la ſage politique lui ſervit de marche-pied pour parvenir aux grandeurs où on la vit monter ſous les regnes de ſes Fils Amurat IV. & Hibrahim. Cependant Achmet, quoique vivement amoureux de Naſſia, ne put reſiſter aux attraits d'une nouvelle Odaliſque nommée Néma d'une grande beauté, dont l'eſprit vif, brillant & rempli de ſaillie lui plut ſi fortement, qu'il parut lui donner la préference ſur Naſſia. Néma orgüeilleuſe de l'emporter ſur ſa rivale, s'abandonnant à la joye, en eut encore l'eſprit plus libre ; ce qui lui faiſoit imaginer & dire mille choſes fines, piquantes & délicates, qui divertiſſoient extrêmement Achmet, & l'attiroient à elle. Comme elle excelloit à railler, elle n'épargnoit perſon-

ne, pas même les miniſtres du Sérail, ce qui ne la rendoit pas agréable à pluſieurs. Un matin qu'elle ſe promenoit ſeule avec le Sultan dans les beaux jardins de ce ſuperbe Palais, elle dit à ce Prince, qu'il lui venoit une idée ſinguliere, & dont elle croyoit que l'effet pourroit lui donner du plaiſir.

Achmet qui commençoit à l'aimer véritablement, la preſſa de lui dire de quoi il s'agiſſoit. Il eſt queſtion, lui répondit-elle, Seigneur d'une partie d'une nouvelle eſpéce, & dans laquelle je me flate de bien divertir Ta Hauteſſe; c'eſt d'aller après midi au vieux Sérail, viſiter toutes les Beautés ſurannées qui y ſont renfermées. La propoſition parut ſi plaiſante au jeune Empereur, qu'il l'accepta ſur le champ, & ordonna que tout fût prêt pour aller

au vieux Sérail l'après midi. Cette nouvelle s'étant répanduë parmi ces belles captives, elles s'empreſſerent à l'envi, pour relever leurs charmes de tout ce que la parure a de plus magnifique & de plus galant, eſpérant encore pouvoir plaire au Sultan, & ſortir d'un lieu qu'elles regardent comme une priſon.

La Sultane Baffo, ayeule d'Achmet ſe flatant auſſi d'obtenir ſon rappel, ſi elle pouvoit parler à l'Empereur ſans témoins, feignit d'être malade, afin qu'il fût obligé de la venir chercher, & par ce moyen l'entretenir en particulier; mais la Sultane Validé, qui avoit prévû ce que Baffo voudroit entreprendre, recommanda ſi fortement à ſon Fils de n'avoir pas la foibleſſe de la faire revenir, lui remontrant que ſon ambition re-

mettroit le trouble dans le Sérail, qu'il ne la vit point, & ne daigna ſeulement pas la demander : elle fut ſi piquée, qu'elle en mourut de douleur.

La belle Néma qui s'étoit parée extrêmement pour effacer toutes les jeunes veuves, n'en voyant point dont la beauté lui pût être comparée, laiſſa un champ libre à ſon humeur railleuſe & ſatyrique ; & par mille traits plaiſans lancés ſur les unes & ſur les autres, divertiſſoit Achmet en l'enflâmant plus que jamais ; & cette Odaliſque croyoit déja ſon triomphe parfait, quand l'Eunuque, qui alloit d'appartement en appartement avertir les Sultanes, que l'Empereur les demandoit, vint dire à ce Prince que Fatime ſupplioit Sa Hauteſſe de la diſpenſer de l'honneur de paroître à ſes yeux, jugeant

bien que puiſque ſa beauté n'avoit pû toucher l'Empereur ſon pere, elle ne pouvoit avoir de quoi lui plaire, à preſent qu'elle étoit ſur ſon déclin.

Cette priere piqua la curioſité d'Achmet, qui avoit déja entendu parler de la grande beauté de cette Odaliſque, & qui étoit parfaitement inſtruit qu'elle poſſédoit encore un trait de jeuneſſe bien rare à celles qui étoient offertes aux Sultans : il lui envoya un ordre exprès de venir. Fatime qui s'y étoit attenduë, n'avoit rien négligé de ce qui pouvoit augmenter ſes attraits, & parut devant le Sultan comme un Aſtre nouveau qui obſcurciſſoit tous les autres ; il en fut ébloüi : ſon admiration & ſon étonnement le rendirent quelque tems immobile, ne trouvant pas d'abord d'expreſſions aſſez fortes pour lui

expliquer les ſentimens de ſon cœur.

Mais enfin l'amour délia ſa langue, & l'ayant abordée bien moins en Empereur curieux qu'en amant ſoumis ; il ſe reprocha hautement d'avoir privé ſon Sérail d'un ſi bel ornement : Fatime répondit à ce diſcours avec une modeſtie touchante, pleine de douceur & de majeſté ; & il ſe fit entr'eux une converſation vive & ſpirituelle, qui en achevant d'enflâmer Achmet, mit la rage & la jalouſie dans le cœur de Néma, qui ſe repentit mille fois d'avoir engagé le Sultan à faire cette bizarre partie. Mais ſon déſeſpoir fut au comble, lorſque ce Prince enchanté de ſa conquête, donna la main à Fatime, & ſe tournant dédaigneuſement du côté de Néma, ordonna qu'elle fût menée dans l'apparte-

ment de cette nouvelle Favorite : En vain elle ſe jetta à ſes pieds pour faire révoquer un ordre ſi cruel, ſes larmes & ſes prieres ne purent rien obtenir d'Achmet, qui pour toute réponſe lui dit d'un ton plein d'ironie, qu'il falloit qu'elle reſtât au vieux Sérail juſques à ce qu'on y ramenât Fatime.

Ainſi il fallut que Néma obéît, elle eut tout le tems dans ce long exil de réflechir ſur la viciſſitude des choſes humaines, & qu'un eſprit qui ne peut briller qu'aux dépens des autres, trouve ſouvent ſon humiliation dans les ſujets dont il croit tirer ſon divertiſſement, & remplir ſa vanité. Ce fut dès ce moment & de cette avanture que le projet du mariage de Fatime & du Gouverneur de la Morée fut rompu, la deſtinée de cet homme étant de voir toujours

toujours ſon amour ſacrifié à ſes Empereurs ; celui d'Achmet étoit trop violent pour lui permettre de ſoupirer long-tems, ſurtout dans un rang où les paſſions ſont auſſi-tôt ſatisfaites que déclarées.

Dès le même ſoir Fatime fut honorée du lit Imperial, & l'Empereur fut ſi charmé d'elle, que le lendemain, ſans s'arrêter à l'Etiquette, il lui forma ſa maiſon, & l'accabla de preſens. Ces nouvelles amours remplirent le Sérail de trouble & de confuſion, par les jalouſies de Naſſia & de Fatime, qui éclatoient ſouvent d'une maniere dont la violence ne pouvoit même être appaiſée par l'autorité du Sultan. La ſeule Kioſem, qui n'étoit pas moins jalouſe que les autres, mais qui avoit l'art de ſe mieux contraindre, trouvoit les moyens par ſon eſprit adroit &

inſinuant de raccomoder ſes rivales, & de maintenir l'union entr'elles: Une pareille conduite ne pouvoit manquer de plaire à l'Empereur, & ſi elle ne lui donnoit pas de l'amour, elle lui faiſoit beaucoup gagner du côté de l'eſtime & de l'amitié.

Cependant toutes ces Beautés ne donnerent que filles à Achmet, ce qui ne laiſſoit pas de lui être ſenſible; quoique ſon attachement pour Fatime ne diminuât en rien, ſa grande douceur & ſon excellent caractere la lui faiſant aimer autant que ſa beauté, il auroit fort deſiré qu'elle eût été la premiere qui eût mis au jour l'heritier de l'Empire.

Mais cette gloire étoit reſervée à une fille, qui par ſa prodigieuſe beauté & les rares qualités de ſon ame, devint le bonheur de ſa Patrie & de ſa

famille. En l'année 1606. l'Aga appellé Dek Chirma Agaſy, qui étoit chargé de lever dans la Grece les enfans de Tribut deſtinés au ſervice de l'Empereur Turc, & qu'on diſtribuë dans le Sérail, les uns pour être Icoglans ou Pages du Grand Seigneur, & les autres pour être faits Janiſſaires, étant arrivé à Athenes, & entré dans la maiſon de gens aſſez pauvres pour y faire les fonctions de ſa charge, y trouva une jeune fille, dont l'admirable beauté le ſurprit ſi fort, qu'il s'écria qu'un ſemblable tréſor ne pouvoit être que pour l'Empereur des Muſulmans; & malgré ſa mere qui fondoit en larmes, il l'enleva d'entre ſes bras. Elle ſe nommoit Baſillie, âgée de quinze ans; ſes parens étoient pauvres, mais fortement attachés à la Religion Chrétien-

ne ; & malgré leurs miſeres, ils avoient donné une belle éducation à leur fille, de qui un Saint Homme de l'Ordre de St. Baſile avoit pris ſoin ; & ayant trouvé dans cette jeune plante d'heureuſes diſpoſitions, il lui avoit orné l'eſprit de mille belles choſes, qui la rendoient encore plus aimable que les attraits dont elle brilloit : ſa ſageſſe, ſa moderation, la douceur de ſa converſation, jointes à un air tendre & touchant, répandoient un charme inconcevable dans ſes moindres actions, qui lui attiroit tous les cœurs.

Toute la Ville d'Athenes murmura de la violence de l'Aga ; mais ce fut tout ce qu'elle put faire : ces Peuples malheureux étant dans une miſere extrême, ſans armes, ſans pouvoir & ſans Chefs ; eſclaves des tyrans qui les oppriment,

ils n'eurent que des pleurs à donner au départ de l'incomparable Baſillie; ſa mere en l'embraſſant pour la derniere fois, lui recommanda de ſe ſouvenir toute ſa vie de ſa Religion, de ſa Patrie & de ſa famille. Cette belle fille ne lui répondit que par ſes larmes; & comme elle avoit l'eſprit doux, & une fermeté d'ame inébranlable, elle chercha à ſe conſoler du ſort rigoureux qu'on lui impoſoit dans la neceſſité d'obéir, s'abandonnant à ce que la Providence voudroit faire d'elle.

L'Aga ne fut pas plûtôt arrivé à Conſtantinople, qu'il la mena au Chef des Eunuques noirs du Sérail, qui la regarda avec admiration; & ſur le champ il la remit à la Kadum Kiaïa, qui eſt une femme deſtinée à ordonner tout ce qui concerne les Odaliſques. Le bruit de la beauté de

cette nouvelle-venuë s'étant répandu, les femmes & les Eunuques prépoſés pour les ſervices des Odaliſques, s'empreſſerent pour la voir, & lui demander les preſens que celles qui entrent dans le Sérail ſont comme obligées de leur donner; mais la triſte Baſillie les regardant d'un air modeſte & touchant: Je n'ai rien à vous donner, leur dit-elle; & quand je vous ferois preſent de la ville même où je ſuis née, vous n'en ſeriez pas plus riches, puiſqu'elle n'eſt remplie que de miſeres & d'afflictions.

Cependant la Kadum l'ayant parée, la conduiſit dans l'appartement deſtiné aux Odaliſques nouvellement arrivées; elle y parut avec un éclat qu'on pouvoit à peine ſoutenir; chacun l'entoura avec admiration, & ne doutant point qu'elle n'enchaînât Ach-

met du premier moment qu'il la verroit, il n'y en eut point qui ne lui demandât ſa protection, & ne lui offrît ſes ſervices; il y en eut même pluſieurs entre les femmes & les Eunuques qui la preſſerent de dire quel ſeroit le Bacha qu'elle vouloit proteger, l'aſſurant que de quelque crime qu'il fût coupable, ſes yeux ſuffiſoient pour le juſtifier. Baſillie ne répondoit à toutes ſes flateries qu'avec une extrême ſageſſe, accordant les paroles obligeantes avec le déſintéreſſement, évitant également de paroître, ou trop fiere, ou trop familiere. Lorſque la Gouvernante des Odaliſques l'eut miſe en état de paroître devant l'Empereur, elle lui envoya un Eunuque pour l'en avertir; il trouva ce Prince dans les jardins, qui chaſſoit une biche blanche à laquelle les Odaliſques avoient

dreſſé des piéges tiſſus de fleurs : Ce divertiſſement étant fini, & l'Eunuque ayant fait ſon rapport, toutes les Sultanes allarmées du recit de cet Eſclave qui aſſuroit Achmet que les yeux ne pouvoient ſoutenir l'éclat dont brilloit Baſillie, demanderent à l'Empereur la permiſſion d'aller l'examiner, & de juger de la verité.

Quatre d'entr'elles ſe détacherent, promettant de revenir rendre un fidéle compte de ce qu'elles auroient vû ; mais la beauté de Baſillie les ſurprit ſi fort, & les réponſes ſpirituelles qu'elle fit à toutes leurs queſtions, les remplirent d'une telle confuſion, qu'au lieu d'aller rejoindre le Sultan, elles furent ſe renfermer de rage & de dépit dans leurs appartemens. Le Grand Seigneur qui les attendoit, ne les voyant point revenir, ſe douta de la verité, &

& ſentant que leur fuite étoit le plus grand éloge qu'on lui pût faire de la nouvelle Odaliſque, il fut la voir avec empreſſement: Jamais effet ne fut ſi prompt que celui que produiſit cette jeune beauté ſur le cœur de ce Prince; il oublia dès ce moment toutes les autres femmes, il oublia même juſques à ſa propre grandeur, & ne la regardant que comme une Divinité, il l'adora; & ſon cœur ſentit en cet inſtant que juſques à ce jour il n'avoit jamais eu de veritable paſſion.

Baſillie avoit trop d'eſprit pour ne ſe pas appercevoir du pouvoir de ſes charmes; elle en rougit, & n'en parut que plus belle à l'amoureux Achmet; mais bien loin d'en paroître fiére; elle n'en devint que plus modeſte: plus l'Empereur paroiſſoit tendre & ſoumis, & plus elle s'humilioit,

répondant à tout ce qu'il lui diſoit de paſſionné avec une ſageſſe tendre & touchante, qui en le brûlant d'amour, lui impoſoit un reſpect dont il n'étoit pas le maître.

La difference des ſentimens que lui inſpira Baſillie, en mit auſſi dans la façon de les exprimer; & bien-loin de ſuivre la coûtume imperieuſe uſitée par tous les Sultans, qui ne font paroître leur amour que dans leur promptitude à le ſatisfaire, il ne voulut devoir le cœur & les faveurs de Baſillie qu'à l'ardeur de ſa flâme, & aux ſoins aſſidus qu'il prendroit pour lui plaire. Il lui ordonna dans le moment un appartement près du ſien, lui donna le train d'une Sultane-Reine, la nomma Johahy, & ne mit de bornes ni à ſes preſens, ni à ſes bienfaits. Tant d'amour & de dé-

licateſſe ne pouvoient manquer de toucher le cœur de Baſillie ; elle y répondit d'une maniere ſi tendre & ſi déſintereſſée, qu'Achmet n'avoit pas de plus heureux momens que ceux qu'il paſſoit auprès d'elle ; il ne la quittoit point, ſon eſprit & ſon amour lui tenoient lieu de tous les autres plaiſirs ; & comme il l'aimoit uniquement, il voulut qu'elle fût aimée & reſpectée de tout ce qui l'approchoit ; & pour cet effet il fit diſtribuer à ſon nom dans le Sérail, des préſens conſidérables en bijoux & en argent.

Il n'en fallut pas davantage pour attiter à cette admirable perſonne la haine de toutes les Odaliſques ; la ſeule Kioſem lui faiſoit exactement ſa cour ; & quoique Johahy penetrât ſa politique, ſon eſprit agréable &

ſubtile lui plut extrêmement, & elle vint à l'aimer autant qu'elle l'étoit du Sultan. L'adroite Kioſem, qui voyoit bien que l'amour de ce Prince pour Johahy n'étoit pas de ces feux que le tems & la poſſeſſion peuvent éteindre, prit le parti d'en cacher ſoute la douleur qu'elle en reſſentoit, & d'accoutumer ſi bien Achmet à l'aimer, qu'il n'eût qu'un pas à faire de l'amitié à l'amour, en cas que quelque incident le fiſt changer: Dans ce deſſein, elle s'attacha fortement à ſa jeune rivale, ſoutenant ſes intérêts dans les occaſions qui s'en préſentoient, étant toujours attentive à faire remarquer au Sultan les graces dont elle étoit pourvûë, & relevant ſans ceſſe tout ce qu'elle diſoit de ſpirituel ou de galant. Cette maniere d'agir la rendit encore plus chere à ce

Prince & à ſa favorite, qui l'admettoient ſeule de leurs plus ſecrets entretiens. Kioſem inſtruiſit Johahy de la crainte & de la haine que ſa grande beauté avoit inſpirée à toutes les Sultanes qui croyoient avoir le plus de part à l'amour du Sultan; mais la vie unie qu'elle s'étoit impoſée, lui faiſoit regarder avec indifference ce qu'elles pouvoient penſer d'elle.

Comme elle aimoit Achmet pour lui-même, n'enviſageant dans ſa tendreſſe que le plaiſir d'aimer & d'être aimée, elle y bornoit toute ſon ambition, ne ſe mêlant d'aucunes affaires du gouvernement, ne protegeant aucun Bacha, & ne demandant jamais rien au Sultan. Une conduite ſi ſage & ſi réſervée plaiſoit infiniment à l'Empereur, qui lui en tenoit compte, en la préve-

nant ſur ſes moindres deſirs ; cependant, comme il croyoit ne pouvoir jamais trop faire pour elle, il ſe trouvoit ſouvent dans l'embarras pour égaler ſes bienfaits à ſon amour.

Il auroit voulu que Johahy l'eût tiré de cette peine, en lui demandant quelque grace ; il s'en expliquoit quelquefois avec elle d'une maniere ſi tendre, que cette belle Sultane en étoit vivement touchée : Un jour entre autres qu'il ſe promenoit avec elle & Kioſem, pluſieurs Odaliſques ayant paru le long de la même allée, Johahy les montrant à l'Empereur, leur donna à chacune en riant le nom de ceux à qui elles avoient fait donner des Charges pour des ſommes conſiderables : Seigneur, lui dit-elle, voilà le Moufty, voilà le Bacha d'Alep, & voilà le Cady de Conſtantinople.

Cette ſaillie fit rire Achmet ; mais reprenant un air ſérieux : Hélas ! lui dit-il, elles ont trouvé le moyen de me faire acquitter les faveurs qu'elles m'ont faites ; mais vous trop fiere Johahy, comme vous ſçavez que rien au monde ne peut payer la félicité dont vous me faites joüir, vous ne me demandez rien, & vous me laiſſez toujours dans la crainte d'être ingrat : Hé quoi ! Seigneur, repondit Baſillie en le regardant tendrement, tous les tréſors de la terre valent-ils celui que je poſſede ? le cœur de mon Empereur eſt le ſeul prix qui puiſſe ſatisfaire mon ambition, je ſçai que mes rivales ont des vûës bien différentes, puiſqu'elles ne cherchent à profiter de tes bontés que pour ſe rendre plus opulentes : quelles joüiſſent en paix de leurs richeſſes, elles n'excitent point monen-

vie ; mes biens, ma fortune, mon repos, & tout mon bonheur consiſtent dans ton amour, & ſi quelqu'un de nous court riſque d'être ingrat, c'eſt moi, Seigneur, puiſque tous les dons que m'a fait la nature, & toute la tendreſſe de mon ame ne ſont pas ſuffiſans pour te prouver l'excès de ma reconnoiſſance.

Johahy prononça ſes paroles avec tant de feu, & la verité étoit ſi bien peinte dans ſes yeux, que l'amoureux Achmet ne put y répondre d'abord que par mille actions plus paſſionnées les unes que les autres; & lorſque ſes tranſports lui eurent laiſſé la liberté de s'expliquer : Ma chere Johahy, lui dit-il, je ſuis enchanté de mon bonheur ; mais ce cœur qui vous adore, & que vous mettez au-deſſus de tous les tréſors, ne peut être entiérement ſatisfait que

vous n'ayiez éprouvé quel eſt votre pouvoir ſur lui. Si vous m'aimez veritablement, donnez-moi la ſatisfaction de faire éclater mon amour, en vous accordant quelque grace ; ç'en eſt une que je vous demande, & craignez en me refuſant, que je ne prenne pour indifférence ce que vous appellez déſintéreſſement.

Johahy qui s'apperçut que véritablement l'Empereur vouloit être obéï, prit ſa réſolution ſur le champ, & ſe jettant aux pieds du Sultan : Eh bien ! Seigneur, lui dit-elle, en répandant quelques larmes, il faut ſubir ta volonté ſuprême ; accorde à ton eſclave la ville d'Athenes où je ſuis née, & qu'après ma mort elle ſoit au KiſlerAgaſy, afin que ma patrie ſoit déſormais délivrée de la miſére & de l'oppreſſion dont ell eſt accablée, & que ma famille

ſe reſſente de la gloire où ta Hauteſſe a fait monter la trop heureuſe Baſillie.

Achmet charmé de la généreuſe demande de ſa favorite, & d'avoir une ſi belle occaſion de lui prouver ſon amour, la releva tendrement en lui accordant ſa priere, & dès le même jour les patentes en furent expediées. C'eſt ainſi que la belle Baſillie ſçut profiter de ſa faveur pour affranchir ſa patrie de la tyrannie ſous laquelle elle gémiſſoit, & faire connoître à ſes parens qu'elle ne les avoit pas oubliés. Elle donna de ſi bons ordres pendant ſa vie, que cette malheureuſe ville prit bientôt une face nouvelle, & après ſa mort elle a toujours été le domaine des Kiſler-Agaſy ou Chef des Eunuques noirs, qui par leurs ſoins & leurs attentions l'ont maintenuë dans la tranquillité

dont Baſillie l'avoit fait joüir.

L'amour d'Achmet pour cette Sultane prenoit chaque jour de nouvelles forces ; mais ce qui mit le comble à ſa joye, fut la déclaration qu'elle fit de ſa groſſeſſe. Ses tranſports, ſes bienfaits, ſes ſoins, tout fut exceſſif ; il paroiſſoit être hors de lui-même, & la véhemence de ſa paſſion le perſuadant qu'elle mettroit un Prince au jour, il étoit ſans ceſſe à ſes pieds en ſe félicitant du bonheur de ne devoir qu'à elle l'heritier de l'Empire.

Quel plaiſir pour moi, lui diſoit-il, ma chere Johahy de vous déclarer Sultane-Reine ; en effet il étoit ſi prévenu de cette idée, que bien avant ſes couches, il fit dreſſer un train ſuperbe ; rien n'y fut épargné, ce Prince ſe faiſant un plaiſir de tout voir & de tout ordonner lui-même, ne s'en

rapportant à aucun Officier ; enfin ſes vœux furent remplis, Johahy accoucha heureuſement d'un fils. Mais la joye que cauſa ſa naiſſance, ne fut pas de longue durée, cet enfant qui avoit paru venir au monde en très-bonne ſanté, mourut deux jours après dans des convulſions, qui jointes aux accidens ſurvenus à ſa mere, & qui la mirent ſur le bord du tombeau, firent juger au Sultan que la rage & la jalouſie de quelques Odaliſques avoient contribué à ce malheur. Son premier mouvement fut de les faire mourir ; mais ayant conſulté la Kioſem elle l'adoucit d'autant plus aiſément, qu'on lui aſſura que Baſillie étoit hors de danger, ainſi il ordonna ſeulement que les Odaliſques fuſſent conduites au vieux Sérail, ce qui fut executé ſur le champ, malgré leurs regrets & les

proteſtations de leur innocence. Cependant Johahy revint en ſanté plus belle que jamais, & le Sultan toujours amoureux ſe conſola de la mort de ſon fils, dans l'eſpoir que la mere ne borneroit pas là ſa fécondité : en effet, elle devint groſſe une ſeconde fois & mit au jour le Prince Oſman, dont la naiſſance fut celebrée dans tout l'Empire par des réjoüiſſances extraordinaires. L'Empereur ordonna un Dunalma, qui eſt une grande fête chez les Turcs ; mais au milieu des marques éclatantes de la joye des peuples & du Sultant, la mort lui enleva l'incomparable Baſillie, qui ſembla n'avoir fait que paroître ſur la terre pour prouver ſeulement qu'il pouvoit naître des créatures parfaites. Si l'amour qu'Achmet eut pour elle fut au-delà des expreſſions, ſa douleur ne le fut pas moins. Ce

Prince étoit inconſolable, il n'avoit que le nom de Johahy dans la bouche, & que ſon image dans le cœur. La joye publique ſe changea en un deüil général, & tout ce qui ne partageoit pas le déſeſpoir de ce Prince, lui devenoit odieux juſqu'au point qu'ayant ſçu que quelques Odaliſques s'étoient réjoüies entr'elles de la mort de la Sultane, il les fit jetter dans la mer. Il lui fit faire des obſeques, où rien ne fut oublié pour honorer ſa mémoire; enfin jamais Prince ne porta plus loin l'excès de ſon amour & de ſon affliction.

La politique de Kioſem qui ſçavoit qu'on irrite les paſſions en cherchant à les combattre, bien loin de blâmer la violence du déſeſpoir d'Achmet, ne s'occupoit qu'à le ſeconder par celui qu'elle affectoit de la perte de ſa

rivale, & joignant ſes larmes aux ſiennes, elle l'accoutuma inſenſiblement à n'avoir pas de plus grande ſatisfaction que d'être avec elle à s'entretenir des perfections de Johahy. Kioſem qui dans ſes triſtes converſations mêloit adroitement le nom d'Oſman, en faiſant entendre au Sultan qu'il devoit lui ſervir de conſolation, puiſqu'il étoit le portrait vivant de ſa mere, le mit au point d'être plus tranquille & de tourner toutes ſes penſées à l'éducation de cet enfant. Fatime qui s'étoit maintenuë dans tous ces évenemens dans une modération parfaite, ſe ſoumettant aveuglément aux volontés de ſon Empereur, jugeant bien que ſon amour pour elle étoit paſſé ſans retour, voulut du moins s'acquérir ſon eſtime. Dans ce deſſein elle s'attacha au jeune Prince, pour lequel elle

prit une tendreſſe de mere ; & par ſes ſoins & ſon aſſiduité près de lui, elle s'attira ſi bien la confiance d'Achmet qu'il ne ſe repoſoit que ſur elle de la ſûreté des jours d'Oſman, qui par ſon exacte vigilance échappa aux trames ſecrettes que les jalouſes Sultanes formoient contre lui chaque jour.

Achmet paſſoit les ſiens avec Kioſem, Fatime & Oſman ; n'ayant plus d'autres plaiſirs que d'embraſſer ſon fils, de le recommander à Fatime, & de s'entretenir de Johahy. Le tems qui détruit tout, affoiblit ſa douleur ; mais ſon cœur qui avoit comme épuiſé toute ſa tendreſſe en faveur de Baſillie, ne ſe ſentit plus piqué d'aucune des beautés de ſon Sérail ; il en détournoit même ſes yeux avec mépris, comme indigné qu'elles euſſent la hardieſſe de vouloir effacer de ſon ſouvenir

hir les charmes de cette Princeſſe, & ne les arrêtant enſuite que ſur Kioſem, qui par ſes complaiſances continuelles & la ſoupleſſe de ſon eſprit, lui faiſoit voir une amie tendre & conſtante, & qui ſans paroître prétendre à ſon amour, lui donnoit mille marques de celui qu'elle reſſentoit pour lui. Il s'accoutuma ſi bien à ſes ſoins, qu'il crut ne pouvoir mieux garder une exacte fidelité à la mémoire de Baſillie qu'en s'attachant à une perſonne qu'elle avoit aimée, & qui par ſon peu de beauté ne pouvoit le faire ſoupçonner d'inconſtance.

Ce raiſonnement qui ne venoit que de l'habitude qu'il s'étoit faite de la compagnie de cette Odaliſque, s'imprima de telle ſorte dans ſon eſprit, qu'on le vit bientôt avec Kioſem auſſi fortement attaché qu'il l'eût été de ſa vie.

Comme tout ce qu'elle avoit fait n'avoit eû pour but que de l'amener à ce point, elle ne fut pas plûtôt assûrée que le choix de ce Prince s'étoit fixé sur elle, qu'elle mit tout en usage pour le retenir dans ses chaînes; & l'on jugea qu'elle y réüssiroit d'autant mieux, que ce n'étoit point par les traits d'une beauté passagere qu'elle en devenoit maîtresse, & que l'esprit étoit le seul bien qui l'unissoit à elle; effectivement cette passion dénuée des transports véhemens d'un amour trop ardent, n'en devient que plus solide: fondée sur une longue confiance, cimentée par l'estime & l'amitié, elle n'en fut que plus durable. Fatime vit la gloire de Kiosem sans jalousie: uniquement occupée du jeune Osman, son sort lui paroissoit trop heureux d'avoir été trouvée digné de l'élever.

Il n'en étoit pas de même de Kioſem, ſon ambition démeſurée qui l'avoit portée à ſe contraindre ſi longtems, ne lui faiſoit voir qu'avec douleur qu'Oſman partageoit avec elle le cœur de l'Empereur, & ſa deſtinée ne lui paroiſſoit encore que chancellante, lorſqu'elle vit combler ſes vœux par une heureuſe groſſeſſe, qui lui fit donner la lumiere à un Prince que le Sultan nomma Amurat, & qui acquit à ſa mere le grand titre d'Haſſaki ou Sultane-Reine; il y joignit des équipages ſuperbes, & lui fit rendre des honneurs infinis, & pour comble de bonheur, l'ambitieuſe Kioſem ſe vit mere d'un ſecond fils, qui fut appellé Hibraïm. Cette fécondité donna tant de joye au Sultan, que ne trouvant rien d'aſſez grand pour récompenſer ſa Favorite, il fut dans le

tréſor pour y chercher un preſent digne de lui être offert, & l'on fut d'une ſurpriſe extrême de lui voir choiſir deux diamans en pendans d'oreilles d'une groſſeur extraordinaire, qui avoient pour baſe deux des plus beaux Rubis de l'Orient; le tout eſtimé cinq millions. Kioſem les porta tout le tems de ſa vie: mais dans la ſuite ce ſuperbe préſent lui fut auſſi funeſte qu'il lui avoit été glorieux, car lorſque par ſon ambition ſans bornes, elle ſe fut attirée la haine de tout l'Empire, & que par les ordres de Mahomet IV. ſon petit-fils, on fut pour l'étrangler, ſes boucles lui furent arrachées avec tant de violences par un Page du Grand Seigneur, qu'elles firent une partie de la cruauté de ſon ſupplice.

Cependant cette Princeſſe prenoit tant de ſoin de ſes fils,

qu'elle en negligea ceux qu'elle affectoit auparavant pour le Prince Oſman, & la nature en ce moment l'emportant ſur la politique, elle ceſſa de ſe contraindre. Achmet & Fatime s'en apperçurent; & comme l'Empereur n'étoit pas aveuglé d'amour, mais ſeulement emporté par un aſcendant plus fort que ſa raiſon qui le ſoumettoit à cette femme preſque malgré lui, il connut d'abord de quelle conſequence il étoit de mettre Oſman à l'abri des entrepriſes qu'on pourroit faire contre lui en faveur de ſes freres. Ainſi quoique ce Prince n'eût que cinq ans, il ſe réſolut contre les coutumes du Sérail, de le tirer de l'appartement des femmes, & de le mettre entre les mains de quelqu'un, qui en veillant ſur ſes jours lui donnât une éducation digne d'un grand Prin-

ce. Pour cet effet, il choiſit un homme de Loy, Iſman de la grande Moſquée, Arabe de nation, nommé Ashad, qui par ſon mérite & ſon profond ſçavoir, s'étoit acquis une haute réputation, & l'ayant fait venir devant lui : Ashad, lui dit-il, je t'ai choiſi comme l'homme de mon Empire le plus capable par ſa ſcience & ſa vertu d'élever l'heritier de mes vaſtes Eſtats ; je vais te le confier, mais ſonge que je mets en tes mains ce que j'ai de plus cher au monde ; j'adorois ſon illuſtre mere, tout l'amour que j'avois pour elle eſt retombé ſur le fils ; ſois continuellement attentif à ſon inſtruction, & plus encore à ſa conſervation ; ma chere Johahy n'a péri que par la jalouſie de ſes rivales, tremble qu'on ne prépare le même ſort à ce qui me reſte d'elle.

L'Imam ſe proſterna aux pieds du Sultan, & après avoir baiſé le bas de ſa veſte, il lui répondit avec modeſtie, que ſon Empire étoit rempli de gens mille fois plus dignes que lui de l'employ dont ſa Hauteſſe vouloit l'honorer, & qu'il le ſupplioit de ne pas faire tomber ſon choix ſur le plus humble de ſes eſclaves. Mais le Sultan lui dit pour toute réponſe qu'il vouloit être obéï, & dès le même jour ayant fait donner au jeune Oſman un appartement près du ſien, où l'Imam eut la permiſſion de faire venir ſa famille, dont le principal objet conſiſtoit en une fille du même âge que le Prince, de qui la grande beauté commençoit à devancer les années, & pour laquelle Ashad avoit une tendreſſe extrême. Lorſqu'il fût inſtalé dans le Sérail, Achmet lui défendit

de permettre l'entrée de l'appartement d'Oſman à aucune Sultane qu'à la ſeule Fatime, qui de toutes les femmes fut l'unique à qui le ſoin de cet enfant fut conſervé.

Ashad quoique charmé de la gloire d'être choiſi pour élever l'héritier de l'Empire, ne laiſſoit pas de craindre que ſa grande jeuneſſe ne le mît de long tems en état de lui faire honneur ; mais lorſqu'il l'eut examiné, il fut de la derniere ſurpriſe de trouver dans ce Prince une vivacité d'eſprit qui lui faiſoit concevoir ſans peine les choſes les plus difficiles. Un ſi beau naturel joint aux charmes éclatans dont la nature l'avoit doüé, l'attacherent bientôt à lui autant par inclination que par devoir, & l'ayant jugé capable d'apprendre toutes les ſciences, il voulut pour y mieux

mieux parvenir qu'il ſçut les langues Arabes & Perſanes, dans leſquelles il fit des progrès ſurprenans, enſuite il lui apprit le Grec, le Latin & l'Italien; & jamais on ne vit une ſi grande facilité que celle de ce jeune Prince; ſa prodigieuſe mémoire & ſon amour pour l'étude l'ayant mis en état à l'âge de huit ans, de traduire les auteurs de toutes les différentes langues.

Auſſi ne peut-on exprimer quel étoit le contentement d'Achmet. Il quittoit ſes plaiſirs les plus chers, pour paſſer des journées entiéres avec ce précieux enfant, dont toutes les actions étoient relevées & pleines de majeſté. Comme il ne penſoit rien que de grand, les amuſemens frivoles lui paroiſſoient indignes de l'occuper; il avoit fait chaſſer d'auprès de lui tous les nains, les

muets ; les bouffons qu'on lui avoit donné pour le divertir ; cependant ſa ſageſſe & ſa gravité n'avoient rien de rude & de farouche, on ne pouvoit le regarder ſans admiration, ni le voir ſans l'aimer. Sa rare beauté, qui augmentoit chaque jour, effaçoit toutes celles que renfermoit le Sérail. Toutes les graces de Baſillie ſa mere revivoient en lui, & cette parfaite reſſemblance le rendit encore plus cher à l'Empereur, qui gardoit toujours un tendre ſouvenir de cette Princeſſe.

Ashad enchanté de ſon éléve, ne perdoit aucune occaſion de faire valoir ſes progrès dans les ſciences. L'Empereur le combloit à toute heure de préſens & de bienfaits, en diſant hautement qu'il ne pouvoit trop recompenſer un homme ſi rare : Et l'Imam cherchant toujours à les mériter

ne laiſſa rien ignorer à Oſman de ce qui pouvoit former un grand homme ; il lui apprit exactement la géographie, en lui faiſant connoître qu'elle étoit la bouſſole de l'hiſtoire ; enſuite la philoſophie & ſurtout les mathématiques, où ce Prince réüſſit de façon à le ſurprendre, ne lui propoſant preſque point de problême, que cet habile enfant ne lui expliquât ſur le champ.

Tout l'Empire inſtruit des hautes eſpérances que donnoit Oſman dans un âge ſi tendre, faiſoit ſans ceſſe des vœux pour lui. Cependant Aphendina, c'eſt ainſi que ſe nommoit la fille d'Ashad qui étoit la compagne des études du Prince, ſon pere ſe faiſant un plaiſir de lui donner la même éducation, devenoit ſi belle & ſi ſçavante, que le jeune Oſman par un mouvement dont

il ne pouvoit encore demêler la cauſe, cherchoit à lui plaire autant qu'à ſon précepteur ; les loüanges qu'il recevoit d'elle lui paroiſſoient être plus agréables que celles des autres, & l'aimable Aphendina ne trouvoit qu'Oſman digne de ſon admiration, & l'innocence de leur âge qui leur voiloit le véritable motif de cette mutuelle complaiſance, les empêchant d'en craindre les ſuites, livra leurs cœurs à la plus ardente des paſſions.

Ashad & l'Empereur Achmet s'en apperçurent ; mais par des idées différentes ; ils ne prirent nulle précaution pour en empêcher les progrès. Il importoit peu au Monarque quelle fût la beauté qui la premiére apprît à ſon fils l'art d'aimer ; & pour Ashad les ſentimens qu'il inſpiroit à ſa fille lui répondant de ſa vertu, il ne

ſe propoſoit dans cet amour qu'une gloire plus éclatante. Achmet voyant que la nature avoit donné à Oſman toutes les parties néceſſaires pour remplir dignement le trône auquel il étoit deſtiné, voulant la ſeconder en l'inſtruiſant de bonne heure des affaires de l'Eſtat, le menoit ſouvent avec lui dans cette fameuſe chambre qui donne ſur le Divan, où le Grand Seigneur eſt toujours cenſé préſent, & d'où par une jalouſie couverte d'un rideau, il peut tout voir & tout entendre ſans être vû; méthode qui tient les Miniſtres dans une continuelle inquiétude ſur leurs moindres paroles, & les rend plus attentifs à leur devoir.

Là, le jeune Prince entendoit traiter des intérêts de tous les Souverains de l'Orient & de l'Occident qui ont quelque relation

avec l'Empire Othoman, & lorſqu'il étoit de retour dans ſon appartement, Ashad qui avoit été fait Viſir du ban, & qui aſſiſtoit au Divan toutes les fois qu'on y traitoit des choſes importantes, lui faiſoit rendre compte de ce qu'il avoit entendu, & lui expliquoit avec ſoin les traits les plus fins de la politique.

Un jour que l'Empereur l'avoit mené avec lui, un Spahis ou Garde à Cheval du Sultan entra dans le Divan où le Grand Viſir préſidoit, & lui preſenta un placet; le Viſir après l'avoir lû, regarda le Spahis avec mépris, le rebuta & ne voulut lui rien répondre; le Spahis furieux tira ſon Cimetere & l'enfonça à travers le corps du Grand Viſir. Toute l'Aſſemblée ſe jetta ſur ce malheureux pour le mettre en piéces, lorſque l'Empereur tira le rideau, & par-

lant en maître, défendit qu'on lui fit aucun mal, mais qu'on l'arrêtât, jugeant que cet homme ne s'étoit pas porté à une telle extrémité ſans de fortes raiſons.

Et ſur le champ étant deſcendu dans le Divan avec Oſman, & voulant examiner lui-même cette affaire, il ſe fit donner le placet, & il y trouva très-bien prouvé, que le Grand Viſir avoit dépoſſedé le Spahis d'un Timar qui eſt une eſpéce de Commanderie que ſes ſervices lui avoient acquis, & qu'il avoit préſenté au Viſir trois placets conſécutifs, ſans qu'il eût jamais voulu lui rendre juſtice. Le Grand Seigneur ſe fit amener le Spahis qui ſe croyoit perdu, & lui ordonna de lui rendre compte de ſes ſervices, ce qu'il fit d'une maniere ſimple & naïve ſans paroître épouvanté du péril qu'il couroit; & découvrant ſa poi-

trine toute couverte d'honorables cicatrices : Seigneur, ajouta-t'il, j'ai cinq fils que je deſtine pour la guerre & que j'élevois par le ſecours du Timar que le Grand Viſir m'a ôté, ſans lequel je ſerai contraint de les laiſſer mourir de faim, n'ayant point d'autre reſſource pour vivre que les bienfaits de ta Hauteſſe.

Tandis que tout cela ſe paſſoit, l'Empereur ayant remarqué qu'Oſman aſſis à côté de ſon trône ne perdoit rien de cette avanture, y témoignant une attention prodigieuſe, & que les yeux de toute l'aſſemblée étoient fixés ſur lui, en témoignant une admiration qu'elle avoit peine à contenir, s'adreſſa tout-à-coup à ce jeune Prince, & lui ordonna de dire ſon ſentiment. Alors avec une grace ſurnaturelle : Seigneur, lui dit-il ſans héſiter, le Spahis

mériteroit la mort pour avoir eû la témérité de commettre un tel excès dans un lieu que ta préſence doit rendre inviolable & ſacré; mais le Viſir par ſon injuſtice a merité ſon ſort; il a ſeul été la cauſe du déſeſpoir du Spahis, qui après de longs ſervices, chargé de bleſſures & d'une grande famille, n'eſt tombé dans cette faute que par l'excès de ſa miſere; ainſi, Seigneur, continua-t'il en ſe jettant aux pieds du Sultan, j'implore ta clémence en faveur d'un malheureux qui n'avoit plus de raiſon quand il a commis ce crime, & ſupplie ta Hauteſſe qu'il ſoit renvoyé abſous dans la poſſeſſion de ſon Timar. Le Prince fut interrompu par les acclamations de toute l'aſſemblée.

Toute la gravité du Sultan ne put le diſpenſer de répandre des larmes de joye: ce fut un mur-

mure confus de loüanges, de tranſports & de bénédictions, que le reſpect dû à l'Empereur ne put retenir. Tous les Viſirs & ſurtout Ashad témoignerent à l'envi l'amour & l'admiration que le Prince leur avoit inſpirés, d'abord par ſa préſence, enſuite par ſon eſprit dont la juſtice & l'équité venoit de paroître avec tant d'éclat ; l'avis d'Oſman fut l'arrêt du Spahis, & cette action qui ſe répandit dans tout l'Empire charma les Turcs de telle ſorte, qu'ils ne parloient de lui que comme d'un ange deſcendu du Ciel pour faire leur félicité.

Mais tandis qu'Achmet ſe félicitoit d'avoir un fils auſſi parfait, la Sultane Reine lui donnoit des momens d'inquiétude qui mêloient ſouvent de l'amertume à ſa ſatisfaction ; ſon ambition qui ſe manifeſtoit chaque jour, lui don-

noit des ſujets de crainte, que tout l'aſcendant qu'elle avoit ſur lui ne pouvoit diſſiper, & les nouvelles qu'il reçut que toute l'Aſie étoit en feu par la rebellion des Syriens, à la tête deſquels le Bacha Naſſuf s'étoit mis, & dont il avoit été reçu pour chef unanimement, jetta ſon ame dans un grand trouble.

Ce Naſſuf étoit né à Salonik d'un pere Chrétien, & enlevé à ſes parens à l'âge de ſept ans, comme enfant de tribut. Il fut élevé dans le Sérail, & pouſſé par la fortune de dégré en dégré juſqu'au Généralat : il étoit plein d'eſprit, brave juſqu'à la témérité & toujours heureux, poſſédant toutes les parties du Héros ; mais ſans foy, ſans honneur, cruel, implacable ennemi, ne reconnoiſſant point d'autre Divinité que ſon ambition à laquelle il

ſacrifioit tout. Les nouvelles victoires qu'il venoit de remporter ſur les armées Impériales, faiſoient apprehender qu'il ne vînt attaquer Scudary. Achmet qui le haïſſoit & le craignoit encore plus, cherchant les moyens de l'attirer à Conſtantinople, lui fit propoſer de le faire Général de l'armée qu'il envoyoit contre les Perſes, & de lui donner une de ſes ſœurs en mariage ; mais ſes vûës étant bien plus élevées, il refuſa tout & communiqua aux Rebelles les offres du Sultan, & ſon refus. Achmet ſe doutant de ſon deſſein en le voyant divulguer un ſecret de cette importance, ne déſeſpera pas de l'amener au bord du précipice, la Sultane Reine lui donna même ſans y penſer, un moyen pour y parvenir.

Cette Princeſſe qui n'étoit at-

tentive qu'à l'intérêt de ſes fils, brûloit de s'attacher Naſſuf, & d'en faire l'appui de ſon ambition; pour cet effet elle propoſa au Sultan d'offrir à ce fameux rebelle l'aînée de ſes filles âgée de cinq ans, avec le Sceau de l'Empire, colorant ſon deſſein du ſeul déſir de ſervir ſa Hauteſſe en faiſant quitter les armes à ce dangereux ennemi; mais l'Empereur qui le connoiſſoit, & dont les ſentimens pour Naſſuf étoient bien differens des ſiens, ne ſe laiſſa pas tromper aux apparences de ce faux zéle: cependant comme il vouloit avoir Naſſuf à quelque prix que ce fût, il parut charmé de l'idée de la Sultane; & pour lui mieux cacher ſes projets, il la laiſſa maîtreſſe de négocier cette grande affaire.

Elle lui fit donc faire ces propoſitions, qu'elle accompagna

de conditions très-délicates, lui marquant qu'elle ſouhaitoit qu'il s'attachât entiérement à elle, en lui diſant que l'Empereur Achmet, quoique jeune encore, & dans la fleur de ſon âge, étoit d'une complexion ſi délicate qu'il ne pouvoit vivre longtems; qu'elle vouloit faire regner ſon fils Amurat au préjudice d'Oſman, quoiqu'il fût ſon aîné; qu'il ſeroit indifférent au corps de l'Empire lequel des deux fût Empereur; mais que pour elle & pour lui, il leur étoit de la derniére conſéquence que ce fût Amurat, puiſque par là il deviendroit beaufrere de ſon maître, & elle Sultane mere; qu'ayant cette dignité & lui celle de Grand Viſir, ils partageroient entr'eux le gouvernement de l'Empire, & ſe ſerviroient l'un à l'autre d'appui inébranlable.

De ſi grands avantages flatoient trop cette ame ambitieuſe pour n'y pas ſouſcrire. Il promit à la Sultane tout ce qu'elle lui demandoit, & lui donna toutes les ſûretés qu'elle pouvoit déſirer; ainſi l'accomodement fut fait avec le Sultan qui lui envoya le Sceau de l'Empire, charmé d'avoir fait donner ſon ennemi dans le piége, & d'avoir trompé la pénétration de Kioſem, avec laquelle il diſſimula ſi bien qu'elle ne ſe douta jamais de rien.

Naſſuf qui n'avoit aſpiré qu'à cette élevation, voyant ſon ambition ſatisfaite, fit rentrer les rebelles dans leur devoir, & vint à Conſtantinople, où il épouſa la fille de la Sultane Reine. Achmet lui fit rendre des honneurs infinis, le combla de préſens, & lui donna en apparence toute ſa confiance, ce qui dura tout le

cours de l'année 1613. qu'il gouverna l'Empire avec un pouvoir abſolu. Par cette conduite le Sultan lui ayant ôté juſqu'à l'ombre du ſoupçon, & connoiſſant l'aſcendant de la Sultane Reine ſur l'eſprit de ce Prince, perſuadé qu'on ne pouvoit rien entreprendre contre lui qu'elle n'en fût inſtruite & qu'elle ne l'avertît, il ſe croyoit en pleine ſûreté, d'autant plus qu'il entretenoit toujours des intelligences ſecrettes avec les rebelles de Syrie, ayant projetté de ſe faire Souverain de cette belle partie de l'Aſie, entaſſant à ce deſſein tréſors ſur tréſors, afin qu'au moindre revers il fût en état de faire la loi à ſon Empereur. Achmet n'ignoroit pas tous ſes deſſeins; mais il feignoit avec tant d'artifice, que Naſſuf & la Sultane y furent trompés; enfin ce Prince jugeant qu'il

qu'il étoit tems de prévenir les malheurs que cet homme pouvoit lui cauſer, il le manda un jour au Sérail.

Mais, ſoit preſſentiment, ou que quelqu'avis de Kioſem lui fiſt craindre de s'y rendre, il s'en excuſa ſur une feinte maladie, eſpérant par là gagner du tems, pour ſe ſouſtraire au péril, ou par la fuite ou par les ſoins de la Sultane. Achmet ſans conſulter cette Princeſſe, connoiſſant le caractere de Naſſuf, & voyant qu'il n'y avoit plus de tems à perdre, fit partir le Boſtangy Bacha, accompagné de pluſieurs Capigis, qui ſont les Gardes des Portes du Sérail, qui ſe rendirent au palais du Grand-Viſir, munis de l'ordre du Sultan; ils entrerent par tout & trouverent le Viſir au lit: le Boſtangy lui demanda de la part de l'Empereur le Sceau de

l'Empire, qu'il donna ſur le champ, les Viſirs portant jour & nuit cette marque de leur dignité & de leur autorité; enſuite le Boſtangy lui demanda ſa tête. A cette terrible parole Naſſuf ſe récria & ſupplia le Boſtangy de le conduire devant ſa Hauteſſe; mais il lui répondit que ſon ordre étoit précis, & dans le même inſtant ſes Capigis s'étant jettés ſur lui, lui paſſerent le fatal cordon; & comme il étoit fort gras, ne pouvant l'étrangler, ils lui couperent la gorge.

Le Sultan ayant été averti que ſes ordres avoient été exécutés, fit apporter ſon corps au Sérail, pour être plus aſſuré qu'il étoit défait de cet ennemi public. Il l'examina longtems ſans rien dire, puis tout-à-coup levant les yeux au Ciel: Je vous remercie, dit-il, Grand Dieu, d'avoir permis

que j'aye puni l'ennemi de la Religion & de l'Empire, & ordonna qu'on ſéparât ſa tête de ſon corps, dans la crainte, dit-il, que cette vipere ne reſſuſcitât: Ses richeſſes qui ſe montoient à huit millions d'or, furent portées au tréſor du Grand Seigneur. Ce Prince n'accorda qu'avec peine le corps de cet ambitieux à la Princeſſe ſa fille, qui fut inhumé ſans pompe & ſans céremonie. Telle fut la fin de cet homme ſi ſuperbe, & qui bravant la puiſſance humaine & divine, ne vouloit devoir ſa grandeur qu'à ſes criminelles trames, le Souverain arbitre des humains nous faiſant voir par de ſemblables chûtes, qu'il ne permet à ces ames vicieuſes de s'agrandir & de s'élever que pour les punir avec plus d'éclat.

Jamais ſurpriſe ne fut égale à

celle de la Sultane Kioſem : cet évenement imprévû, renverſant tous ſes deſſeins, lui donna une douleur d'autant plus vive, qu'elle étoit obligée à la renfermer dans ſon cœur ; le myſtére que l'Empereur lui avoit fait du ſort qu'il deſtinoit à Naſſuf, lui fit comprendre qu'elle ne pouvoit trop cacher ſes ſentimens ; mais accoutumée à diſſimuler, on ne pénétra, ni ſon trouble, ni ſa peine ; & quoique ce coup la touchât, elle n'en fut point abbattuë ; & ſon eſprit fecond en expédiens, lui fit tout eſpérer du tems & de ſa fortune, pour ſe délivrer du Prince Oſman, unique objet de ſa haine & de ſa crainte. Après la mort de Naſſuf, elle fit tous ſes efforts pour mettre Ashad dans ſes intérêts, lui faiſant offrir les plus grands honneurs, & lui donnant préſens ſur préſens :

mais rien ne put ſéduire cet homme vertueux; & toutes ces tentatives ne ſervirent qu'à le rendre plus attentif aux jours de ſon éleve, & à lui faire connoître ſes intérêts particuliers avec ceux de l'Empire : Oſman profitoit ſi parfaitement de ſes inſtructions, que l'Empereur ni Ashad ne le regardoient plus comme un enfant; mais à meſure qu'il augmentoit en âge & en ſçavoir, on voyoit augmenter auſſi ſa paſſion pour la belle Aphendine, qui par ſon inclination naturelle, ſecondée des leçons de ſon pere, ſçut ſi bien l'engager, que ſans jamais ſortir des bornes de la ſageſſe, elle alluma dans ſon cœur une flâme qui ne s'éteignit qu'avec ſa vie.

Mais quoique cet amour fût mutuel & d'une ardeur extrême, il fut toujours délicat, ver-

tueux, & fondé ſur des principes legitimes; choſe rare dans ces climats, & dont la nouveauté, toute admirable qu'elle parût aux yeux de ces peuples barbares, conduiſit les auguſtes objets qui la reſſentoient dans des malheurs, que toutes les grandes qualités de l'un & de l'autre ne purent leur faire éviter. La Sultane Kioſem voyoit avec regret les progrès d'Oſman, & l'amour que les peuples prenoient pour lui; & craignant que malgré ſes intrigues, & le nombre des Bachas qu'elle avoit mis dans ſes intérêts, qu'Oſman ne ſuccedât à ſon pere, elle étoit dans des inquiétudes continuelles. L'extrême confiance de l'Empereur pour Fatime, les redoubloit encore. Cette Sultane avoit pris un attachement ſi tendre pour le Prince, que ſon jeune cœur touché de reconnoiſ-

ſance la lui marquoit par les noms les plus doux & les careſſes les plus attrayantes ; il l'appelloit ſa mere, & faiſoit voir pour elle le même reſpect & les mêmes attentions que ſi veritablement elle l'eût été. Achmet qui chaque jour étoit témoin de la ſincérité de ſa tendreſſe pour le Prince, l'accabloit de ſes bienfaits ; & Fatime pour les reconnoître, lui rapportoit avec ſoin tout ce qu'Oſman diſoit & faiſoit de remarquable ; & comme elle ſçavoit que le plus grand chagrin qu'elle pouvoit donner à la Sultane Reine, étoit d'en parler devant elle, elle affectoit le plus ſouvent en ſa preſence d'exagerer les loüanges du Prince : mais Kioſem cachant ſon deſeſpoir dans le fond de ſon cœur, y applaudiſſoit avec un air de franchiſe, qui eût trompé tout autre que l'Empereur &

Fatime, qui malgré ſa contrainte n'en étoient pas la dupe, la connoiſſant trop bien pour s'y méprendre. Cependant cette ambicieuſe Princeſſe jugeant que Fatime lui raviroit toute ſon autorité, ſi jamais Oſman montoit ſur le trône, & qu'elle la feroit enfermer dans le vieux Sérail, reſolut de s'en défaire à quelque prix que ce fût; mais comme elle étoit prudente, elle éloigna de ſon eſprit les moyens violens dont elle pouvoit ſe ſervir, afin de ne rien riſquer qui pût la rendre odieuſe à l'Empereur; ainſi elle ſe détermina à chercher des prétextes plauſibles pour la faire ſortir du Sérail. Le premier dont elle ſe ſervit, fut de ſe plaindre à Achmet de ce que le Prince Oſman appelloit cette Sultane ſa mere, en lui diſant qu'un nom ſi tendre donné à une autre qu'à elle

elle, lui faiſoit un tort infini, puiſqu'on ne pouvoit plus la regarder comme premiere Sultane, s'il ſouffroit que Fatime fût traitée de mere par le préſomptif heritier de l'Empire, & qu'elle le ſupplioit d'avoir ſoin de ſa gloire, & de lui conſerver ſon rang & ſon titre.

Mais l'Empereur reçut ſa plainte & ſa priere d'un air ſi froid, ſans daigner ſeulement lui répondre, que dans ce moment elle ſe crut perduë; & s'étant retirée dans ſon appartement, elle s'abandonna à la plus vive douleur; cependant revenuë à elle-même, elle rougit de ſa foibleſſe, & ſûre de ſon aſcendant ſur ce Monarque, elle rappella tout ſon courage, afin de ne rien épargner pour regagner les bonnes graces de ſa Hauteſſe, ce qui ne lui fut pas difficile; la beauté de ſon eſ-

prit, ſon humeur vive & enjoüée ayant un charme qui lui étoit particulier pour gagner le cœur d'Achmet, de qui elle obtenoit tout ce qu'elle pouvoit deſirer, quand il ne s'agiſſoit point d'Oſman ou de Fatime : Comme elle vit que c'étoit là la pierre d'achopement pour elle, elle n'en parla plus qu'avec eſtime, & lorſqu'elle eut laiſſé couler un certain tems, elle mit en pratique un ſecond moyen pour ſe délivrer de cette ſurveillante rivale, dont elle n'ignoroit pas que les ſoupçons & les conſeils rompoient toutes les meſures.

Pour y parvenir, elle remua tant de ſoûterrains, & fit agir tant de reſſorts, qu'elle ſçut à n'en pouvoir douter, que le Sangiac-Beg de la Morée étoit toujours amoureux de Fatime, & la regrettoit ſans ceſſe : lorſqu'elle

fut bien assurée de cette vérité, elle engagea le Bacha de Négrepont, qui étoit parent & ami du Sangiac, à lui proposer de rechercher cette Sultane, en lui promettant qu'il trouveroit dans l'intérieur du Sérail des protections puissantes qui lui feroient obtenir sa maîtresse, s'il la demandoit au Sultan, accompagnant ses promesses de présens considérables, & d'un ordre précis de ne la jamais nommer, ni citer en rien qui pût faire connoître qu'elle eût aucune part à sa demande.

Le Bacha s'acquitta de sa commission, & ayant trouvé le Sangiac plus amoureux que jamais, il le fit entrer dans toutes ses vûës, & promettre qu'il feroit les démarches nécessaires pour parvenir à son bonheur. Kiosem informée des bonnes dispositions

du Sangiac, mit tout en mouvement pour engager les Grands de la Porte à lui être favorable; & comme le Sangiac-Beg Gouverneur de la Morée étoit un Officier d'une grande réputation, & généralement eſtimé, elle n'eut pas de peine à les mettre de ſon parti, enſorte que lorſqu'il fit ſupplier ſa Hauteſſe de lui faire la grace de lui accorder pour la récompenſe de ſes longs ſervices, la Sultane Fatime en mariage, il trouva preſque tous les Grands diſpoſés à le ſervir.

Achmet n'avoit pas ignoré l'amour du Sangiac pour Fatime; elle-même lui avoit conté ſon avanture, & les termes où ils en étoient, lorſque ſa Hauteſſe la tira du vieux Sérail, elle lui avoit montré juſques aux lettres du Sangiac; ainſi ce Prince ne fut nullement ſurpris de ſa de-

mande, qui lui parut d'abord une occaſion favorable de marquer ſa reconnoiſſance à cette Sultane, en lui donnant un établiſſement, qui la mettroit à l'abri du ſort de toutes les autres après ſa mort ; mais un moment après réflechiſſant ſur ſon attachement pour Oſman, il craignit qu'elle ne fût plus ſenſible à cette ſéparation qu'à ſa fortune, ce qui l'obligea à ne rien réſoudre qu'il ne lui eût parlé.

Il ne ſe trompoit pas, Fatime moins ambitieuſe que tendre, avoit détourné toutes ſes idées ſur l'avenir qui l'attendoit, pour ne les arrêter que ſur Oſman ; & ſon amour pour cet admirable enfant lui faiſant pénétrer de quel main partoit la fortune qu'on lui offroit, elle ne put cacher ſes ſoupçons au Sultan : Il eſt, lui dit-elle, des perſonnes in-

téreſſées à m'éloigner de ta Hauteſſe; mes ſoins, mon zéle & mes précautions pour l'auguſte Oſman bleſſent leurs yeux, & l'on ne fait briller aux tiens une ſi belle occaſion de me témoigner tes bontés, que pour les mieux fermer ſur des projets qui me font trembler : Je ſuis prête à t'obéir ; mais j'oſe te conjurer de ne me pas ſéparer du Prince. Le Sultan ne fut point inſenſible à ce déſintéreſſement de Fatime, il ſentit même toute la force de ſes paroles ; & s'il ne crut pas poſitivement que Kioſem eût travaillé à cette affaire, il connut du moins qu'elle prendroit grande part à ſa réuſſite par la haine qu'elle avoit pour Fatime ; mais comme cette Sultane oublioit ſes propres intérêts pour les ſiens, il crut qu'il étoit de ſa généroſité de l'en faire

ſouvenir, & de ſon eſtime pour elle de la rendre heureuſe : La crainte & la tendreſſe, lui répondit-il, ma chere Fatime, ſont des mouvemens qui nous portent ſouvent à donner aux choſes les plus innocentes des faces toutes contraires : Je n'ignore point les vûës de la Sultane Reine, que votre reſpect vous empêche de nommer; mais je ne puis m'imaginer que la demande du Sangiac parte de ſa politique, puiſqu'il eſt certain qu'il vous a toujours aimée; cependant, quand ce que vous penſez ſeroit vrai, j'en ſerois encore plus déterminé à votre mariage, étant le ſeul moyen de vous ſouſtraire à ce qu'on pourroit faire contre vous. Le Prince Oſman eſt préſentement d'un âge qui le garantit des piéges qu'on voudroit lui tendre,

Ashad veille attentivement à ſa conſervation, & me répond d'une tête ſi chere. Mais vous, Fatime, qui pourroit me répondre de votre vie, dans un lieu où toute ma puiſſance ne peut empêcher les femmes de ſe détruire les unes les autres ? Et quand j'y parviendrois, ſongez qu'après ma mort le ſort le plus doux qui vous ſoit deſtiné, eſt d'être remiſe dans le vieux Sérail. Je vous avoüe que j'enviſage avec une joye extrême le moyen de vous en avoir tirée, pour ne vous y faire jamais rentrer: Ne vous oppoſez donc point à votre propre félicité, & joüiſſez en paix dans les bras d'un homme qui vous aime, de l'honneur d'emporter avec vous l'eſtime & la confiance de votre Empereur. Les dernieres paroles d'Achmet ayant fait faire

à Fatime de ſérieuſes réfléxions ſur l'incertitude de l'avenir, & le bonheur préſent qui lui étoit offert, elle ne balança plus à l'accepter; & lorſque, ſuivant les regles du Sérail, le Kiſler Agaſy vint l'informer du deſſein du Sangiac, & de la volonté de l'Empereur, elle répondit qu'elle étoit ſoumiſe à ſes ordres, & lui donna ſon conſentement; le Sultan la combla d'honneurs & de préſens, & l'envoya avec un ſuperbe cortége à l'amoureux Sangiac qui l'épouſa.

La Sultane Reine au comble de ſa joye d'avoir ſans y paroître éloigné pour jamais une femme ſi dangereuſe pour elle, ne ſongea plus qu'à profiter de ſon abſence pour s'emparer entiérement de l'eſprit d'Achmet, & ſe défaire d'Ashad, qui étoit encore une barriere plus forte à ſes deſ-

ſeins que ne l'étoit Fatime. Elle cherchoit nuit & jour dans ſon eſprit les ſtratagêmes dont elle pourroit ſe ſervir pour y parvenir ; mais malgré ſa fecondité en expediens, elle auroit eu de la peine à y réuſſir, ſi le hazard ne lui en eût donné un qu'elle ne laiſſa pas échapper.

Le Moufty de Conſtantinople mourut, & cette importante place fut d'abord briguée par les plus puiſſans hommes de la Loi ; mais la politique de Kioſem la deſtina ſur le champ à Ashad ; & par les Miniſtres attachés à elle, elle fit repréſenter à l'Empereur, que le bien de la Religion & celui de l'Eſtat demandoient que la charge de grand Pontife fût occuppée par un homme du caractere d'Ashad, qui par ſon profond ſçavoir, la regularité de ſes mœurs & ſes ſervices étoit ſeul digne de la poſſéder.

C'étoit flater Achmet par l'endroit le plus ſenſible, que de lui parler en faveur d'un homme dont il connoiſſoit le mérite mieux que perſonne ; aveuglé du plaiſir de l'élever à cette haute dignité, il ne s'apperçut point de l'artifice d'autant plus impénétrable, qu'il empruntoit la figure de la juſtice & de l'équité ; & trouvant encore dans ce choix un intérêt particulier, ſçachant combien il eſt néceſſaire à un Prince d'avoir un homme ſûr dans ce poſte éminent, la politique ayant ſouvent beſoin du prétexte de la Religion pour réuſſir dans les plus grandes affaires, il ne balança pas un moment à ſe déterminer. Il l'envoya chercher, & lui ayant dit qu'il le faiſoit Moufty de Conſtantinople, il ajouta que comme il l'avoit trouvé ſeul digne d'élever

ſon fils, il le trouvoit auſſi ſeul capable de lui nommer celui qui pourroit le remplacer près de lui, qu'il n'avoit qu'à parler, & qu'il s'en rapporteroit à ſon choix.

Ashad ſurpris de cette ſubite élevation, ſe jetta aux pieds du Sultan, lui rendit grace de l'honneur qu'il lui vouloit faire ; mais que s'en reconnoiſſant indigne, il le ſupplioit de ne le point ôter d'auprès du Prince, ce poſte glorieux ſatisfaiſant toute ſon ambition. Achmet qui avoit pris ſon parti, lui répondit que c'en étoit fait, qu'il le vouloit ainſi, & qu'il ſongeât à lui donner un ſujet qui pût achever ſon ouvrage, en perfectionnant Oſman dans les ſciences & les vertus. Alors Ashad ſans heſiter lui nomma Uſſain Effendy Arabe de nation, qui avoit été ſon diſciple, dont il connoiſſoit les mœurs & le

ſçavoir, & qu'il croyoit l'homme de l'Empire le plus digne de remplir ſa place. C'en fut aſſez au Sultan pour le choiſir, & ſur le champ ayant mandé le Divan, il y déclara le choix qu'il avoit fait d'Ashad pour être Moufty, & d'Uſſain Effendy pour être Precepteur du Prince.

Tout le Conſeil y applaudit unanimement; mais lorſqu'il fallut qu'Oſman ſe ſéparât d'Ashad & d'Aphendine, on crut qu'ils en mourroient tous trois de douleur; le Prince ſe jetta aux pieds du Sultan, en le ſuppliant de permettre que ſon précepteur ne quittât point le Sérail, quoique revêtu de la charge de Moufty, & Ashad le conjura encore de le laiſſer auprès du Prince, preférant cette ſatisfaction à toutes les dignités dumonde. Tel étoit l'empire qu'Oſman prenoit ſur tous

les cœurs, qu'on préferoit le plaiſir de le voir & de l'entendre, à tout ce que l'ambition a de flateur & de ſéduiſant. La douleur d'Aphendine étoit plus retenuë, mais elle n'en étoit pas moins forte. Achmet ſe donna quelques momens le plaiſir de joüir des marques de cette innocente affection, enſuite il remonttra ſérieuſement au Prince, que s'il aimoit Ashad, il ne devoit pas le détourner de lui obéir; qu'il étoit de ſon intérêt, devant regner un jour, d'avoir dans cette grande charge un homme qui lui fût dévoüé.

Ces raiſons qui n'auroient pas été ſenſibles à un autre dans un âge ſi tendre, le furent à ce Prince, dont l'eſprit & la raiſon avoient de beaucoup devancé les années. Lorſqu'Achmet l'eut appaiſé de la ſorte, il voulut laiſſer

à Ashad la liberté de l'entretenir encore quelques tems; & jugeant bien que ſa préſence contraindroit Oſman & Aphendine qui brûloient de ſe parler, il ſe retira. Ces deux jeunes Amans profiterent promptement de cet inſtant, & voyant Ashad aſſez éloigné d'eux pour ne les pas contraindre, ils s'approcherent l'un de l'autre, & le Prince prenant la parole le premier ; Vous m'allez oublier Aphendine, lui dit-il, vous ne ſerez plus la compagne & l'émule de mes études; & tandis que mon cœur vous ſuivra partout, le vôtre joüira d'une tranquillité que je ne pourrai goûter, n'étant plus avec vous.

Je ne crois pas, lui répondit-elle, Seigneur, t'avoir donné lieu de me ſoupçonner d'ingratitude; les bontés dont tu m'as

honorée, ne ſortiront jamais de ma mémoire; & le Prince Oſman a des charmes ſi puiſſans, qu'ils s'impriment dans les ames pour toute la vie; c'eſt à moi ſeule de craindre, & tout m'annonce mon infortune, rien ne peut te réſiſter : né pour commander, tu regneras, la Majeſté du trône, l'éclat dont tu ſeras environné, les beautés qui te ſeront offertes, & le changement que quelques années de plus apporteront à tes penſées, détruiront bien-tôt Aphendine dans ton cœur.

Ah! ma chere Aphendine, s'écria le Prince avec vivacité, je jure par notre ſaint Prophete, que jamais rien de tout ce que vous dites, ne vous effacera de ma mémoire, & que je n'aurai point de plus grand plaiſir que de mettre à vos pieds la cou-

ronne qui m'eſt deſtinée : Oüi, continua-t-il en ſe tournant du côté d'Ashad qui s'avançoit à lui : oüi, je vous promets Ashad que vous aurez tous deux des preuves éclatantes de ma tendreſſe, & de mon eſtime. Le Moufty qui avoit entendu leurs diſcours, quoiqu'il feignît de n'y prêter nulle attention, le remercia reſpectueuſement des ſentimens qu'il leur témoignoit ; & ayant ordonné à ſa fille de prendre congé du Prince, cette belle perſonne penetrée de douleur, ſe jetta aux pieds d'Oſman, autant pour cacher ſes larmes, que pour lui marquer ſon reſpect.

Le Prince la releva promptement, & profitant en ce moment de l'innocente familiarité, dans laquelle ils avoient vécu, il l'embraſſa tendrement ; & les yeux baignés de pleurs : Mon cher

Ashad, dit-il au Moufty, ſi vous avez jamais eu quelque amitié pour Oſman, conſervez-lui ce tréſor ; c'eſt un dépôt que je vous laiſſe, dont vous me devez rendre un jour un compte exact & fidéle. Seigneur, lui répondit Ashad, Aphendine & moi ſeront toujours prêts à tes commandemens ; mais ſouviens-toi ſans ceſſe que la gloire & la vertu doivent être l'unique but de toutes tes actions, & que ma fille élevée dans les mêmes principes ne fera jamais rien qui ſoit contraire à l'une & à l'autre. Après ces mots ils ſe ſéparerent.

Le Moufty rempli d'admiration d'avoir vû dans un âge ſi tendre des ſentimens ſi ſolides à ces deux jeunes amans, en fut inſtruire l'Empereur, qui bien loin de s'en allarmer, fut dans une joye extrême, de ſçavoir que

ſon fils avoit déja le goût formé, & le cœur ſuſcéptible de paſſion; il fit mille amitiés à la belle Aphendine, qu'il accompagna de pluſieurs préſens magnifiques : Ashad fut prendre poſſeſſion de la nouvelle dignité, & Uſſain Effendy fut inſtalé dans le Sérail auprès du Prince. C'eſt ainſi que l'adroite Kioſem trouva moyen d'éloigner de ce lieu toutes les perſonnes qui pouvoient mettre obſtacle à ſes ambitieux deſſeins; elle n'étoit cependant pas contente du choix d'Uſſain Effendy; & la vertu dont il ſe piquoit, lui donnoit quelque crainte : mais ayant reconnu qu'il avoit de l'ambition, elle ne déſeſpera pas d'en faire un jour ſa créature; enfin elle n'épargnoit ni ſoins, ni tréſors pour s'attacher les Miniſtres, dont la plus grande partie lui étoient devoüés, ſe tra-

çant de cette ſorte des voyes aſſûrées pour conduire Amurat au trône au préjudice du préſomptif heritier. Le pouvoir qu'elle avoit ſur l'eſprit d'Achmet, devenoit plus grand chaque jour, par l'état où ſa mauvaiſe ſanté le réduiſoit. Cet Empereur d'une complexion naturellement délicate, s'étoit livré de ſi bonne heure aux voluptés du Serail, que quoiqu'il n'eût encore que trente ans, il étoit entiérement épuiſé, ce qui le faiſoit tomber de tems en tems dans ces ſortes d'anéantiſſemens, qui ſont ſouvent les avantcoureurs d'une mort prochaine. Il en eut même une attaque ſi forte, quelques jours après qu'Ashad fut ſorti du Sérail, que le bruit ſe répandit qu'il étoit mort, ce qui fit faire des mouvemens à la cour & à la ville, qui tout inutiles qu'ils de-

vinrent, ne laiſſoient pas d'être préjudiciables à l'Eſtat. Achmet le ſçut, & pour diſſiper le trouble que cela pouvoit cauſer, il réſolut de faire une célébre cavalcade, & d'y mener ſes trois fils, Oſman, Amurat & Hibraïm, afin d'aſſurer les peuples que l'Empire ne manqueroit pas d'héritiers legitimes. Il ſortit du Serail avec un cortége des plus ſuperbes, précedé de tous les Grands de la Porte, ayant les Princes à ſes côtés; mais tous les yeux ne s'arrêterent que ſur Oſman, qui à l'âge d'onze ans qu'il avoit alors, paroiſſoit avec avantage ſur ſes deux freres. Sa taille haute & bien priſe faiſoit connoître qu'il ſeroit l'homme le mieux fait de l'Empire, & ſa prodigieuſe beauté qui, quoique mâle, l'emportoit ſur toutes les femmes, firent retentir Conſtan-

tinople de mille cris d'acclamation; ſa grace & ſon adreſſe à manier ſon cheval, ſon air majeſtueux & ſage lui gagnerent tous les cœurs, & l'on ne parloit à la Porte que de la nobleſſe avec laquelle il s'étoit acquitté de cette action.

Toutes ces loüanges donnoient autant de joye au Sultan qu'elles faiſoient peine à Kioſem; mais cette Princeſſe voyant que la ſanté d'Achmet diminuoit tous les jours, & que même ſon eſprit s'affoibliſſoit, ce qui commençoit de donner occaſion à pluſieurs partis entre les principaux de la cour, qui prévoyoient de grandes difficultés à choiſir un Empereur par les différens intérêts des uns & des autres: elle imagina un moyen d'ôter le trône à Oſman, qui mît en déroute tous les politiques de la

Porte. Comme elle ne doutoit point que ſi ce Prince parvenoit à l'Empire, il ne ſuivît pour ſa ſûreté la coûtume ſanglante du Séraïl, en faiſant mourir ſes freres, elle mit tout en uſage pour détourner cet orage de deſſus ſes fils, & le faire tomber ſur Oſman lui-même ; elle avoit tant d'exemples de cette politique, que celui d'Achmet qui avoit laiſſé la vie à Muſtapha ſon frere, ne la pouvoit raſſurer. En effet, ce n'étoit que par un eſpéce de miracle que ce Prince n'avoit pas ſubi le ſort de tant d'autres; car malgré le ſerment qu'Achmet lui avoit fait, de ne jamais attenter à ſa vie, ni à ſa liberté, il ne fut pas plûtôt maître de l'Empire, qu'oubliant ſa promeſſe, il le fit enfermer dans une étroite priſon, & dès qu'il eut un fils, il ne penſa qu'à le faire mourir, ce qui

devoit être executé le lendemain de la naiſſance d'Oſman ; mais pendant la nuit Achmet s'étant ſouvenu de ſon ſerment, & ſon ſommeil ayant été troublé par mille objets funeſtes, enfantés par les remords de ſa conſcience, qui l'éveillerent pluſieurs fois en ſurſaut tout en ſueur, il dit à ſon levé à ceux qui vinrent lui demander l'ordre, que puiſque le ſeul deſſein d'ôter la vie à ſon frere, lui avoit cauſé tant d'inquiétude, l'execution lui en donneroit bien davantage ; & qu'ainſi il ſouhaitoit non-ſeulement qu'il vécût, mais encore qu'on eût un ſoin extrême de ſa perſonne, & qu'on lui permît de ſe promener tous les jours dans les jardins du Sérail.

Mais un jour que Muſtapha profitant de cette liberté, s'étoit endormi dans ces jardins, le hazard

zard fit que le Sultan qui ſe promenoit auſſi, paſſa aſſez près du lieu où ce Prince repoſoit ; un Moſſaïp ou favori de ſa Hauteſſe, le lui fit remarquer, en lui diſant : Voilà un homme d'une dangereuſe garde ; s'il échappoit, il iroit en Aſie ſe mettre à la tête des rebelles, & pour-lors il te cauſeroit de grandes peines. Ce diſcours réveillant la jalouſie d'Achmet qui étoit déja rempli de chagrin des fâcheuſes nouvelles qu'il avoit reçûës, des progrès conſidérables que faiſoient les rebelles, le mit dans une ſi grande fureur, qu'ayant ſaiſi ſon arc dont il tiroit avec beaucoup d'adreſſe, il alloit décocher le trait fatal ſur ſon frere, lorſque l'énormité d'une telle action, jointe aux mouvemens de la nature dont la voix ſembloit crier au fond de ſon cœur, le retinrent, & lui fi-

rent abandonner ce cruel deſſein en diſant, Dieu engourdit mon bras, & ne veut plus que je faſſe mourir mon frere. Muſtapha averti du péril qu'il avoit couru ne ſortit que rarement; & croyant ſe mettre à l'abri de la jalouſie de l'Empereur, il ſe fit Dervis, pratiquant exactement toutes les auſtérités de ces ſortes de moines, dans une célule dont il ne ſortoit plus.

La Sultane Reine qui ne prévoyoit pas pour ſes fils un ſort moins périlleux, ne prenant conſeil que d'elle ſeule, fit prier la Sultane Validé, ou mere de l'Empereur, de lui donner une audience particuliere pour lui communiquer des choſes importantes. Cette Princeſſe qui connoiſſoit l'eſprit & le caractere de Kioſem, ne douta point que ce qu'elle avoit à lui dire, ne fût de grande

conſéquence ; & pour en être promptement informée, elle la manda dès le lendemain dans ſon appartement. La Sultane Reine ne s'y vit pas plûtôt en liberté de s'expliquer, qu'elle fit à la Validé un tableau pathétique de la ſituation de l'Empire, ſi le Sultan Oſman montoit au trône ; que quoiqu'elle fût ayeule de ce Prince, elle n'auroit aucun pouvoir ; que toutes les grandes affaires paſſeroient par les mains du Moufty, du Grand Viſir & du Kaïmacan ; qu'ils auroient toute l'autorité, que les troupes, les grands & le peuple étoient à leur dévotion, & que l'exemple de la Sultane Baffo, devoit la faire trembler, ne prévoyant pas qu'elle eût un autre ſort, ſi elle ne prenoit de bonne heure de juſtes meſures pour prévenir ce malheur.

Ces paroles firent frémir la Validé, qui en l'embraſſant la pria de lui donner ſes conſeils pour éviter de ſi funeſtes revers. Kioſem voyant que ſon diſcours avoit produit l'effet qu'elle en attendoit, la raſſura en lui diſant qu'elle pouvoit aiſément s'en garantir, en employant tout le pouvoir qu'elle avoit ſur l'eſprit de l'Empereur ſon fils, pour lui faire appeller au trône ſon frere Muſtapha, que le Ciel ſembloit avoir conſervé pour la délivrer des malheurs qui la menaçoient ſous le regne d'Oſman. Pour moi, continua cette artificieuſe Princeſſe, la jeuneſſe de mes fils & le bien de l'Eſtat me font ſacrifier ſans peine mes intérêts aux vôtres, bien aſſurée que je ne cours aucun riſque quand la mere de mon Empereur aura toute l'autorité. La Validé charmée de

Kioſem, l'embraſſa de nouveau, & lui jura qu'elle ſeroit toujours l'amie & la protectrice de ſes enfans, & qu'elle ne partageroit ſa grandeur qu'avec elle; ainſi ces deux Sultanes travaillerent d'intelligence à mettre dans leur parti les Bachas des provinces, les Miniſtres de la Porte, & les principaux Officiers des Janniſſaires & des Spahis, qui à force de bienfaits & de magnifiques promeſſes leur furent bien-tôt dévoüés.

Telle étoit la ſituation de la cour Othomane au commencement du mois de novembre de l'année 1617. que le Grand Seigneur tomba malade d'une fiévre dont la violence augmentoit chaque jour. Ce fut alors que la Sultane Validé plus preſſée par Kioſem que par ſes propres intérêts, ſe hazarda d'entreprendre la choſe du monde la plus étrange, en obligeant

un pere à desheriter ſes enfans, pour remettre leur vie, leur fortune & leur puiſſance entre les mains d'un frere.

Mais armée des raiſons de la Sultane Reine, elle remontra à l'Empereur la jeuneſſe de ſes enfans, & tous les malheurs dont l'Etat étoit menacé ſous une minorité dont il n'y avoit aucun exemple dans l'Empire; que ceux qui ſeroient faits Régens, diviſeroient l'Etat, ſe rendroient abſolus dans leurs Gouvernemens, & qu'une Monarchie ſi formidable riſquoit par là d'avoir le même ſort que celle du grand Alexandre, ce qui entraîneroit indubitablement la perte de l'auguſte Maiſon Othomane, au lieu que Muſtapha qui avoit vingt-huit ans, étant en âge de gouverner par lui-même, maintiendroit les droits de ſes neveux & ceux de l'Empire

avec une pleine autorité.

Achmet dont l'esprit accablé par la violence de son mal n'avoit plus la même force, ni la même pénétration, se trouva si fort ébranlé par les malheurs qu'on lui faisoit envisager; & le discours de sa mere agit avec tant de puissance dans un tems où les passions ont le moins d'impétuosité, que craignant de causer la perte de l'Etat & de sa maison, il fit céder les droits de la nature au bien de l'Empire, & donna ordre à la Sultane Validé de faire venir le Prince Mustapha son frere.

Mais le moment d'après toute sa tendresse pour Osman se sentant réveillée, il se représenta le risque dans lequel il alloit mettre une tête si chere, & ses autres enfans: cette pensée le troubla & il déliberoit en lui-même de prendre

des meſures toutes oppoſées, lorſque la Sultane Reine ſe rendit près de lui, qui l'ayant trouvé les yeux baignés de larmes & pouſſant de profonds ſoupirs, lui demanda la cauſe de cette agitation, feignant de l'ignorer. Ce malheureux Prince qui n'étoit plus obſédé que de ſa mere & de cette Princeſſe, n'ayant qu'elles à qui il pouvoit ouvrir ſon cœur, & dont le jugement devenoit à chaque inſtant plus foible, lui découvrit le motif de ſa douleur, & après lui avoir dit l'entretien qu'il avoit eû avec la Validé, & l'ordre qu'il lui avoit donné d'amener Muſtapha; mais ma chere Kioſem, ajouta-t'il, qui me répondra que mon frere reſpectera les jours de mes fils s'il vient à avoir des enfans; il fera périr les miens pour la ſûreté de ſa vie & de ſa famille, & pour des mal-

heurs incertains, j'en vais peut-être cauſer d'inévitables; d'ailleurs le Prince Oſman ne doit pas être regardé comme un enfant ordinaire, ſon eſprit, ſa raiſon, ſon ſçavoir & toutes ſes actions répondent de ſa capacité.

Achmet ne put achever ces paroles ſans redoubler ſes pleurs; mais l'adroite Kioſem ſçut ſi bien profiter de ſa foibleſſe, qu'elle le ramena à ſa premiere idée; elle lui confirma tout ce que la Validé lui avoit dit, par des raiſons encore plus fortes, & quoiqu'elle affectât de convenir qu'Oſman étoit digne de regner, elle en revenoit toujours à ſa grande jeuneſſe, qui demandant des conducteurs, en feroient autant de maîtres qui déchireroient l'Empire par leurs brigues & leurs diviſions; & Muſtapha étant entré dans ce moment, conduit par la

Sultane Validé, le foible Achmet n'eut rien à repliquer.

Muſtapha ſe proſterna devant l'Empereur le cœur rempli de crainte & d'inquiétude, quoique ſa mere lui eût affirmé que ſon frere ne le faiſoit pas venir pour le faire mourir. Le Sultan pour le raſſurer lui donna ſa main à baiſer, & lui expliqua ſes deſſeins en lui expoſant le danger où il mettroit l'Empire en le confiant à la régence des grands, & que l'amour qu'il avoit pour ſes peuples & ſes enfans lui avoit fait prendre la réſolution de le faire monter au trône.

L'importance de la propoſition frappa Muſtapha; mais il ne s'oublia pas, & ſe proſternant une ſeconde fois devant ſon frere, il le ſupplia de ne le pas charger d'un ſi peſant fardeau, en lui repréſentant qu'une captivité de

quinze ans, ne lui avoit pas appris le grand art de regner ; qu'il en étoit abſolument incapable ; que remettant l'Empire entre ſes mains, il couroit de plus grands riſques que ceux qu'il craignoit ; que le trône appartenoit à ſes enfans, & qu'il en avoit un qui étoit l'amour des peuples & qui donnoit de ſi belles eſpérances que bien loin de l'en vouloir priver il étoit prêt de l'y affermir ſur ſa tête en répendant juſqu'à la derniere goutte de ſon ſang.

Tant de modeſtie & de grandeur d'ame, acheverent de déterminer Achmet dans ſon deſſein, puiſque de tels ſentimens lui donnoient lieu de croire qu'il mettoit ſes fils & l'Empire en ſûreté ; ainſi ayant confirmé au Prince ſon frere le choix qu'il faiſoit de lui, il lui fit jurer de remettre le Scéptre à ſon fils Oſman lorſqu'il

ſeroit en âge de régner par lui-même, d'avoir ſoin de ſes autres enfans, & lui recommandant la Sultane Validé & la Sultane Reine ; enſuite il manda le Divan avec tous les principaux Officiers de la couronne, & en leur préſence il déclara qu'il vouloit qu'après ſa mort, ſon frere Muſtapha montât au trône, & qu'il regnât juſqu'à ce que ſon fils Oſman Ches-adé, ou préſomptif héritier, fût en état de prendre les rênes de l'Empire, auquel tems il vouloit qu'il lui remît l'autorité ſuprême, & les fit tous jurer de ſuivre exactement ſes dernieres volontés.

Les deux Sultanes charmées d'avoir ſi bien réüſſi dans leurs projets, ne ſongerent plus qu'à maintenir les Miniſtres du Sultan dans cette réſolution, qui eut ſon effet le quinziéme Novem-

bre de l'année 1617. jour auquel mourut l'Empereur Achmet premier du nom. C'étoit un Prince d'un grand courage, orné de plusieurs belles qualités; mais dont l'esprit & le jugement se ressentoient de la foiblesse de son tempérament, ce qui lui fit commettre de grandes fautes, comme il est facile de le voir par l'extraordinaire disposition de son testament. Il mourut dans la rrente. uniéme année de son âge, & sur la fin de la quatorziéme de son regne. Il laissa six fils, Osman préſomptif heritier, fils de la belle Basillie, Amurat & Hibraïm, dont Kiosem Sultane Reine étoit la mere, & Orcan, Bajazet & Chasun de plusieurs autres Sultanes: mais comme ces trois derniers Princes n'ont point regné, & qu'ils sont inutiles à cette histoire, je n'en ai point parlé.

L'Empereur Achmet n'eut pas plûtôt les yeux fermés, que la Validé toujours guidée par l'artificieuſe Kioſem, envoya promptement les Miniſtres de ſon parti à la celule où le Prince Muſtapha étoit en captivité depuis ſi longtems, qui le conduiſirent au Divan, où il fut proclamé Sultan, & un moment après dans toutes les Places de la ville Impériale, ce qui rompit toutes les meſures que le Moufty avoit priſe dans la maladie d'Achmet pour maintenir les droits d'Oſman: Ce Pontif à la tête d'un parti conſidérable avoit brigué les ſuffrages des gens de loi, des Janniſſaires & des Spahis en faveur du Prince dont le nouveau précepteur agiſſoit auſſi puiſſament; mais Kioſem qui avoit pénétré toutes leurs menées & qui ſçavoit l'amour des peuples pour

Oſman, donna de ſi bons avis à la Validé, qu'elle détruiſit leurs projets en un moment. La ſurpriſe des ſoldats & du peuple fut extrême, en voyant ſuccéder le frere au préjudice du Chez-Adé, déclaré par ce titre préſomptif héritier de la couronne ; choſe inoüie & ſans exemple dans cet Empire juſqu'à ce jour. De l'étonnement on paſſa bientôt au murmure, & les Janniſſaires & les Spahis toujours diviſés dans leurs ſentimens, furent parfaitement d'accord pour faire monter Oſman au trône ; mais les Sultanes qui avoient prévû tous ces mouvemens, firent ſi bien par leurs grandes largeſſes qui avoient déja gagné les principaux Officiers, jointes à quinze mille ſequins qu'elles firent diſtribuer à propos aux troupes pour le donatif que les Sultans ont coûtume

de faire à leur avénement, que le calme se rétablit, & que Mustapha se vit paisible possesseur d'une couronne qui ne lui appartenoit pas: tant il est vrai que l'intérêt ferme les yeux sur les choses les plus légitimes, & sur tout dans ces pays barbares où l'or est plus précieux que la vie.

Mustapha n'avoit que vingt-huit ans. Il étoit grand & bien fait, fort maigre; mais sa maigreur n'étoit attribuée qu'à la vie triste & solitaire qu'il avoit menée dans sa longue captivité, en pratiquant les austérités affectées des Dervis, ce qui lui avoit causé une pâleur qu'il garda toute sa vie; il aimoit le faste & la magnificence, il lui échapoit quelques fois d'heureuses saillies, il s'étoit fortement attaché à la lecture de l'Alcoran, il fuyoit la compagnie des dames du Sérail, il étoit juste,

& ne ſouffroit pas qu'on décidât rien de conſéquence dans le Divan ſans qu'on le lui communiquât ; il étoit affable & carreſſant. Son plus grand plaiſir étoit de ſe montrer au peuple lorſqu'il alloit à la Moſquée ou ailleurs, bien différent en cela de ſes ancêtres, qui prenoient ſoin d'ordonner qu'on fit écarter le monde de deſſus leurs paſſages, comme étant indignes de voir le viſage ſacré de leur Souverain.

Mais tant de belles qualités étoient ternies par un déréglement d'eſprit qui le fit toujours mépriſer ; il parloit ſans ceſſe & le plus ſouvent mal-à-propos ; il lui prenoit quelques fois des fantaiſies, il marchoit à grands pas, puis tout-à-coup s'arrêtoit ſans raiſon. La nuit il ſortoit du Sérail pour courir les ruës de Conſtantinople ſans nulle néceſſité,

quelque tems qu'il fit ; pluſieurs fois en entrant dans l'appartement des Sultanes, il mettoit le cimeterre à la main, comme s'il craignoit quelque violence de la part des Odaliſques dans un lieu de douceurs & de plaiſirs ; puis un moment après s'adouciſſant, il demandoit aux Eunuques qui l'environnoient & qui trembloient de peur, à quoi devoit ſervir le tranchant de ſon cimeterre : un d'entr'eux ayant eû l'eſprit de lui répondre que c'étoit pour étendre les bornes de ſon Empire & châtier les rebelles, il fut ſi ſatisfait de cette réponſe, qu'il lui donna un diamant de grand prix.

Mais un autre jour que la même folie lui prit dans ſon appartement, entouré de ſes Icoglans ou Pages, après avoir battu l'air de ſon cimeterre pendant quelque tems, leur ayant demandé à quoi

il devoit ſervir, ſes Pages étonnés de ſon extravagance, qui étoit d'autant plus grande que les Sultans ne le portoient jamais dans leur appartement, ni dans celui des Sultanes, ne lui ayant rien répondu, il en tua un & en bleſſa pluſieurs à mort.

Kioſem n'ignoroit pas les vices ni les vertus de Muſtapha; mais comme elle avoit jugé qu'après la mort d'Achmet on n'auroit pas préferé Amurat ſon fils au Prince Oſman; elle n'avoit placé Muſtapha ſur le trône que pour gagner du tems, afin de ſe défaire plus aiſément du préſomptif heritier, bien certaine que ce nouvel Empereur ne pouvoit régner longtems, ſoit par ſes fréquentes extravagances, ou ſoit par le dégoût des peuples; & qu'alors elle pourroit voir ſes projets accomplis.

La Validé connoiſſoit encore

mieux que Kioſem les défauts de Muſtapha; mais elle eſpéroit les cacher ſi bien qu'on n'en ſçauroit jamais rien, & par ce moyen regner ſous ſon nom, ſeul motif qui lui avoit fait ſuivre les conſeils de la Sultane Reine, ſe croyant capable de gouverner ce grand Empire; cependant elle n'avoit qu'un genie médiocre, & ſes hautes eſpérances n'étoient fondées que ſur les prédictions que lui avoit faites la Juive Keïra-cadun, qui malgré ſa cruelle mort ne lui avoient point ſorti de l'eſprit: prévenuë de la glorieuſe deſtinée qu'elle lui avoit promiſe, elle ſe crut tout poſſible, & que pour s'aſſûrer du gouvernement, elle n'avoit qu'à donner les principales charges à ſes créatures, ſans faire réflexion que de pareils changemens lui attireroient de puiſſans ennemis, & mettroient

Muſtapha lui-même en danger de périr. Rien de tous ces malheurs ne s'offrant à ſon idée, elle fut toujours en avant, & commença par le Grand-Viſir qui lui étoit ſuſpect. Il étoit à la tête de l'armée de Perſe; c'étoit un homme d'une grande expérience, brave, hardi, couvert de gloire, aimé de ſes ſoldats; malgré cela la Sultane Validé ſollicitée par Mahemet ſon gendre de dépoſſeder ce grand capitaine du Sceau de l'Empire pour le lui donner, & s'imaginant que cette premiere charge de l'Etat entre les mains de l'époux de ſa fille, la rendroit maîtreſſe abſoluë, elle envoya demander au Grand-Viſir les marques de cette haute dignité au nom de ſa Hauteſſe.

Ce grand homme obéït & remit les Sceaux; mais comme la Sultane eut l'imprudence de le

laiſſer General de l'Armée, il ne déſeſpéra point de pouvoir ſe venger d'un affront qu'il n'avoit pas mérité. Mahemet ne fut pas plûtôt revêtu de la charge de Grand Viſir qu'il voulut encore avoir celle de Capitan-Baſſa que poſſédoit Haly-Bacha, homme d'un mérite éminent, & qui n'étoit revêtu de cette ſeconde dignité de l'Empire que par ſes ſervices : il s'en vit dépoüiller ſans murmurer, pour en inveſtir le nouveau Grand Viſir, qui deux jours après la donna à un autre pour une ſomme conſidérable ; il en uſa de même envers les Gouverneurs d'Egypte, de Damas ; de Syrie, de Coramanie, & pluſieurs autres qu'il ôta de leurs emplois pour en gratifier ceux qui les achetoient à force d'argent.

Tous ces changemens étant

faits, la Validé & le Visir se crurent à l'abri des caprices de la fortune, & cette Sultane voyant si bien réüssir ses projets, fut plus persuadée que jamais de la vérité des predictions de la Keïra, & que les astres concouroient à la faire régner.

Mais tandis qu'elle étoit dans cette sécurité, la conduite de Mustapha acheva de tout perdre. Ce Prince dont le déreglement d'esprit augmentoit tous les jours, ne s'occupoit qu'à faire joüer des farces sous les fenêtres du Sérail, qui n'étoient pas plûtôt finies qu'il les faisoit recommencer, ce qui duroit jusqu'à la nuit. Un des acteurs lui ayant plû dans le personnage qu'il représentoit, il courut au tresor du Sérail, dont il tira plusieurs pierreries de la couronne, & les jetta à cet homme pour le gratifier. Cette extrava-

gance fit murmurer tout le peuple, qui ne faiſoit encore que le mépriſer; mais ſes autres folies le firent bientôt haïr. La Sultane Validé s'empreſſoit envain d'aſſembler près d'elle les plus belles Odaliſques pour l'obliger à prendre de l'amour, il ne pouvoit les ſouffrir; & lorſque quelqu'une par ſes diſcours ou par ſes regards paroiſſoit vouloir attaquer ſon cœur, il ne leur montroit que mépris & qu'indignation & les chaſſoit de ſa préſence, ce qui touchoit ſenſiblement ſa mere & le Kiſler-Agaſy, qui pour leurs intérêts particuliers auroient ſouhaité qu'il eût eu des enfans; mais lorſqu'ils lui repréſentoient qu'il devoit faire choix de quelques-unes de ſes belles filles pour donner un héritier à l'Empire, & qu'il ſe trouvoit dans ſes momens de raiſon, il leur répondoit gravement

vement que ſon frere avoit laiſſé des fils qu'il regardoit comme les ſiens, puiſqu'il les avoit adoptés, & qu'il prétendoit leur laiſſer un Empire pour lequel ils étoient nés.

Ces ſentimens auroient été magnifiques s'ils euſſent duré; mais il les démentoit le quart d'heure d'après par mille actions ridicules & qui ne faiſoient que trop juger qu'on ne pouvoit compter ſur rien de ce qu'il diſoit. Un jour qu'il étoit dans l'appartement de ſa mere, après avoir long-tems rêvé, il ſe leva tout d'un coup, & blâmant la molle oiſiveté de pluſieurs de ſes ayeux qui avoient préferé les délices du Sérail au bien de l'Eſtat & à leur gloire, pendant que leurs ſoldats verſoient leur ſang pour eux, il dit qu'il prétendoit aller ſe mettre à la tête de ſon Armée de Perſe &

la commander en perſonne. Chacun loüa ce beau deſſein & cherchoit à l'y confirmer, lorſqu'il ajoûta qu'il vouloit partir ſur le champ, quoique l'on fût dans le mois de Decembre, que la terre fût couverte de neiges & de glaces, & qu'il fiſt un froid inſuportable.

On lui repréſenta vainement que la ſaiſon de l'hyver étoit deſtinée aux plaiſirs de ſa Hauteſſe & au repos de ſes troupes, il fut impoſſible de l'en détourner, il perſiſta dans ſon deſſein juſqu'à la nuit, & le lendemain il ne penſa plus à partir du tout. La Sultane Kioſem ayant vû par elle-même la mauvaiſe adminiſtration du gouvernement, & les extravagances du Sultan, jugeant bien que cet édifice ne pouvoit durer longtems, ſe retira d'auprès de la Validé, pour que rien ne lui

fût imputé, ſous prétexte qu'elle ne lui faiſoit aucune part de ſa grandeur, & ne la vit plus que par bienſéance, s'attachant uniquement à mettre les choſes en état pour placer Amurat ſur le trône à la premiere occaſion; mais la Providence en avoit autrement ordonné. Le jeune Oſman qui devenoit chaque jour plus parfait, n'avoit pas été inſenſible à la préférence qu'Achmet avoit donné ſur lui à ſon oncle. La noble ambition dont il reſſentoit déja les atteintes, lui fit voir avec regret qu'un autre occupoit une place qu'il ſe flatoit de bien remplir, & qui lui appartenoit ſi légitimement; renfermé dans les bornes étroites d'un appartement dans lequel il n'étoit entouré que d'un petit nombre de gens qui n'oſoient lui marquer tout leur attachement,

en qui même ſans imprudence il ne pouvoit ſe fier ; & n'ayant que ſon précepteur à qui pouvoir ouvrir ſon cœur, il comparoit ſouvent cette contrainte à la douce liberté dont il joüiſſoit du vivant de ſon pere, en ſe rappellant les heureux momens qu'il avoit paſſés avec Ashad & ſon admirable fille ; & lorſque ſes réflexions douloureuſes venoient s'emparer de ſon eſprit, il en parloit à Jeſſain avec tant de chaleur & dans des termes ſi remplis d'éloquence & de raiſon, que ſa ſurpriſe étoit égale à ſon admiration ; il en rendoit un compte exact au Moufty, qui charmé d'apprendre que ce Prince fût dans de pareils ſentimens, ſe preſſa d'achever l'ouvrage qu'il avoit commencé, & que l'intrigue de Kioſem avoit interrompu.

En effet, il ne laiſſoit échaper

aucune occaſion de faire valoir le mérite du Prince, faiſant répandre parmi le peuple & dans les chambres des Janiſſaires des murmures contre le gouvernement, & toûjours avantageux pour Oſman, dans leſquels il faiſoit adroitement mêler ſon nom pour voir ſi parmi le grand nombre des mécontens, il ne s'en trouveroit point d'aſſez conſidérables pour ſe joindre à lui: cette conduite lui réüſſit au-de-là même de ſes eſpérances. Le brave Haly qui n'avoit marqué tant de modération en remettant au Viſir ſa Charge de Capitan-Baſſa, que pour ſe mieux venger, & qui ne voyoit point de milieu entre ſa chute & ſa mort, ſçachant la tendreſſe du Moufty pour Oſman & la bonne diſpoſition des eſprits en faveur de ce Prince, fut trouver le Pontife en ſecret; & a-

près lui avoir exposé le malheur de l'Empire, il lui dit le plan qu'il avoit formé pour déposséder Mustapha & faire monter au trône le Prince Osman.

Le Moufty après l'avoir examiné, l'approuva & l'encouragea à le poursuivre, en lui promettant de le seconder de tout son pouvoir; & sur le champ ayant mandé le Kaïmacan & le Lieutenant de l'ancien Visir, leur firent voir par des preuves inconteſtables que l'on se préparoit dans le Sérail à les déposséder de leurs emplois & de les donner à d'autres; que le Grand Visir Mahemet & la Sultane Validé les haïssoient & les craignoient, & qu'ils avoient juré leur perte. Ces deux hommes frappés de cette nouvelle, remercierent le Moufty, & le prierent de les instruire de ce qu'ils devoient faire pour prévenir ce

malheur, & terminer ceux dont l'Empire étoit accablé.

Le Moufty les voyant dans l'eſprit qu'il ſouhaitoit, leur apprit le deſſein d'Haly & le ſien; dans lequel ils entrerent avec joye; & après s'être jurés un ſecret & une fidélité inviolable, Ashad leur dit qu'il ſe chargeoit de mettre de leur parti le Kiſler Agaſy, qu'il trouva effectivement tout diſpoſé à faire ce qu'il déſiroit, d'autant plus facilement que Muſtapha ne voulant approcher d'aucune des Odaliſques, ſon emploi qui n'eſt conſidérable que par elles, devenoit inutile, étant ſans fonction, ſans autorité. Ces cinq hommes parfaitement unis écrivirent à l'ancien Viſir, dont l'armée étoit en quartier d'hyver dans la Natolie; ce Géneral qui n'attendoit qu'une occaſion fa-

vorable pour faire éclater ſon reſſentiment, ſaiſit celle-là avec joye, & leur dépêcha une perſonne ſûre par laquelle il leur manda qu'il alloit raſſembler ſes troupes & les feroit marcher droit à Conſtantinople pour être à portée de les ſoutenir dans un projet ſi juſte & ſi utile au bien de l'Empire; cependant les conjurés pour ne rien faire au hazard, agirent ſans précipitation, & commencerent par publier qu'il étoit honteux aux Muſulmans vainqueurs de toute la terre, de ſe laiſſer conduire par un inſenſé, & une femme ſans jugement & ſans expérience; que tout périſſoit; que les affaires n'alloient qu'au gré du ſort, & que ſi on n'y apportoit un prompt reméde, la ruine de l'Empire étoit certaine, & qu'il étoit impoſſible d'arrêter & de prévenir tant de malheurs,

qu'en dépoſant Muſtapha, en mettant à ſa place Sultan Oſman, qui malgré ſa jeuneſſe, faiſoit éclater mille belles qualités, & qui donnoit l'eſpérance qu'on verroit revenir ſous ſon régne l'abondance, & rétablir la gloire de l'Empire Othoman.

Ces bruits ſemés de tous côtés, ſe répandirent de la ville Imperiale dans toutes les provinces, & préparerent les peuples & la milice à une prochaine révolution; les conjurés écrivoient avec ſoin au Viſir dépoſé les progrès qu'ils faiſoient chaque jour, & ce Géneral leur envoya nombre de ſes amis qui quittoient l'armée ſous différens prétextes. Le Moufty avoit mis auſſi dans ſon parti tous les Gens de la loi & les principaux Officiers des Janiſſaires & des Spahis, & tous ſe conduiſant avec une prudence & un ſecret

admirable, ils ſe virent bien-tôt en état d'exécuter leur projet, ſans que la Validé, Kioſem, ni Muſtapha en euſſent aucune connoiſſance.

Enfin les conjurés ayant raſſemblé tous leurs amis dans la ville Impériale, ils manderent au Viſir dépoſé de faire approcher l'Armée du côté de Conſtantinople ; & lorſqu'ils eurent reçu la nouvelle qu'elle n'en étoit plus qu'à deux journées, ils ne perdirent pas un moment pour achever leur ouvrage, & la fortune les favoriſant, étant avertis le ſoir du 20. de Fevrier 1618. que Muſtapha avoit fait partie de s'aller promener le lendemain ſur la mer ; ils prirent de ſi juſtes meſures avec le Kiſler Agaſy pour profiter de cette occaſion, qu'elle ne leur put échaper. Ce chef des Eunuques du Sérail,

étant maître de toutes les portes des appartemens des femmes, & qui ſçavoit que la coûtume du Sultan, étoit de ſe rendre chez la Sultane Validé au retour de ſa promenade, prit le tems de ſon abſence pour introduire Haly Bacha & pluſieurs Officiers dans ces appartemens, où ils les cacha; & dès l'inſtant que Muſtapha fut rentré, le Kiſler ayant tout fermé, remit les clefs au Bacha, qui poſa par tout des ſentinelles, afin d'empêcher le Sultan de s'échaper par nul endroit.

Et du même pas s'étant rendu dans l'appartement où les Princes étoient gardés, il en tira Oſman, & le conduiſit dans la chambre Impériale où le Moufty l'attendoit avec les autres conjurés; & là ils proclamerent Empereur des Muſmans Sultan Oſman avec mille cris de joye excités par la

vûë de cet aimable Prince, qui bien-loin d'être ſurpris de cet évenement, ne parut le regarder que cõmme une choſe qui lui étoit dûë, & une juſtice qu'il attendoit du zéle & de la fidélité de ſes ſujets. Le bruit s'en répandit d'abord du Sérail dans la ville, & ce ne fut partout que joye & qu'acclamations; quelques-uns des Janiſſaires & des Spahis voulurent ſe ſoulever en faveur de Muſtapha; mais leurs Officiers qui étoient du parti, les ayant intimidés, en leur apprenant que l'armée commandée par le Viſir dépoſé, homme que ſon courage & ſon expérience rendoit redoutable, étoit aux portes de Conſtantinople, & qu'il les mettroit tous en piéces, ſi en arrivant il les trouvoit armés pour un parti contraire aux ſien; ils n'oſerent plus branler.

Mais tandis que de ce côté on leur inſpiroit la crainte du châtiment, de l'autre on leur diſtribuoit le donatif qu'ils exigent des Sultans à chaque mutation; ce qui les appaiſa entierement, & remit partout la tranquillité, & le Prince Oſman fut proclamé dans les places & les carrefours de la ville avec un applaudiſſement unanime.

Muſtapha fut le dernier qui apprit ſa chûte; mais aux cris d'acclamations dont le Sérail retentiſſoit, ayant voulu ſortir, ſe trouvant enfermé, il comprit ſon malheur, & malgré ſon imbécillité, il n'y fut point inſenſible. Il cria, il s'emporta, en diſant quelquefois des choſes de fort bon ſens; mais un moment après retombant dans ſon délire, il ouvroit les fenêtres du Sérail pour ſe faire voir, criant à haute voix

qu'il étoit le légitime Empereur, qu'on ne pouvoit le dépoſer ſans offenſer le ciel & la terre ; enſuite il tiroit ſon cimeterre, dont il frappoit l'air à droit & à gauche, ſans que perſonne l'écoutât & voulût lui répondre.

La Sultane Validé malgré ſa ſurpriſe & ſon déſeſpoir particulier, touchée de pitié de l'état déplorable où étoit ce Prince, s'efforçoit de lui donner quelques eſpérances pour le calmer ; mais ſa fureur ſe réveilloit aux moindres cris qu'il entendoit : cependant quelque choſe qu'il dît & qu'il fiſt, il fallût qu'il reſtât dans l'appartement de la Sultane pendant trois jours, où il fut ſervi par les Officiers de cette Princeſſe qui y étoient enfermés comme lui, ſans qu'il fût poſſible d'en ſortir, au bout deſquels on lui envoya des Dervis & des Imams,

qui par leurs diſcours touchans & patétiques, le calmerent inſenſiblement, & le firent réſoudre à ſe laiſſer conduire dans la célule qu'il avoit ſi long-tems occupée. On lui donna pour le ſervir deux vieilles femmes & un Eunuque noir; & la Sultane Validé fut menée aux vieux Sérail, malgré ſes plaintes & ſes pleurs. Le régne de Muſtapha fut de trois mois & ſept jours.

C'eſt ainſi qu'Oſman monta ſur le trône de ſes ancêtres, où ſa naiſſance l'appelloit légitimement, & que les intrigues des Sultanes Kioſem & Philatra furent ſurmontées par la tendreſſe que le Moufty Ashad avoit toujours conſervée à ce Prince. Le Divan s'aſſembla, & d'un commun conſentement on remit les ſceaux de l'Empire au Viſir dépoſé, en le faiſant Régent con-

jointement avec Haly Bacha; & Mahemet leur ennemi commun fut étranglé, ayant été la cauſe par ſon avarice & ſon incapacité, de tous les troubles de l'Etat.

Les Régens firent mener par eau l'Empereur Oſman à la Moſquée qu'ils appellent Job-Yvan-Saray, qui eſt dans un des Fauxbourgs de Conſtantinople, pour y prendre le cimeterre Impérial, ſelon la coûtume des nouveaux Sultans; le vaiſſeau ſur lequel il s'embarqua pour faire ce petit trajet, étoit ſuperbe; la poupe étoit d'or & d'argent de rapport, enrichie de quantité de pierreries; on y admiroit trois faneaux de glace ſi garnis de pierres précieuſes, que le ſoleil en les frappant de ſes rayons, en faiſoit ſortir un nombre infini de lumieres plus éclatantes que celle qui les produit ſoit. Le grand Boſtangy Bachy, qui

qui ſeul a droit de ſervir de pilote au Grand Seigneur, conduiſoit le vaiſſeau ; les bords de la Mer étoient bordés de vaiſſeaux, qui de leurs canons faiſoient des ſalves continuelles ; les rives du port étoient jonchées de fleurs, & remplis d'un peuple innombrable, qui faiſoit retentir l'air de ſes cris d'allégreſſe. Dans cet état Oſman fut conduit à la Moſquée de Job, nom d'un vieux Santon qui paſſe pour Saint dans l'eſprit de ces peuples remplis de ſuperſtitions.

Le jeune Sultan ne fut point embarraſſé de tous ces honneurs, & fit voir tant d'eſprit dans ſes diſcours, & tant de graces dans ſes actions, que les Viſirs qui l'accompagnoient en étoient en extaſe. Lorſqu'il fut arrivé, après avoir fait ſes prieres, le chef de la maiſon du faux Prophete Ma-

homet, que les Turcs appellent Emir, le turban verd ſur la tête, ayant à ſes côtés pluſieurs de la même race, lui ceignit le cimeterre Imperial, en lui faiſant nombre d'heureux ſouhaits, après quoi l'Empereur aſſiſta au ſacrifice des moutons, & autres cérémonies uſitées en ces occaſions. Enſuite il monta ſur un ſuperbe cheval, & fit ſon entrée dans la ville par la porte d'Andrinople, avec une pompe plus magnifique encore que celle de tous ſes prédéceſſeurs.

Les Turcs ne pouvoient ſe laſſer d'admirer ſa beauté ſurprenante, ſa grace & ſon adreſſe à cheval. Le lendemain il fut au Divan prendre ſa place ſur le trône qu'on lui avoit préparé, qui étoit d'une magnificence éclatante ; ce fut là que les principaux Officiers de la couronne

eurent le plaiſir & le tems de l'examiner ; ſa taille aiſée, ſon port noble & majeſtueux, ſon air affable & grave tout enſemble, affectant l'air ſévére des Sultans en ces ſortes d'occaſions, qu'il adouciſſoit de tems en tems par des regards de diſtinction qu'il lançoit à propos ſur les principaux du Divan, firent un tel effet ſur les cœurs de cette aſſemblée, qu'elle put à peine ſe contenir dans les bornes que leur preſcrivoit le reſpect & l'importance du lieu.

Mais l'étonnement & l'admiration dont chacun ſe ſentoit ſaiſi, furent encore augmentés, lorſque ce jeune Monarque prit la parole de ſon propre mouvement, pour aſſurer le Divan, que ſon premier ſoin ſeroit de faire obſerver les loix, & que le bonheur de ſes ſujets & la gloire de l'Empire ſeroient toûjours ſon

unique but, exhortant le Moufty & tous les Viſirs à le ſeconder. Ce diſcours qu'il prononça avec une grace qui lui étoit naturelle, rompit la digue qui retenoit les tranſports du Divan; toutes les voix s'éleverent à la fois pour le benir, le loüer & ſe féliciter de l'avoir pour maître. Tant de marques d'amour & de zéle ne furent point inſenſibles au Sultan; & ſe dépoüillant alors de la ſéverité des Ottomans, pour ne montrer ſur ſon viſage qu'une ſatisfaction ſage & modeſte des ſentimens qu'il inſpiroit & qu'on lui témoignoit avec tant d'ardeur, il les aſſûra par ſes regards affables de ſon eſtime & de ſa reconnoiſſance.

Tel fut la reception de l'Empereur Oſman, qui par l'étenduë de ſon génie fit connoître au Moufty & au Capitan Baſſa,

que leur Régence ne ſeroit pas de longue durée : en effet ce Prince avoit un ſi grand déſir de régner par lui-même, qu'il vouloit être inſtruit de tout ce qui regardoit la cour, la ville & les provinces, & ſur toute choſe de ce qui concernoit la guerre. Le Moufty qu'il appelloit ſon pere, & qui ne le quittoit plus, n'avoit point de plus grande occupation que de s'efforcer à modérer cette ardeur par rapport à ſa grande jeuneſſe; ſes heures étoient réglées pour les ſciences, l'hiſtoire, la politique & les affaires du Gouvernement, mépriſant tous les amuſemens des Princes de ſon âge; il avoit toujours devant lui des cartes géographiques qu'il étudioit avec ſoin, il voulut avoir les portraits de tous les Potentats de l'Europe, afin, diſoit-il, de découvrir à leur phiſiono-

mie leur véritable caractere, ſe faiſant inſtruire de leurs forces, tant de mer que de terre, de leurs différens intérêts, & généralement de leur politique. Une conduite ſi ſage dans un âge ſi peu avancé, ne pouvoit que donner les plus flateuſes eſpérances; auſſi les Turcs n'en parloient-ils qu'avec tranſport, & ne le voyoient jamais ſans pouſſer mille cris de joye.

Mais ſi la nature ſembloit s'être divertie à former ce Prince de ſi bonne heure pour l'eſprit & la raiſon, elle n'avoit pas moins travaillé aux ſecrets mouvemens de ſon cœur, en lui faiſant ſentir l'amour avant même qu'il en ſçût le nom; cette paſſion que les ſciences & l'étude lui firent bientôt connoître, par les effets rapportés dans les hiſtoires, ne lui fut pas plûtôt dévoilée, qu'il ne

douta plus qu'Aphendine ne l'eût fait naître dans ſon ame. Cette admirable fille, toujours préſente à ſon idée, y revint plus vivement encore, lorſqu'il ſe vit le maître de faire un choix, & la connoiſſance de ſes propres ſentimens qu'il comparoit à ceux qu'Aphendine lui avoit ſouvent témoignés, lui donnant lieu de croire qu'il en étoit aimé auſſi fortement qu'il l'aimoit, augmenta de telle ſorte ſon amour, que lorſqu'il fut débarraſſé des cérémonies de ſon avenement à la couronne, il ne ſongea plus qu'au plaiſir de la revoir. Pour y parvenir, il fit au Moufty plus d'amitié que jamais, afin de l'engager à ne lui pas refuſer ce qu'il avoit deſſein de lui demander: Enfin un jour qu'il vit ce Pontife plus pénétré que jamais de ſes bontés; mon Pere, lui dit-il,

d'un air à gagner tous les cœurs, je ne doute point que vous ne m'aimiez ; & cependant j'en exige une preuve : tous ces honneurs qu'on me rend, continua-t-il, & tout le zele qu'on me témoigne, ne me donnent qu'une ſatisfaction imparfaite ; n'ayant pas pour témoin de ma gloire votre adorable fille ; ſouvenez-vous de ce que je vous dis en nous ſéparant, & me marquez que je vous ſuis cher en me rapprochant d'elle.

Ce diſcours fit trembler Ashad, il en connut la conſéquence d'autant plus grande, que quoique Oſman fût fort jeune, il étoit Empereur, qu'il ſçavoit l'étenduë de l'autorité ſuprême, & que de l'humeur dont il le connoiſſoit, il le croyoit capable d'uſer de ſes droits ; cependant prenant ſon parti ſur le champ : Seigneur,

gneur, lui répondit-il, ma fille n'a rien ignoré de ton glorieux avenement ; inſtruite des hautes qualités de ta Hauteſſe, dont elle garde un précieux ſouvenir, elle a partagé la joye de tes peuples ; & je puis même t'avoüer que la ſienne l'a ſurpaſſée : mais Seigneur, la fille d'Ashad ne peut venir te la prouver dans ton Sérail ſans ternir ſa gloire ; & ſi ta Hauteſſe veut la voir ; il faut qu'elle l'honore de ſa préſence dans le palais de ton eſclave.

Je n'ai pas deſſein, lui dit Oſman d'un viſage ſérieux, de rien entreprendre qui puiſſe offenſer Aphendine ; je l'aime, je veux la voir & l'entretenir ; mais elle ſera toujours maîtreſſe de mes volontés : ainſi, mon cher Ashad, ne retardez point mon bonheur, & me conduiſez où

vous voudrez. Le Moufty charmé de voir le Sultan dans ces ſentimens, ne voulut pas le refuſer; & dès le lendemain il le reçut chez lui, & le conduiſit à l'appartement de ſa fille, qu'il avoit avertie de cette viſite.

La belle Aphendine ne vit pas plûtôt l'Empereur qu'elle voulut, ſe jetter à ſes pieds; mais il l'en empêcha, & la conduiſant ſur ſon eſtrade: Je vous revois enfin, lui dit-il, & je puis vous offrir aujourd'hui ce cœur dont vous craigniez que les grandeurs ne vous effaçaſſent; ce n'eſt plus Oſman dont la timide enfance l'empêchoit de connoître & d'expliquer ce qu'il ſentoit pour vous; c'eſt Oſman Empereur d'un puiſſant Empire qui vient vous dire qu'il vous adore; mon cœur me répond du vôtre; en vain par une re-

tenuë attachée à votre ſexe, vous chercheriez à vous déguiſer : tous deux enfans, nous parlions le même langage, nos yeux s'exprimoient de même, & nous ſentions tous deux la même joye en nous voyant, & la même douleur en nous ſéparant ; un peu plus de lumiere & quelques momens paſſés ſans être enſemble, ne peuvent avoir apporté du changement à nos penſées ; & puiſque ma raiſon dévoilée m'a fait connoître l'amour que j'ai pour vous, la vôtre plus parfaite encore que la mienne, a dû vous en inſtruire, & vous apprendre que votre tendreſſe eſt du même caractere : répondez-y, ma chere Aphendine, & me rendez le plus heureux Prince de la terre, en m'avoüant que vous m'aimez toujours.

Seigueur, lui répondit-elle ; avec une aimable rougeur, le Moufty mon pere, m'a défendu de cacher mes ſentimens à ta Hauteſſe; & c'eſt la moindre marque de la reconnoiſſance que je dois à l'honneur que tu me fais que de te parler avec une franchiſe qui m'eſt mille fois plus douce qu'à toi ; oüi, Seigneur, continua-t'elle, ton cœur ne t'a point trompé ; tu poſſedes celui d'Aphendine autant que tu le peux déſirer ; ſa tendreſſe pour toi eſt née avec elle, & la mort ſeule en peut arrêter le cours.

Le Sultan tranſporté de joye à cet aveu, la lui marqua par mille actions pleines d'ardeur, & la conjura de rendre ſon bonheur parfait, en venant dans le Sérail y joüir de la gloire de l'emporter ſur toutes les Odaliſques qu'on lui préparoit, & d'être la ſeule à

qui le grand titre d'Aſſaki fût deſtiné ; mais cette vertueuſe fille lui dit avec la même ſincerité dont elle lui avoit avoüé ſa tendreſſe, qu'il ne devoit jamais s'attendre qu'elle augmentât le nombre de celles qui ſeroient deſtinées à ſes plaiſirs ; qu'elle étoit élevée dans des principes differens de ceux des autres femmes, & que la nature même lui avoit donné des ſentimens qui leur étoient entiemet oppoſés ; qu'il étoit vrai qu'elle l'aimoit juſqu'à mourir pour lui ; mais qu'elle mourroit auſſi plûtôt que de faire une action qu'elle regardoit comme honteuſe & diffamante.

Ces paroles qu'elle prononça avec une fermeté ſurprenante, firent ſoupirer le Sultan ; mais comme ſa paſſion étoit véritablement délicate, que l'eſtime en étoit le fondement, & que les

coutumes du Sérail ſur cet article ne lui faiſoient pas moins de peine qu'à elle, il ne put la blâmer de ſa réſolution, eſpérant peut-être que ſes ſoins, ſon reſpect & la conſtance de ſon amour l'en feroient changer un jour ; il ne la preſſa plus ſur ce ſujet ; & après mille proteſtations de s'aimer éternellement & d'attendre du tems les moyens de ſe réünir, ils ſe ſéparerent, & ce Prince rentra dans le Sérail un peu plus content & plus amoureux que jamais.

Ce fut en ce tems-là qu'on apprit en France la mort d'Achmet, l'élevation de Muſtapha au trône, l'affront qui fut fait à M. de Sancy Ambaſſadeur de France, au ſujet de l'évaſion de Koreki, Prince Moldave, la dépoſition de Muſtapha, & l'avénement d'Oſman à l'Empire. Loüis XIII.

informé de l'inſulte faite à ſon Ambaſſadeur, renvoya à conſtantinople le Secretaire Auguſta pour en demander réparation, & écrivit au nouveau Sultan, qu'il n'avoit pû envoyer vers lui pour lui faire des complimens de condoléances ſur la mort du Sultan Achmet ſon pere, ni ſe réjoüir avec lui de ſon heureux avénement à l'Empire d'Orient, juſqu'à ce qu'on lui eût fait raiſon de l'indignité qu'il eſtimoit avoir reçuë en la perſonne de ſon Ambaſſadeur. Le Conſeil d'Oſman qui deſapprouvoit les violences qu'on avoit faites aux François, fut d'avis que pour ne pas perdre l'amitié que ſes prédéceſſeurs avoient religieuſement entretenuë avec la France, que le Sultan lui en fit faire réparation: ce Prince fut du même ſentiment, & par ſon ordre, le Graud Viſir fit partir

Vreju Chaoux Bachy, avec une lettre du Sultan écrite de ſa main au Roy, qui lui donnoit le titre du plus glorieux & du plus puiſſant Prince de la créance de Jeſus-Chriſt, l'arbitre des differends entre les Princes Chrétiens, le plus grand, & le plus noble de tous, & d'Empereur de France.

Sa Hauteſſe lui rendoit compte de tout ce qui s'étoit paſſé ſous le regne de Muſtapha, & confirmoit le pouvoir qu'il avoit donné au Chaoux Bachy de jurer & promettre qu'il obſerveroit les traités faits avec ſes prédéceſſeurs; qu'il prioit le Roy d'en faire de même; qu'il déſapprouvoit la conduite que Muſtapha avoit tenuë avec ſon Ambaſſadeur, promettant de les honorer à l'avenir comme ils l'avoient été avant cet événement; qu'il avoit ordonné qu'ils fuſſent toujours plus favo-

risés, & qu'il prioit le Roy de ne pas douter de ces assurances.

Le Chaoux arriva à la cour de France lorsqu'on y célébroit le mariage de Christine de France sœur du Roy, avec Amédée fils aîné du Duc de Savoye, où il fut témoin de tout ce qui s'y passa de superbe. Le Roy ayant reçu cette satisfaction, rappella Achille de Harlay Sancy, Baron de Molé, & envoya à sa place le Comte de Cely; & c'est des mémoires du Baron de Solignac qui mourut à Constantinople sous le regne d'Achmet; d'Achille de Harlay Sancy, Baron de Molé, & de Harlay Comte de Cély qui furent consécutivement Ambassadeurs de la cour de France à la Porte Ottomane, que j'ai tiré cette histoire. Harlay de Sancy à l'âge de vingt-cinq ans avoit fait

de ſi grands progrès dans les ſciences par une étude aſſiduë & par ſes voyages dans pluſieurs cours de l'Europe, que dans un tems où ceux de ſon âge ne ſongent qu'aux plaiſirs, il fut trouvé capable d'être envoyé Ambaſſadeur à la Porte; poſte d'autant plus difficile, qu'il eſt important à la Religion en général, mais encore pour tous les Chrétiens du Levant en particulier. Il arriva à Conſtantinople le 11. Septembre 1611. les mémoires du Baron de Solignac lui ayant été remis, il les commenta & les continua avec tant de ſoin pendant ſon Ambaſſade, qu'il pénétra les intrigues les plus ſecrettes du Sérail. M. de Harlay Comte de Cély qui lui ſucceda, les a continués avec une exactitude & une préciſion, qui jointes aux autres mémoires que des perſonnes de

conſidération m'ont fournis, ne m'ont rien laiſſé à déſirer pour ſuivre fidélement la vérité.

Cependant l'armée que le Sultan Achmet avoit fait marcher contre la Perſe, & dont les progrès avoient été retardés par les révolutions arrivées à Conſtantinople, ayant été rafraîchie & renforcée par de nouvelles troupes, recommença ſes opérations ayant le Grand Viſir à ſa tête, par la priſe d'Eſſeron que le rébele Abaſſa défendit avecobſtination; enſuite de quoi le Viſir paſſa l'Euphrate, ſoumit tous les pays que les Perſes poſſédoient aux bords de ce Fleuve, & après avoir porté par tout le carnage & la déſolation, il s'avança & leur livra bataille. La victoire fut longtems diſputée & balancée; mais le nombre des Turcs l'emportant ſur les Perſes, ils perdirent

du terrain, & l'habile Viſir redoublant ſes efforts, les obligea de lui abandonner le champ de bataille, qui a paſſé pour être la plus ſanglante qui ſe ſoit donnée dans le dernier ſiécle: il y eut plus de cent mille hommes de tués de part & d'autre, beaucoup plus du côté des Turcs que de celui des Perſes. Les deux partis s'attribuérent la victoire; mais il eſt certain que le champ de bataille demeura au Viſir, qu'il donna le camp des ennemis au pillage de ſes troupes, qu'il pouſſa les Perſes bien avant dans leurs pays, qu'il n'arrêta ſes progrès que par le manque des vivres, & qu'il obligea le Sophy à demander la paix.

Cette nouvelle arrivée à Conſtantinople, parut de bonne augure pour le regne d'Oſman, qui ordonna des fêtes qui furent an-

noncées par le bruit du Canon du Sérail, des remparts, des arſenaux & des vaiſſeaux: Ces réjoüiſſances durerent quinze jours & furent encore augmentées lorſqu'on apprit que le Viſir avoit conclu la paix avec le Roy de Perſe, qui s'étoit ſoumis à payer à la Porte le tribut des ſoyes, porté par les traités précédens. L'Empereur Oſman étoit le ſeul dans ſon Empire qui ne goutoit pas une joye pure, lui ſemblant que tous ces avantages n'étoient glorieux qu'à l'Etat, puiſqu'il n'avoit de part à cette victoire que par ſes Généraux, ſon regret le plus ſenſible étant de n'avoir pas été à la tête de ſon armée le jour de la bataille: il le témoigna même au Moufty en ſe plaignant qu'on le traitoit en enfant en l'empêchant de montrer qu'il ne l'étoit plus.

Ces diſcours qui ſe répandoient parmi le peuple & les ſoldats, redoublerent l'amour qu'on avoit pour lui ; mais toutes ces marques de joye furent troublées par la crainte que la ſuperſtition jetta dans les cœurs de ſes peuples barbares cauſée par un méthéore qui parut au Ciel le jour même de l'anniverſaire du Sultan Achmet au mois de Septembre de l'année 1618. ſous la forme d'un cimeterre flamboyant. Il étoit d'une ſi prodigieuſe grandeur qu'il s'étendoit depuis le milieu de Ciel juſqu'à l'oriſon ; ſa pointe commençoit à paroître à minuit & devenoit à chaque inſtant plus rouge, & ſa lumiere augmentoit juſqu'au jour, qui la faiſoit diſparoître ; elle ſuivoit les mouvemens du ſoleil & ſe levoit toujours au même point ; il dura ſoixante jours & répandit une

allarme universelle dans tout cet Empire : les Turcs couroient en foule aux Mosquées demander le salut de l'Etat & la vie de leur Sultan.

Ce méthéore fut vû en Allemagne, en France, en Espagne, & en Angleterre sous des formes differentes; ce ne fut cependant que sur les génies bornés que cela fit impression ; celui d'Osman étoit trop au-dessus du vulgaire, pour s'arrêter à ces fausses terreurs, & son cœur n'en forma pas moins de glorieux projets.

Fin de la premiere Partie.

HISTOIRE
D'OSMAN
PREMIER DU NOM,
XIXe. EMPEREUR
DES TURCS,
TOME I. PARTIE II.

HISTOIRE D'OSMAN PREMIER DU NOM, XIXe. EMPEREUR DES TURCS, ET DE L'IMPERATRICE APHENDINA ASHADA.

Par Madame DE GOMEZ.

TOME I. PARTIE II.

A PARIS,
Chez PRAULT, Pere, Quay de Gêvres, au Paradis, & à la Croix Blanche.

M. DCC. XXXIV.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

HISTOIRE D'OSMAN PREMIER DU NOM, XIXe. EMPEREUR DES TURCS, ET DE L'IMPERATRICE APHENDINA ASHADA.

SECONDE PARTIE.

COmme la paix faite avec la Perſe ne laiſſoit d'occupation aux Turcs que ſur la mer contre les galleres de Naples, de Florence & de Malthe, tous leurs com-

bats tournerent de ce côté ; mais il n'y furent pas ſi heureux, trois galleres de Naples ayant eû la hardieſſe d'entrer dans le Golphe de Conſtantinople, elles y prirent huit vaiſſeaux marchands, qu'elles pillerent & brûlerent ; & ayant été avertis par les eſclaves chrétiens trouvez dans les vaiſſeaux, que le Bacha du grand Caire qui avoit achevé ſon tems, étant rappellé à la Porte, s'étoit embarqué ſur un grand vaiſſeau que les Turcs appellent *Sultane*, avec ſa famille & toutes ſes richeſſes, & que le mauvais tems l'avoit fait relâcher dans le port de Tende, autrefois Tenedos, pour y attendre un vent favorable & ſe rendre à Conſtantinople, le Commandant des galleres de Naples jugeant que la force ſeroit inutile pour faire une ſi belle priſe, imagina une ruſe qui lui réüſſit,

Il fit habiller ſes matelots des habits des Turcs qu'il avoit pris dans les vaiſſeaux qu'il avoit brûlés, ſe ſervit auſſi des eſclaves chrétiens à qui il avoit rendu la liberté, & arbora des drapeaux & des banderolles ſémés de croiſſans, en faiſant traîner ceux de Malthe par deux brigantins, comme s'ils venoient d'être pris ſur les Chevaliers; & dans cet équipage fit voile vers Tenedos. Le Bacha trompé ſur ces apparences, crut que c'étoit des vaiſſeaux du grand Seigneur, & ſans autre information, envoya au Général pour le prier de remorquer le ſien pour le mettre en mer. Le fin Napolitain lui prêta volontiers l'aſſiſtance qu'il demandoit; & lorſque le vaiſſeau fut tiré & mis en pleine mer, il envoya prier le Bacha de lui permettre d'aller lui rendre ſes de-

voirs. Le Bacha l'ayant fait assurer qu'il seroit le bien venu, il s'approcha avec ses galleres, où tout étoit disposé pour l'abordage; il donna le signal & tous sauterent dans le vaisseau du Bacha le sabre à la main. Les Turcs surpris n'eurent pas le tems de se mettre en défense, le vaisseau fut pris, amariné & conduit à Naples. En faisant route ils prirent encore un grand vaisseau que les Turcs appellent *Carca-mouſſal*, chargé de marchandises.

La même année six galleres de Florence commandées par l'Amiral Julio Comte de Montanto, combattirent & prirent le vice-amiral d'Alger, monté de trente piéces de canon, de deux cens hommes d'équipage, avec une Tartane armée en guerre, & porterent l'allarme par toutes les isles de l'Archipel. Etant à l'isle

de l'écüeil, elles découvrirent une gallere du grand Seigneur qui portoit Muſtapha Bacha à Lépante dont le Sultan lui avoit donné le gouvernement.

Les Florentins lui donnerent la chaſſe, le Capitaine Turc ſe voyant le plus foible, gagna l'iſle de Schiatty pour ſe mettre à couvert ſous le Fort; mais les galleres Florentines qui les ſuivoient ayant le vent favorable, fondirent ſur lui & l'obligerent à ſe mettre en défenſe; en effet le Bacha Muſtapha ayant donné ſes ordres, ſe défendit en brave homme pendant que le canon du Fort faiſoit de continuelles décharges ſur les Florentins; mais le Bacha ayant été tué, la gallere Turque fut emportée de vive force. Les Turcs vouloient ſe ſauver à la nage, mais les Florentins avec leurs chaloupes les ayant

coupés, ils crierent merci. On mit deux cens eſclaves chétiens en liberté, & on en fit pareil nombre ſur les ennemis. Ils prirent encore trois vaiſſeaux de Thunis & deux gros vaiſſeaux marchands des Turcs, richement chargés, & contens de ces avantages, ils retournerent avec leurs priſes en triomphe à Florence.

Tant de pertes les unes ſur les autres, que la renommée groſſiſſoit encore, animerent le Sultan d'un ardent déſir de vengeance; & pour en avoir raiſon, il ordonna une flotte qu'il fit équiper avec une diligence extrême, & la fit partir avec ordre de le venger ſur les Princes chrétiens ſans diſtinction. Cette flotte qui fut jointe par les galleres de Rhode & de Scio, porta l'effroi dans le golphe de Veniſe, où n'ayant pû rien entreprendre, elle fut aſſie-

ger la ville de Manfredonia, port fameux dans la province de la Poüille. Comme la garniſon étoit foible & mal fournie de vivres, elle fut emportée de vive force; les Turcs y exterminerent tous les habitans hommes & femmes, ne conſervant la vie qu'aux jeunes, qu'ils firent eſclaves; il y firent un butin conſidérable en marchandiſes, enleverent 80 piéces de canon, 800 barils de poudre, quantité d'autres munitions, toutes les cloches des Egliſes qu'ils prophanerent, tous les vaſes ſacrés; & après en avoir chargé leurs vaiſſeaux, ils mirent le feu par tout, ſe donnant le barbare plaiſir, étant à l'ancre de voir conſumer cette ville, & de renvoyer de tems en tems ranimer le feu. Cette triſte avanture arriva en 1619. & l'année d'après les Turcs firent encore une deſcente

dans l'iſle d'Erits, qui étoit pour lors aux Eſpagnols, attaquerent le fort & l'emporterent après une foible réſiſtance de la garniſon : tout fut paſſé au fil de l'épée ; plus de trois mille perſonnes de tout âge & de tout ſexe y perdirent la vie. Le butin fut très-conſidérable pour les vainqueurs, on dit qu'il ſe montoit à trois millions d'or.

Le Sultan en ayant reçu la nouvelle, voulut aller juſqu'aux Dardanelles pour voir le retour de ſa flote victorieuſe ; il fit venir les chefs à bord de ſa gallere, les loüa, les gratifia, & les aſſura qu'il ſe ſouviendroit de leurs ſervices. Des manieres ſi peu communes dans ces climats, lui gagnerent les cœurs de tous ſes ſujets, qui ſe ſeroient ſacrifiés pour lui avec joye. Il ne s'en tenoit pas à ſes belles apparences, les effets

effets les ſuivoient de près. On ne décidoit rien dans le Divan ſans le lui communiquer, voulant tout ſçavoir, entrant dans les moindres détails & jugeant ſainement de toutes choſes avec une juſteſſe qui ſurprenoit les plus vieux Miniſtres. A quatorze ans accomplis il fit une ſuperbe cavalcade dans Conſtantinople; tous les Grands de la Porte y aſſiſterent avec une magnificence extraordinaire; mais les yeux du peuple n'étoient attachés que ſur leur Empereur, dont toute la perſonne brilloit de graces & de charmes, ce qui les mettoit hors d'eux-mêmes, ne pouvant exprimer tout ce qu'ils ſentoient que par les cris dont ils faiſoient retentir l'air. La cavalcade paſſa devant le palais du Moufty, d'où la belle & tendre Aphendine eut le plaiſir de contempler ce Prince ſi

cher à ſon cœur. L'état ſplandiſſant dans lequel elle le vit alors lui donna de la joye, de la crainte & de la douleur ; il lui paroiſſoit ſi digne des applaudiſſemens qu'il recevoit, qu'elle étoit charmée de les entendre ; mais elle craignoit que tant de pompe & de grandeur n'éteigniſſent ſa flâme, & les mouvemens d'une jalouſie délicate, fondée ſur le nombre des beautés dont on alloit orner ſon Sérail, lui arracherent des larmes.

Elle ne ſe trompoit pas, les Régens avoient déja fait raſſembler pour lui tout ce que l'Empire avoit de plus parfait ; mais quoique le Sultan les regardât avec plaiſir, & qu'il fût naturellement galant, l'amour extrême qu'il avoit pour la fille du Mouſty, le rendoit inſenſible pour les autres objets. Mais étant forte-

ment ſollicité par les Régens de faire un choix, qui lui remontroient ſans ceſſe que pour affermir ſa grandeur & ſon autorité, il falloit qu'il ſe donnât un héritier; que l'Empereur Achmet ſon pere n'étoit pas plus âgé que lui, quand il avoit eu des fruits de ſes premiers amours, il voulut avant que de ſe déterminer, faire une ſeconde tentative ſur Aphendine.

Il fut la voir le lendemain de ſa cavalcade; & comme il en fut reçu avec un épanchement de joye, qui l'aſſuroit de toute ſa tendreſſe, il la preſſa vivement de venir dans le Sérail occuper une place qu'elle étoit ſeule digne de remplir, en lui donnant la gloire d'effacer toutes les beautés du Sérail, & le plaiſir de faire ſon bonheur. Il accompagna es paroles de tant de marques de

reſpect & d'amour, qu'Aphendine en fut touchée; mais elle n'en fut point ébranlée; & malgré la violence de ſa paſſion, elle reſta ferme dans ſa réſolution : Je rougis, lui dit-elle, de voir mon Empereur s'abaiſſer à prier lorſqu'il peut commander; & puiſque cet effet de ſon amour n'a pas le pouvoir de me faire changer de ſentimens, il doit juger que ma répugnance pour ce qu'il déſire, eſt invincible : Oüi Seigneur, continua-t-elle, je ſçai le nombre de mes rivales, & je n'ignore pas que tu dois un héritier à l'Empire; mon cœur gémit de la triſte néceſſité où je ſuis de te voir porter ailleurs des vœux qui ſont toute ma felicité : j'en mourrai; mais j'aime encore mieux mourir par l'excès de mon amour, que de vivre dépendante d'un autre que de toi; & c'eſt

là le ſort qui me ſeroit préparé, ſi j'entrois dans ton Sérail, & que je n'euſſe pas le bonheur d'être la premiere à te donner un fils; celle qui me devanceroit orgueilleuſe du grand titre d'Haſſaky, ne me regarderoit que comme ſon eſclave. Confonduë dans le nombre de tes favorites, en butte aux traits de la jalouſie & de la haine, tout ton amour pour moi ne pourroit me garantir du mépris & de la honte. Ne crois pas cependant que l'ambition d'être Sultane-Reine ſoit la cauſe de mon refus, je ne t'aime que pour toi; ton trône, ta puiſſance & toutes tes grandeurs n'ont point de part à ma tendreſſe: qu'on ôte toutes tes Odaliſques, & qu'on me faſſe entrer dans ton Sérail pour être ſeule à regner ſur ton cœur, en me condamnant à n'être jamais Haſſaky, je ſubi-

rai la loi avec joye : mais que j'aille augmenter le triomphe d'une rivale plus heureuſe que moi, que mes yeux ſoient témoins de ſa gloire & de tes infidélités : non, Seigneur, n'attends pas cet effort d'Aphendine.

Oſman vivement pénétré de douleur à ce diſcours, employa toute ſon éloquence pour lui perſuader que cet amas de belles Odaliſques n'étoit que pour faire voir ſa grandeur ; qu'elle n'avoit qu'à paroître dans ſon Sérail, & qu'il lui prouveroit qu'elle ſeule poſſedoit ſon cœur : mais tout fut inutile, & il s'en ſépara avec une ſi grande mélancolie, que le Moufty s'en apperçut. Il lui en demanda la cauſe avec empreſſement, & le Sultan qui cherchoit à s'épancher dans le ſein de quelqu'un, lui conta ſans déguiſement l'entretien qu'-

il venoit d'avoir. Le Pontife qui aimoit véritablement ce Prince, fut ſenſible à l'état où il le vit; mais il aimoit encore plus ſa fille, & ſe repréſentant que ſi elle entroit une fois dans le Sérail, elle ſeroit perduë à jamais pour lui, il prit comme elle une ferme réſolution de n'y jamais conſentir; cependant il tâcha de le calmer, en l'aſſurant qu'il emploïeroit près d'elle tout ſon pouvoir pour la faire changer de ſentiment; mais que s'il ne parvenoit pas à la gagner, il ſupplioit ſa Hauteſſe de ne la pas contraindre.

L'amoureux Oſman ayant encore cet eſpoir, parut un peu plus tranquille; mais le Moufty qui craignoit les effets d'une premiere paſſion, engagea la Kadum Kiaïa ou gouvernante des Odaliſques, qui a droit par ſa charge de parler au Sultan quand elle

veut, de lui vanter quelqu'une des beautés qu'elle avoit ſous ſa garde, & de faire enſorte qu'il prît un attachement. Comme c'étoit l'intérêt de cette femme & du Kiſler Agaſy, ils s'y employerent de telle ſorte, que ce jeune Prince preſſé de tout côté, ne pouvant rien obtenir d'Aphendine, & ſe flatant que la jalouſie feroit peut-être ce que ſes prieres n'avoient pû faire, choiſit enfin une jeune & belle Odaliſque pour favorite, nommée Mirza. Ce fut à peu près dans ce tems-là que Philippe de Harlay, Comte de Cély, Ambaſſadeur de Loüis XIII. Roy de France, fit ſon entrée à Conſtantinople, dont la pompe, la magnificence & la favorable reception ſont amplement décrites dans toutes les relations & les hiſtoires de cet Empire; ce qui m'oblige à ne m'y

pas arrêter, d'autant plus que perſonne n'ignore de quelle ſorte ſe fait cette cérémonie à la porte Othomane.

Le lendemain de cette ſolemnité, le Sultan reçut la nouvelle qne le fameux Uſſain-Raïs Amiral d'Alger, qui avoit promis au Grand Viſir de ruiner totalement les forces navales des Chevaliers de Malthe, avoit été pris par le Chevalier de Lorraine General de la mer de la Religion, après un combat de deux heures avec une grande perte : ce corſaire que la fortune n'avoit jamais abandonné dans toutes ſes entrepriſes, avoit toujours été malheureux contre les Chevaliers de Malthe ; & c'étoit pour la troiſiéme fois qu'il étoit tombé entre leurs mains, dont l'Ordre reçut des rançons conſidérables. Le Sultan Oſman piqué de gloi-

re, ordonna au Bacha de Thunis de tirer vengeance des Malthois, d'équiper pour cet effet quatre gros vaiſſeaux montés de quarante piéces de canon, & de trois cens cinquante hommes d'équipage chacun, & d'en donner le commandement à deux grands hommes de mer Renegats corſaires, très-redoutés & d'une haute réputation ; l'équipage parfait, ils ſortirent du port de Thunis, & ne furent pas long-tems à trouver leurs ennemis.

Les Turcs apperçurent les premiers deux vaiſſeaux de la Religion, montés chacun de cinquante piéces de canon de bronze, qui étoit un preſent magnifique que le Roy d'Eſpagne avoit fait à l'Ordre : les Chevaliers qui ne demandoient pas mieux que d'en venir aux mains, les attendirent, & mirent les vaiſſeaux de Mal-

the entre deux feux; mais ils firent si à propos leur décharge, qu'ils ruinerent la manœuvre des deux premiers vaisseaux Turcs, qui s'étoient le plus approchés. CesBarbares,sans perdre courage, s'avancerent encore plus près, les Chevaliers qui avoient une artillerie excellente, & beaucoup mieux servie que la leur, eurent la gloire après deux heures de combat, de voir sauter les membrures des vaisseaux corsaires, & leurs ponts couverts de morts par leurs mousqueteries. Les Turcs se voyant si mal menés, prirent la fuite à la faveur de la nuit : mais malgré l'obscurité, les Chevaliers les suivirent de si près, qu'à la pointe du jour, ils se trouverent proüe à proüe. Le combat recommença avec la même vigueur; & le vent ayant changé avec un broüillard épais, qui se

leva, les Turcs à qui ce vent étoit favorable, en profiterent pour fuir une ſeconde fois. Les Chevaliers attachés à leur proye, & le broüillard étant tombé, ils recommencerent un troiſiéme combat, un des vaiſſeaux Turcs coula à fond ſi ſubitement, qu'on n'en put ſauver que quinze perſonnes, la pluſpart eſclaves chrétiens : Sauſon & Edoüard Renegats corſaires qui commandoient les vaiſſeaux Turcs furent bleſſés à mort, ce qui obligea les Barbares à faire force de voiles pour gagner les ports de Barbarie, où les Chevaliers les ſuivirent à grands coups de canon, & ce ne fut qu'à la faveur du vent qui leur étoit propice, qu'ils ſauverent leurs vaiſſeaux de la valeur des Malthois ; mais ils perdirent trois cens hommes, & eurent encore plus de bleſſés.

Oſman que ces nouvelles animoient à la vengeance, s'occupoit jour & nuit à chercher des moyens pour la faire éclater contre les Princes; & comme ſon génie le portoit aux grandes entrepriſes, il ne formoit que des projets extraordinaires, & dont les difficultés redoubloient dans ſon cœur le deſir de les exécuter. Enfin après avoir long-tems réfléchi, il en choiſit un digne du plus grand conquerant, & qui fait juger de quoi ce Prince eût été capable, s'il eût vécu, puiſqu'à l'âge de quatorze ans il prémédita & entreprit une choſe où les plus experimentés Capitaines auroient craint de ne pas réuſſir.

Il ſe propoſa la conquête de la Pologne, il forma ſon plan, le mit par écrit; & comme il ne ſuivoit que l'ambition, dont ſon ame étoit enflâmée, & que la

grandeur de ſon génie lui faiſoit lever toutes les difficultés, ſon peu d'expérience l'empêcha de faire les réflexions néceſſaires à une entrepriſe auſſi hardie, & n'appella à ſon Conſeil que Haſy Bacha ſon favori, jeune homme plein d'eſprit & de courage; mais qui n'étoit pas plus expérimenté que ſon maître. La beauté du projet le frappa, & pour l'y fortifier davantage, il lui remit devant les yeux les entrepriſes journalieres des Polonois ſur la Moldavie, l'étroite alliance de Sigiſmond Roi de Pologne avec la Maiſon d'Autriche, à laquelle il avoit envoyé un ſecours conſidérable de cavalerie pour s'en ſervir dans la guerre de Boheme, & l'inſolence des Coſaques ſujets de la Pologne, qui venoient porter le fer & le feu juſqu'aux portes de Conſtantinople. Toutes

ces raiſons jointes à l'amour propre, au courage & à l'ambition d'Oſman, l'affermirent de telle ſorte dans ſon deſſein, que rien ne fut capable de l'en diſtraire; cependant comme il ſentoit qu'il avoit beſoin de quelqu'un, qui en ſçût plus que lui ſur cet article, il voulut conſulter Sander Bacha, homme qui avoit rendu des ſervices conſidérables dans les guerres des regnes précédens, qui avoit la réputation d'être le meilleur des Généraux de cet Empire, & qui d'ailleurs connoiſſoit la Pologne, ayant longtems ſervi ſur ſes frontieres; ainſi il le manda à Conſtantinople, où étant arrivé, Haly Bacha eut ordre de le conduire au Sérail, où il eut une longue audience du Sultan, qui ne roula que ſur l'examen de ſon projet.

Ce vieux guerrier ne put s'em-

pêcher d'être ſurpris de l'étenduë du génie de ce jeune Prince ; la netteté de ſon plan, les moyens qu'il trouvoit pour lever les difficultés que ſon peu de connoiſſance dans la guerre lui faiſoit entrevoir, & la maniere dont il diſpoſoit toute choſe pour y parvenir, le remplirent d'admiration ; mais il n'en connut pas moins l'impoſſibilité : cependant comme il vit que c'étoit une réſolution priſe, & qu'il étoit auſſi bon courtiſan que grand Capitaine, il approuva le projet dans tous ſes points, lui faiſant eſpérer des avantages encore plus grands que ceux qu'il en attendoit, donnant mille loüanges à la beauté de cette idée, & lui fit ſi bien avaller le poiſon de la flaterie, que ce Prince crut cette conquête aſſurée. Il recommanda à ces deux Bachas un ſecret inviolable juſqu'au

qu'au tems qu'il trouveroit à propos de travailler à l'exécution.

Ce projet ne ſe bornoit pas ſeulement à la Pologne, il avoit des branches immenſes : Oſman prétendoit porter ſes conquêtes juſques ſur la mer baltique, où il ſe propoſoit de faire conſtruire grand nombre de vaiſſeaux de toute eſpéce, d'en former une armée navale aſſez forte pour ſe rendre maître de l'océan, & que l'étant de la méditeranée, il aſſiégeroit toute la Chrétienté, qu'il tiendroit embraſſées par ſes deux flottes ; il mettoit ſous ſa protection les Evangeliques de Boheme, ainſi que les autres Proteſtans tant de l'Allemagne que d'ailleurs ; enſorte qu'ayant dans le centre de ces Provinces un parti ſi puiſſant, & ſe trouvant maître des deux

mers, il le devenoit ſelon ſon plan du reſte de l'Europe.

Pour commencer ces vaſtes deſſeins, il voulut connoître par lui-même la ſituation de ſes finances, s'en fit donner des états par recette & par dépenſe, ſe fit mettre au fait de celles de la guerre tant ſur mer que ſur terre, & entra même dans le détail de ſes dépenſes domeſtiques ; & aidé du Moufty & d'Uſſain Effendy ſon précepteur, il découvrit de grandes malverſations, qu'il vouloit punir rigoureuſement ; mais le Moufty lui fit connoître qu'il lui ſeroit plus avantageux de mortifier les malfaiteurs, en leur faiſant rendre ce qu'ils avoient volé, tant ſur lui que ſur le peuple, que de les faire mourir ; puiſque par ce moyen il rempliroit ſon tréſor, & ſe donneroit la réputation de Prince clement, vertu mille fois

plus utile aux Souverains en certaines occaſions que la plus juſte punition.

Oſman ſuivit ce conſeil avec joye, & le fit exactement exécuter ; ce qui fit trembler tous les miniſtres de la porte, & charma le peuple & la milice : cependant toutes ces grandes occupations & ces deſſeins guerriers n'empêchoient pas l'amour de regner ſur ſon cœur ; l'Odaliſque Mirza, dont les attraits auroient pû toucher le moins ſenſible, n'offroit à l'amant d'Aphendine que d'inſipides plaiſirs ; comme ils étoient ſans peine, il les prenoit ſans goût, & jamais il n'abordoit Mirza, que ſon ame ne vollât à la fille du Moufty. Cette image empreinte dans ſon cœur fermoit ſa bouche, lorſqu'il vouloit l'ouvrir pour dire quelques tendres paroles à ſa rivale ; & cette contrainte jettoit

une amertume dans ces momens les plus heureux, qui lui en ôtoit toute la douceur.

Depuis qu'il s'étoit déclaré en faveur de l'Odaliſque, il ne voyoit plus dans Aphendine qu'une tendreſſe reſpectueuſe, ſouvent mêlée de larmes, & toujours accompagnée d'une profonde mélancolie. La plûpart du tems leurs entrevûës ſe paſſoient dans un morne ſilence, Oſman n'oſant plus lui dire qu'il l'adoroit toujours; & la belle Aphendine ne pouvoit gagner ſur elle de le rompre la premiere, dans la crainte d'en trop dire. Le Sultan ſçavoit bien qu'il pouvoit la contraindre à le rendre heureux, & que même cette violence pourroit lui être pardonnée d'Aphendine, puiſqu'il en étoit aimé; mais elle lui avoit inſpiré un amour ſi délicat, une flâme ſi pure, qu'il ne ſe crut ja-

mais permis d'agir en maître avec elle : & la haute eſtime qu'il avoit pour le Moufty, lui ôtoit juſqu'à la penſée de lui ravir une fille qui faiſoit toute ſa joye. Ainſi, tout amoureux qu'étoit Oſman, & tout Empereur qu'il étoit, ne voulant profiter ni de l'excès de ſon amour, ni de l'étenduë de ſon pouvoir, il ſe trouvoit le Prince de la terre le plus malheureux.

Mais tandis que la plus douce des paſſions ne lui préſente que des peines, l'ambition, quoique la plus difficile à ſatisfaire, ſemble lui préparer des conſolations dignes de ſon courage. Les peuples de la Boheme s'étant ſoûlevés contre la domination de la maiſon d'Autriche, & ayant élû pour leur Roi Frederic cinquiéme du nom, Comte & Palatin du Rhin, à la place de Ferdinand, à

qui l'Empereur Mathias avoit donné cette couronne, prétextant leur changement ſur ce que Ferdinand, en violant leurs priviléges, s'étoit rendu indigne de l'autorité ſuprême : la maiſon d'Autriche allarmée de ce trouble, fit venir les troupes qui étoient en Hongrie pour ſoumettre les rébelles, croyant n'avoir rien à craindre du côté de l'Empereur Turc, avec lequel elle venoit de faire un traité ſolemnel ; mais la rébellion s'étant communiquée dans la Moravie, la Sileſie & les pays héréditaires de l'Autriche, l'Empereur implora le ſecours du Roi de Pologne, qui contre l'avis de ſon Conſeil, lui envoya quatre mille hommes de cavalerie, la plûpart Coſaques, que l'Empereur fit entrer dans la Boheme, qui y commirent des déſordres effroyables.

Ceux de Boheme pour s'en garantir aſſemblérent leurs troupes auſquelles ſe joignirent les rébelles des autres provinces. Betlin-Gabor, Prince de Tranſilvanie, informa la Porte de cet embraſement, en faiſant connoître au Sultan qu'il lui ſeroit facile de s'emparer du reſte de la Hongrie; que le pays étoit dégarni de troupes, & que s'il étoit bien ſecouru de ſa Hauteſſe, deux campagnes lui ſuffiroient pour achever cette grande conquête.

La propoſition étoit trop flateuſe pour Oſman, pour ne la pas accepter; il fit donner ordre à Betlin-Gabor de ne pas perdre un moment à mettre ſon projet à exécution, l'aſſurant d'un prompt & puiſſant ſecours. Le Prince de Tranſilvanie qui étoit un capitaine expérimenté, brave & capable de réuſſir dans les plus hau-

tes entrepriſes, fit alliance avec les rébelles de la maiſon d'Autriche, & entra avec ſon armée dans la Hongrie, où une partie des Hongrois ſe joignirent à lui: ce Prince adroit politique les ayant pratiqués depuis long-tems, & ſon armée ſe trouva forte de trente-cinq mille hommes. Le Général Homancy, qui avoit levé quelques troupes pour le ſervice de l'Empereur, fut obligé de ſe retirer dans les montagnes. Redeyferens qui conduiſoit l'avant-garde du Prince de Tranſilvanie, inveſtit Caſſovie, & en fit les approches avec tant de diligence, que les habitans ſurpris ſe rendirent à diſcretion. Cette perte fut ſuivie de toute la haute Hongrie, qui ſe ſoumit au vainqueur; les villes de Filets, Tirnaü, Neutra, Novidgrad & Neuchatel furent contraintes d'embraſſer

d'embraſſer le parti de Gabord : les Turcs profitant de ces déſordres, s'emparerent de Vocken Evêché ſur le bord du Danube, & de pluſieurs autres places dans la baſſe Hongrie : ces heureux ſuccès furent couronnés par la priſe de Presbourg, où le Palatin de Forgats & tous les Grands du Royaume s'étoient aſſemblés. Surpris de l'extrême diligence du Prince de Tranſilvanie, il les obligea de capituler à des conditions trop ſinguliéres pour les paſſer ſous ſilence.

Elles portoient, qu'ils le reconnoîtroient pour Prince de Hongrie, & lui remettroient la place, & que dans la même ville de Presbourg où ils étoient, les Etats généraux s'aſſembleroient au mois de Mai de l'année ſuivante, où ils lui prêteroient le ſerment de fidélité. Il ne reſtoit alors

à l'Empereur dans ce Royaume que les ſeules places de Javarin & de Comore ; la plûpart des Seigneurs de Hongrie ne furent pas fâchés des progrès de Gabord, charmés de ſecoüer le joug de la maiſon d'Autriche ; mais voulant éviter les ruïnes des provinces, ils propoſerent à Vienne une trêve : l'Empereur qui ne demandoit qu'à gagner du tems, y donna les mains, de même que le Prince de Tranſilvanie, qui vouloit rétablir & augmenter ſon armée par les ſecours qu'il attendoit de la Porte, où il avoit fait ſçavoir les avantages qu'il avoit remportés, en mandant au Sultan que ſon deſſein étoit d'attaquer Haimbourg, & après cette priſe d'aller aſſiéger Vienne, qu'il eſpéroit prendre malgré les efforts de la maiſon d'Autriche, pourvû que ſa Hauteſſe lui envoyât les ſecours

que le Grand-Visir lui avoit promis, & qu'après la prise de cette importante place qui étoit le boulevard de l'Allemagne, il la remettroit à sa Hautesse, comme étant le siége de l'Empire d'Occident qui lui appartenoit.

Des promesses si flateuses excitant l'ambition d'Osman, il donna ses ordres pour envoyer au Prince de Transilvanie les secours qu'il lui avoit promis; & toute chose paroissant concourir au bonheur de cet Empereur, l'Odalisque Mirza lui donna un fils, qui fut proclamé Chez-Adé, & sa mere déclarée Hassaky ou Sultane-Reine. Les peuples en firent des fêtes qui durerent plusieurs jours; la trop tendre Aphendine fut la seule dans l'Empire qui ne prit point de part à la joye publique; & tandis que Constantinople retentissoit de cris d'allé-

greſſe. elle s'abandonnoit à tout ce que la jalouſie a de plus cruel, & paſſoit les jours dans les larmes. Oſman qui malgré la naiſſance d'un Prince, & les charmes de Mirza, ne goûtoit pas une joye tranquille par la douleur dans laquelle il s'imaginoit que ſeroit la fille du Moufty, & qu'il l'aimoit plus fortement que jamais, voulut la voir pour chercher à ſe juſtifier de ſon infidélité forcée, & la preſſer encore d'entrer dans le Sérail. Mais cette belle fille lui écrivit de ne la plus honorer de ſes viſites, & que puiſqu'il y avoit une Sultane-Reine, il ne devoit ſonger qu'à elle, & perdre le ſouvenir de la malheureuſe Aphendine.

Ce refus auquel il ne s'attendoit pas, lui donna le chagrin le plus vif : la fierté d'Aphendine le piqua, & croyant être

assez maître de ses passions, pour vaincre celles qui pouvoient troubler son repos, il résolut de faire ses efforts pour effacer de son cœur l'image de cette admirable personne, en n'y laissant regner que la gloire; & persuadé que l'absence & les travaux guerriers étoient seuls capables de la lui faire oublier, il ne s'occupa plus que de la conquête de la Pologne.

Flaté des espérances de Betlin-Gabord, il voulut seconder sa fortune; croyant son projet infaillible sur ce Royaume, il comptoit le traverser, & joindre le Prince de Transilvanie aux portes de Vienne, qui lui ouvroient le chemin de l'Allemagne: pour cet effet il travailloit jour & nuit à mettre toutes choses en état, il fit faire des magasins le long du Danube & dans les places qu'il oc-

cupoit en Moldavie, qu'il remplit d'une quantité prodigieuſe de munitions tant de guerre que de bouche, fit ſortir de l'arſenal de Conſtantinople trois cens piéces de canon qu'il fit monter par le Danube juſques en Modalvie; & brûlant d'impatience que quelque nouvel évenement lui donnât un prétexte de déclarer la guerre à la Pologne, il eut le plaiſir de voir les Coſaques lui en fournir un qu'il ne laiſſa pas échapper.

Cette nation ſujette à la couronne de Pologne, & dont les peuples aguerris ne ſubſiſtent que des brigandages qu'ils font journellement ſur les ſujets de l'Empire Othoman, ayant ſçû que les tributs de la Moldavie, de la Valachie & de la Tranſilvanie étoient envoyés à la Porte par le Danube, ils armerent plus de deux

cens petits bateaux dont ils couvrirent la mer noire, & furent attendre le convoi à l'embouchure du fleuve, l'attaquerent, & le prirent après un rude combat. Enflés de ce ſuccès, ils s'aſſemblérent, & formérent une armée de cinquante mille hommes de cavalerie & infanterie qu'ils répandirent dans les provinces de l'Empire Othoman, enlevérent les foires, les marchés, prirent & brûlérent Polograce & Chelie, deux villes conſidérables dans la Romanie, tout y fut maſſacré, ou fait eſclave, portérent le fer & le feu juſques aux portes de Conſtantinople, d'où l'on voyoit les flâmes des villes & des villages où ces incendiers avoient mis le feu, & s'en retournerent chez eux chargés de treſors & des dépoüilles de ces riches provinces.

Le Sultan outré de déſeſpoir

d'avoir été ſurpris par ces brigands, jura de s'en venger. Il aſſembla le Divan, & avec ſon éloquence naturelle, animée du feu d'une ardente jeuneſſe, & des tranſports d'une boüillante colere, il y expoſa les griefs qu'il avoit contre la Pologne, il y détailla les incurſions journaliéres des Coſaques ſujets de cette couronne, tant par mer que par terre, qui avoient l'inſolence de venir juſques dans le Boſphore, & ſous les remparts de Conſtantinople, prendre & brûler les vaiſſeaux de ſes ſujets, les mener même en tems de paix en eſclavage; qu'ils avoient vû de leurs propres yeux les flâmes des villes & des provinces que ces cruels avoient ſaccagées & brûlées, après y avoir tout maſſacré, ou fait eſclaves, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe; que d'ailleurs Sigiſmond Roi de

Pologne avoit juré une alliance offenſive & défenſive avec la maiſon d'Autriche, au préjudice de ſes traités avec la ſublime Porte.

Qu'il étoit informé par le Prince de Tranſilvanie, que cette alliance venoit d'être renouvellée, & qu'en conſéquence Sigiſmond avoit fait paſſer quatre mille hommes de cavalerie dans la Boheme, pour mieux ſoutenir la guerre que l'Empereur avoit dans ce Roïaume; que ſouffrir ou tolérer de ſemblables affronts, c'étoit avilir la gloire & la réputation de l'Empire, ajoutant que pour lui il n'étoit pas d'humeur à les diſſimuler plus longtems; que ſon deſſein étoit de porter la guerre juſqu'au centre du royaume de Pologne, & de faire connoître à cette nation qu'on ne l'inſultoit pas impunément.

Enſuite il les inſtruiſit des précautions qu'il avoit priſes pour occuper les forces de la maiſon d'Autriche dans la Hongrie, du ſoin qu'il avoit eu de faire remplir ſes magaſins le long du Danube de toutes ſortes de munitions, qu'il y avoit déja trois cens piéces de canon, & que le parc de ſon artillerie étoit fourni de tout ce qui peut être néceſſaire pour l'attaque & pour la défenſe; qu'il mettroit ſur pied une puiſſante armée, & que comptant ſur le courage de ſes ſoldats & ſur les conſeils du Divan, il eſpéroit tirer une vengeance éclatante de tant d'injures, pour apprendre aux Princes chrétiens à reſpecter l'Empire Othoman.

Il eſt impoſſible d'exprimer l'étonnement & l'admiration du Divan, en entendant parler de la ſorte un Prince de quinze ans,

ils le regarderent tous comme un prodige ; mais au milieu des loüanges que méritoit un ſi beau deſſein, ils ne laiſſerent pas d'en voir les difficultés, & les vieux miniſtres à qui l'expérience avoit fait connoître que la Pologne étoit une Monarchie invincible, lorſqu'elle n'étoit point diviſée, ſuppliérent ſa Hauteſſe de ſuſpendre l'exécution de ſa vengeance juſqu'à ce que la Pologne eût refuſé de lui faire juſtice de l'inſolence des Coſaques. Le Sultan à qui cet ombre de retardement mit la fureur dans le cœur, inſiſta pour être obéi : Muſtapha-Bacha qui avoit ſuccédé au Grand Viſir Régent, s'étant haſardé de lui remontrer les dangers de cette entrepriſe : Lâche, lui dit-il en l'interrompant, la crainte que te donne les armes de mes ennemis, t'inſpire ſans doute cette déſobéiſſance

pour ton Empereur : Mais apprens que ce n'eſt pas entre tes mains que je remettrai ma vengeance, & que c'eſt moi-même en perſonne qui commanderai mon armée, & qui par mon exemple encouragerai mes ſoldats à les exterminer.

Le Viſir voulut répliquer encore ; alors l'Empereur animé de courroux, ſe leva avec tranſport, porta la main ſur ſon poignard, & s'avança pour l'en percer ; mais chacun s'étant empreſſé pour le calmer, on l'en empêcha, & cette action termina le Divan, à la ſortie duquel Oſman fit tirer du Cæſna ou tréſor vingt millions, & donna ſes ordres pour aſſembler la plus puiſſante armée que la Monarchie Othomane eut encore mis ſur pied : il fit arborer les queües de cheval, ſignal ordinaire de la marche des

armées Othomanes commandées par le Sultan.

Les Moſcovites irréconciliables ennemis des Polonois, qui excitoient depuis longtems les miniſtres de la Porte à faire que le Sultan entreprît cette guerre, lui offrirent de joindre leurs forces aux ſiennes pour accabler la Pologne. Mais Oſman, qui croyoit qu'un grand courage & beaucoup de valeur ſuffiſoient pour être invincible, ne voulut pas partager avec une nation dont il ſe défioit, les conquêtes qu'il eſpéroit faire, ni la gloire qu'il comptoit acquérir; & malgré les repréſentations du Moufty, de qui il avoit éprouvé la ſageſſe en tant de rencontres, il fit déclarer la guerre aux Polonois, & la fit publier dans tout l'Empire, ordonnant à tous les Bachas & Capitaines de l'Aſie, de l'Eu-

rope & de l'Afrique, ſous peine de ſon indignation, d'aſſembler toutes les troupes, & de les conduire ſur les frontieres de Pologne au commencement du Printems.

Il envoya un ordre exprès en Arabie aux Bachas des places ſoumiſes à ſon Empire, de lever un corps de troupes de cette nation, le plus conſidérable qu'ils pourroient, & d'engager les Princes Arabes ſoumis ou alliés, de faire leurs efforts pour le ſeconder; il ordonna à tous les Tartares qui reconnoiſſoient ſa puiſſance, de ſe trouver avec toutes leurs forces au rendez-vous qu'il leur aſſignoit; & il envoya ordre à tous les Palatins de Valachie & de Moldavie, de dreſſer des ponts ſur les rivieres, & de les faire garder par leurs propres troupes juſqu'à l'arrivée de l'armée Othomane.

La renommée ayant publié ce prodigieux armement dans toute la chrétienté, la crainte y produisit des effets différens. Les plus exposés se précautionnérent; mais la Pologne ne pouvant douter que cet orage ne la regardât uniquement, le Roi Sigismond convoqua les Etats généraux à Warsovie, pour trouver les moyens de défendre le royaume des maux qui le menaçoient, & en même tems envoya des Ambassadeurs à tous les Princes chrétiens, pour leur demander des secours contre leur ennemi commun : aucun d'eux n'ignoroit la résolution du Sultan, ils déplorérent les malheurs de la Pologne, qu'ils croyoient perduë sans ressource : mais tous s'excusérent sur leurs propres affaires, & demeurérent spectateurs de ce terrible évenement.

Le Maiſon d'Autriche même, pour l'amour de laquelle Sigiſmond s'étoit broüillé avec le Sultan, en donnant à l'Empereur un ſecours conſidérable qui lui avoit procuré le gain de la bataille de Prague qu'il venoit de remporter ſur les Proteſtans de Bohême, qui avoit engagé les Coſaques à faire des incurſions continuelles dans les Provinces du Sultan, ſources de ſa vengeance, & qui l'année d'auparavant avoit perdu le brave Sobiesky, Général de Pologne, qui avoit péri avec ſon armée ſur les frontieres de Moldavie pour le ſervice de cette Maiſon, oublia dans cet inſtant toutes ces obligations, & l'Empereur bien loin de lui donner du ſecours, ne voulut pas ſeulement lui permettre de lever des troupes ſur ſes terres, donnant pour toutes raiſons qu'il avoit beſoin

ſoin de ſes ſoldats pour ſoumettre les hérétiques plus pernicieux que les Turcs.

Sigiſmond ſe voyant abandonné de tout le monde, ne perdit pourtant pas courage, & fondant ſes eſpérances ſur la valeur & la vertu de la Nobleſſe, il fit raſſembler ſes forces, & préparer toutes choſes pour ſoutenir les efforts d'un ſi puiſſant ennemi ; il dit même dans l'aſſemblée des Etats, qu'il eſpéroit que le propre ſang des barbares éteindroit le feu qu'ils vouloient allumer dans ſon royaume : il y eut cependant quelques Palatins dont les terres étoient les plus expoſées, qui furent d'avis qu'on appaiſât la furie des Turcs par un tribut, plûtôt que de hazarder l'Etat au ſort d'une guerre dont la victoire ne pouvoit apporter qu'une vaine gloire, & dont le malheureux ſuc-

cès entraîneroit la perte de tout le royaume, donnant pour exemple trois Empereurs de la maiſon d'Autriche, Ferdinand, Maximilian & Rodolphe qui l'avoient payé pour la Hongrie, & la ſage république de Veniſe qui n'en faiſoit point de difficulté, ajoûtant qu'un mois de guerre coûteroit plus que trois années de tribut envoyés à la Porte. Cette ſoumiſſion inpirée par la crainte, révolta toute cette généreuſe aſſembleſſe, qui la rejetta avec indignation en prononçant ces paroles mémorables.

Ah ! plûtôt mourir de mille morts que d'être aſſez lâches pour garantir nos biens & nos vies par un ſemblable moyen ; ce n'eſt pas conſerver l'Etat que de l'aſſervir ſous un joug barbare ; la liberté eſt l'ame de cette République, on ne peut l'entamer en déhors ou en dedans qu'elle n'en meu-

re auſſi-tôt. Penſe-t'on que nous n'en voulions avoir que l'ombre, ou le ſquéléte? Non, non, nous voulons la garder entiere & vivante, ou bien périr tous avec elle, & qu'il n'y ait plus de Polonois quand il n'y aura plus de liberté pour eux.

Toute l'aſſemblée applaudit unanimement à cette magnanime réſolution; enſuite on délibéra des moyens de ſoutenir la guerre avec vigueur, du nombre des troupes qu'il falloit mettre ſur pied, & des chefs qui en auroient le commandement. Pour le premier point, les Etats ordonnérent les ſubſides néceſſaires pour ſubvenir aux dépenſes & à la ſolde des troupes; que l'on mettroit ſur pied ſoixante mille hommes tant infanterie que cavalerie, en un corps d'armée, ſans compter celle du Prince Uladiſlas, ni l'arriere ban, & que l'Artillerie ſeroit

plus expérimenté Capitaine qu'il y eût dans cette belliqueuſe nation. Ils donnerent la Lieutenance ſous le tître de grand Maréchal de Camp à Staniſlas Lubomiſky, étant le plus capable de le bien ſeconder par ſon courage & ſa prudence, éprouvés en pluſieurs occaſions ; & l'on nomma auſſi les Commiſſaires députés pour la juſtice & pour le conſeil.

En ce même tems il parut au ciel en Pologne, deux méthéores qui avoient la forme de deux colonnes flamboyantes, l'une du côté du Levant, & l'autre, de celui du couchant ; qui après le coucher du ſoleil combattoient l'une contre l'autre avec une violence & une rapidité extrême. Après pluſieurs nuits, celle du levant parut briſée, & celle du couchant reſta beaucoup plus lumineuſée, & ne diſparut que le tren-

tiéme jour. Les peuples naturellement ſuperſtitieux s'en allarmérent ; mais les gens d'eſprit qui tirent avantage de tout, publierent que les deux colonnes repréſentoient les deux partis ; que celui du lévant déſignoit les Turcs & celle du couchant la Pologne, & que le ciel annonçoit par là que les Polonois mettroient en piéces la colone Othomane, ce qui remit le calme dans l'eſprit de cette nation. Cependant on travailla jour & nuit pour aſſembler les troupes, & lorſqu'elles furent en nombre ſuffiſant, le grand Maréchal de Camp Lubomirſki en forma l'avant garde & marcha en diligence ſur la fin du mois de mai de l'année 1621. dans la Podolie, & fut camper au bourg de Skala, lieu naturellement fort, étant environné d'un côté par des rochers inacceſſibles, & de l'autre par la

riviere de Brut. Il s'empara des paſſages de la riviere de Tire où il mit de bonnes gardes pour arrêter les courſes des Tartares qui venoient par la Moldavie ravager la Podolie, & la Ruſſie Polonoiſe, quoiqu'un brave partiſan, nommé Simon Kopiki en eut détruit pluſieurs troupes, avec l'aſſiſtance des payſans de Podolie, qui les ſurprenoient dans les montagnes, & parmi les rochers de cette province, dont ils ſçavoient les détours, qui étoient inconnus aux Tartares.

Le grand Viſir qui vouloit être informé de l'état de l'armée Polonoiſe, y envoya un homme fin & ruſé, Candiot de nation, appellé Conſtantin Vevel, qu'il chargea de lettres de créances & de propoſitions de paix. Il arriva au camp des Polonois dont on ne voulut

pas lui permettre l'entrée, & Lubomirski refuſa de l'entendre, & le remit à l'arrivée du Général Chodkievick; mais il lui fit dreſſer des tentes hors du camp, où il lui donna des gardes, & le fit traiter magnifiquement. Le Général étant arrivé peu de tems après, fit décamper l'armée, & le reſte des troupes l'ayant joint, il voulut paſſer la riviere de Tire, ſelon les ordres qu'il en avoit reçu du Roi, les difficultés furent grandes pour y réüſſir, cette riviere étant très-rapide, entraînant avec ſes eaux une prodigieuſe quantité de pierres. On tenta d'y faire un pont, mais le courant emportoit tous les matériaux, & les rochers dont elle eſt bordée rendoient encore la choſe plus impoſſible; cependant un Ingénieur Lithuanien, fameux mécanicien, entreprit d'y parvenir, & par

par ſa merveilleuſe induſtrie, il rétablit les ouvrages commencés, & mit le pont à ſa perfection.

Tandis qu'on y travailloit, le Général Chodkienvick donna audience à l'envoyé du grand Viſir, dont il reçut les lettres avec conſidération, auſquelles il fit réponſe, & lui envoya Kemberg, homme qui ne cédoit ni en intrigue, ni en fineſſe à Vével. Le Pont ayant été achevé, le Général donna ſes ordres pour faire paſſer l'armée; les ſoldats ſe mutinerent ſous prétexte que leurs officiers leur retenoient leurs payes, & pluſieurs perdant le reſpect, vinrent des prieres aux menaces, allant inſulter leurs Capitaines juſques dans leurs tentes; mais le ſage Général ſans s'arrêter à punir ou à haranguer ces mutins, dont l'eſprit n'étoit pas en ſituation de faire des réfléxions,

ordonna à Polocy ſécretaire previlegié de l'armée, de faire un état fidéle de toutes les troupes, de marquer le jour que chaque ſoldat s'étoit enrôlé, avec la diſtance des lieux & les routes qu'ils avoient tenuës. Polocy travailla avec tant de diligence, qu'en dix jours chaque capitaine eut un état de ce qui étoit dû à chacun, & le Général ayant promis de les faire payer inceſſamment, le calme & l'obéïſſance ſe rétablirent. Ce trait de prudence fit beaucoup d'honneur à Chodkievick, qui bien loin d'avoir recours à la violence & au châtiment, parut au contraire entrer dans leur ſentiment en voulant s'inſtruire de ce qui leur étoit dû pour leur rendre juſtice.

L'armée paſſa le pont ſans déſordre ni confuſion, & lorſqu'elle fut campée, le bruit des tambours, des trompettes, des fanfares & au-

tres instrumens guérriers, joints à l'éclat des armes excita tant de joïe parmi ces troupes, qu'elle sembloit leur pronostiquer la victoire. Le Général monté sur un cheval superbement harnaché, fit le tour du camp en les animant par ses paroles & par son action; ce camp étoit défendu d'un côté par les rochers qui bordent la riviere de Tire, & de l'autre par les forêts entre-coupées de précipices; ensorte qu'il étoit impossible aux Turcs d'y pénétrer en bataille, ni de forcer le Général au combat.

Il étoit dans l'inquiétude de ne point voir arriver l'armée des Cosaques qui devoit le joindre, & voulant se tirer de peine, il envoya Konalkevic avec sa compagnie de chevaux légers pour en apprendre des nouvelles, n'ignorant pas que le Sultan avoit ordonné aux Tartares de se saisir de

tous les passages pour les empêcher de le joindre, & que le Prince s'avançoit lui-même avec une armée formidable pour s'y opposer; mais il fut tiré de cette perplexité par le retour de Konalkevic qui lui rapporta que les Cosaques avoient forcé tous les passages & que leur armée s'approchoit, ce qui redoubla l'allegresse du camp. Ce capitaine eut pour recompense un sabre dont la garde & la poignée étoient garnies de diamans & de rubis, & fut renvoyé sur le champ avec deux compagnies de cavallerie, nommées Annibales. On lui donna pour compagnon Moldek, capitaine expérimenté & grand ami des Cosaques, ayant long-tems fait la guerre sous leurs drapeaux.

Deux jours après le Général apprit que les Cosaques avoient détruit un corps de troupes turques

qui gardoient les fertiles contrées d'Orio, & brulé la Ville de Soraca, & pour comble de bonheur que le prince Uladiſlas fils du roi Sigiſmond étoit arrivé à Léopol, & qu'il amenoit toute l'Artillerie. Le General & les Commiſſaires de l'armée lui députerent Loravinſé & Sobiesky, pour le prier au nom de toute l'armée de faire avancer la ſienne avec toute la diligence poſſible pour faire tête aux barbares dont l'armée s'approchoit. Les députés trouverent le Prince à quelques journées du camp. Ses troupes n'étoient pas nombreuſes; mais elles étoient compoſées de la fleur de la jeune nobleſſe dont il étoit fort aimé, & qui s'étoit fait un honneur de le ſuivre & de faire la campagne à ſes dépens.

Uladiſlas répondit aux députés qu'il n'avoit pû faire plus de dili-

gence par les difficultés qu'il avoit eû à ſurmonter en conduiſant la groſſe artillerie, & par la lenteur de l'infanterie Allemande. Il arriva dans ce tems-là deux mille Coſaques au camp, qui aſſurerent que le reſte de leur armée n'étoit pas loin; qu'ils avoient combattu huit jours durant les Turcs & les Tartares qui leur fermoient tous les paſſages, qu'ils avoient glorieuſement forcé preſqu'à la vûë de l'armée Othomane; mais que cinq cent Coſaques s'étant trop écartés du gros de l'armée dans le deſſein de butiner s'étant trouvés engagés parmi les ennemis s'étoient cachés dans une profonde caverne pour laiſſer paſſer l'armée ennemie; qu'ils avoient été apperçus, & qu'après les avoir cherché avec ſoin dans les forêts; on avoit découvert leur retraite; qu'Oſman l'avoit fait inveſtir en

employant toutes ſes forces & ſes machines de guerre pour les avoir morts ou vifs ; que tout ayant été inutile, le Sultan s'étoit opiniâtré à les emporter par la faim, & que les Coſaques qui n'eſperoient aucune compoſition des barbares, s'étoient réſolus à mourir honorablement en leur vendant cherement leurs vies ; qu'ils avoient fait des ſorties jour & nuit où ils avoient tué un ſi grand nombre de Turcs, qu'ils ſe laſſoient eux-mêmes du carnage ; mais que la poudre & les vivres étant venus à leur manquer, ils étoient devenus ſi exténués & ſi foibles, que ne pouvant plus ſe ſoutenir, ils s'étoient rendus à la diſcrétion du Sultan, qui pour aſſouvir ſa vengeance, les avoit tous fait mourir dans des tourmens horribles ; qu'il en avoit fait tirer pluſieurs à coups de fléches ;

& d'autres à coups de mouſquet.

Cependant ſa grande & formidable armée marchoit toujours, & n'étoit plus qu'à deux journées du camp des Polonois, lorſque Cantimir Prince Tartare, très-eſtimé dans ſa nation, ſe faiſant fort de ſes ruſes de guerre, qui lui avoient ſouvent réüſſi, même contre les Polonois, voulant frapper le premier coup dans celle-ci, ſe détacha du gros de l'armée Othomane avec cinq mille Tartares, qu'il fit mettre en ambuſcade dans les bois qui étoient proches du camp des Polonois, & envoya ſon frere attaquer la grand garde de leur armée à la faveur d'un épais broüillard: la garde fut vivement pouſſée juſqu'au quartier de Lubomirsky, & arriverent juſqu'à la barriere du camp, dans lequel l'allarme ſe répandit.

Cantimir averti par ſon frere de cet heureux ſuccès, détacha trois mille Tartares qui deſcendirent par les difficiles ſentiers des montagnes qui aboutiſſent ſur la riviere du Tire, & attaquerent avec vigueur le quartier du colonel Pretouü qui revenoit de la garde des quais de cette riviere. Les Tartares trouverent les ſoldats endormis par la fatigue du chemin & d'avoir paſſé la nuit, ils en égorgerent beaucoup; mais Pretouü ayant aſſemblé tout ce qui étoit au tour de lui, les attaqua & leur réſiſta juſqu'au moment qu'il lui vint un puiſſant ſecours qui chaſſa les Tartares avec une perte conſidérable.

Le Général Polonois averti de cette ſurpriſe, rengea toute l'armée en bataille, donna la droite à Lubomirski, & ſe mit à la gauche; & marcha en bel ordre

au quartier où l'attaque étoit la plus forte ; & ayant découvert le petit nombre des Tartares qui s'étoient tous réünis, il fit paſſer trois regimens Allemands & deux Hongrois, par des bois, pour envelopper les Tartares, tandis qu'il les amuſoit, juſqu'à ce qu'il eût vû déboucher les cinq regimens ; alors il les fit pouſſer vivement, & les Tartares ſe voyant enveloppés, prirent la fuite ; mais étant obligés de paſſer ſous le feu de l'infanterie Allemande qui les paſſoit par les armes, il y en reſta plus de la moitié. Cantimir lui-même voyant la déroute des ſiens, voulant ſe ſauver, tomba dans une ambuſcade de Coſaques qui tuerent tous ceux qu'il avoit gardés près de lui ; & ce ne fut que la bonté de ſon cheval qui le garantit de leurs pourſuites. Les priſonniers aſſurerent que l'armée du

grand Seigneur & celle du camp d'Hiambeger étoit fort proche ; ce qui fut confirmé par le retour de Kemberg qui les avoit laiſſées à deux lieuës de Chocin, le Viſir avoit aſſez bien traité Kemberg ; mais le Divan lui avoit répondu que la paix ne ſeroit ſignée que par le tranchant du cimeterre.

Le Général fit avertir le chef, de l'approche des ennemis & de la réponſe qu'ils avoient faite à ſes propoſitions de paix ; alors ils voulurent exhorter leurs troupes qu'ils trouverent pleines de courage & de réſolution. Pour mettre le camp en plus grande ſûrete Chodkievick donna ſes ordres pour en augmenter & élever les retranchemens : on bâtit des forts de diſtance en diſtance, qu'on munit d'une bonne artillerie, tout cela fut fait en très-peu de tems, tout le monde y mettant la main,

& par les soins d'Apelman Flamand de nation & un des plus experts ingénieurs de l'Europe. Lonaskevic Général des Cosaques, qui étoit campé à une lieuë de Chocin averti de l'approche des ennemis, en décampa, & vint se poster dans la plaine sur les bords de la riviere de Tire, & sous le camp des Polonois.

Le lendemain de son arrivée, on vit paroître l'armée Othomane qui fut aussi-tôt campée qu'apperçuë, & leurs tentes & pavillons dressés avec une diligence surprenante: ils assirent leur camp sur trois hautes montagnes qu'ils occupoient. Le grand Kam des Tartares se campa à côté des Turcs entre deux Forêts, pour la commodité des eaux & des fourages.

Les Valaques & les Moldaves se posterent entre les deux camps, ils traînoient après eux une

prodigieuſe quantité de bœufs, de vaches, de moutons, de mulets, de chameaux & pluſieurs élephans, & il leur arrivoit tous les jours des troupeaux ſans nombre. L'eſpace de ce fameux camp étoit de quatre grandes lieuës de circuit; il y avoit plus de ſoixante mille pavillons ſur leſquels on avoit arboré des banderolles de differentes couleurs, & ſur la pointe de la plûpart il y avoit des boules d'or avec des panaches de plume, ce qui formoit un émail, qui mêlé avec l'éclat de l'or, offroit aux yeux une varieté charmante & quelque choſe de magnifique, lorſque le ſoleil les frappoit de ſes rayons.

Ces pavillons étoient rangés par ruës tirées au cordeau, il y avoit divers compartimens qui aboutiſſoient à des places ſpacieuſes, où les vivandiers & les mar-

chands de toute eſpéce, étaloient leurs marchandiſes; les cordes qui ſoutenoient ces pavillons, étoient tellement tenduës & entrelaſſées, qu'il étoit impoſſible de paſſer entre deux. Ce camp étoit environné d'un foſſé de quinze pieds de largeur, ſur dix de profondeur avec de parapets & des places d'armes bordés de canon & d'un nombre infini de petites pieces de campagne.

Ce qu'il y avoit de plus admirable étoit la multitude d'hommes, de beſtiaux, de chariots, & de chameaux de charge qui alloient & venoient dans le camp ſans nulle confuſion; il y avoit des marchés où l'on vendoit les plus riches marchandiſes: la police y étoit exercée avec ſéverité, les ſoldats déſarmés s'y promenoient avec la même tranquillité que s'ils euſſent été au milieu de

Conſtantinople, chacun ſe rendoit à ſon devoir ſans bruit, & l'on eût dit en voyant aller, venir & trafiquer les marchands, que c'étoit une grande ville de commerce, plûtôt qu'un camp.

On y voyoit les pavillons impériaux entourés d'un foſſé large & prond, ayant trois mille de tours ou une grande lieuë de France, ils étoient placés ſur la montagne qui étoit au milieu du camp, l'aſpect en étoit ſuperbe, ils étoient couverts d'une toile de coton écarlate, qui eſt la couleur reſervée pour les tentes du Sultan, des Princes & des grands Officiers de la Porte, qui campent dans la même enceinte pour être toujours près du Monarque: ſur ces toiles étoient des compartimens faits avec des rubans, par leſquels ces peuples ont l'adreſſe de repréſenter des parteres de

fleurs, des fontaines, des vergers, des forêts, des chasses, des animaux de differentes especes, des bras de mer, & des rivieres ; le tout si bien varié, que le coup d'œil en est charmant.

L'intérieur de ces pavillons n'est pas moins éclatant que le dehors, il y a plusieurs appartemens pratiqués pour les deux saisons, ceux du printems sont tapissés d'étoffes de soye, brodés d'or & d'argent, relevés de quantité de perles & de pierres précieuses, & les parquets sont couverts de tapis de Perse.

Sous ces pavillons sont d'autres appartemens pour l'arriere saison, qui sont tendus de peaux de lions, de panteres & de léopards, si bien ajustées en compartimens, mêlés de couleurs si vives, jointes à l'éclat des pierreries dont ils sont entrelassés avec art, qu'on

ne

ne peut les voir ſans ſurpriſe. La chambre deſtinée pour coucher le Sultan, eſt revêtuë de martres zybellines, hermines & loups-ſerviers, mêlées de pierres précieuſes, de deviſes & d'autres ornemens d'un très-grand prix: à ces pavillons eſt une gallerie qui conduit à celui qui eſt deſtiné pour être la ſale du Divan, d'où il peut voir & entendre tout ce qu'on y délibere ſans être vû, de même qu'à Conſtantinople. A l'oppoſite de cette gallerie en eſt une ſeconde qui conduit ſous le pavillon qui ſert de caſna ou tréſor où ſont enfermées les ſommes deſtinées au payement de l'armée & autres affaires urgentes ou imprévûës. L'hiſtoire du grand Soliman nous apprend que lorſqu'il aſſiegea Siget en Hongrie l'année 1566. il avoit dans ſon tréſor vingt millions d'or avec un cabi-

net de pierreries, des ameublemens & une garderobe magnifique.

Au tour de ces pavillons il y en a pluſieurs petits, tant pour les offices & l'uſage du Monarque, que pour loger les officiers propoſés pour le ſervir : le tout eſt environné d'une toile de coton de la même couleur écarlate ſoutenuë par des madriers & de fortes planches qui forment une eſpece de muraille à laquelle il y a des portes ornées de ciſelures de differentes couleurs avec des deviſes qui en augmentent la magnificence. Au tour de cette muraille ſont des crenaux, des tourelles, des redoutes & des corps de garde où le ſervice ſe fait de même que dans le Serail.

Au tour de cette enceinte ſont dreſſés les tentes & pavillons des Janiſſaires, qui ſont la principale

force de l'Infanterie Othomane ; enſuite ceux des Spahis, des Selictars ulufugy & des caripy, qui ſont l'élite de la cavalerie, tous cenſés être de la garde & de la maiſon du grand Seigneur : après eux s'étendoit en forme d'arc à la droite & à la gauche le reſte des troupes ; ce qu'il y a de particulier & d'avantageux parmi elles, eſt qu'elles ne ſortent jamais pour aller au fourage ; il y a quarante mille chameaux deſtinés à voiturer tout celui qui eſt neceſſaire à la cavalerie, & deux mille faucheurs qui ſont d'Albanie, de Servie, de la Dalmatie & de la Boſnie, qui quoique Chrétiens, ſont exempts de toutes ſortes d'impoſitions ; mais qui ſont obligés de ſe rendre avec leurs faux à la ſuite de l'armée ; ils ont quinze apres qui font quinze ſols par jour ; ces faucheurs bien eſcor-

tés ruinent tous les pays par où ils paſſent; ce ſont les chameaux qui voiturent toutes les tentes & pavillons tant du grand Seigneur que du reſte de l'armée, le ſoldat n'étant obligé que de porter ſes armes.

C'eſt de cette ſorte que l'armée la plus formidable que la monarchie Othomane eût encore mis ſur pied, fut campée, dévorant déja des yeux la conquête de la Pologne. On y comptoit trois cent mille hommes d'infanterie, & cent mille de cavallerie, quarante Elephans armés en guerre, trois cent pieces de canon, une quantité prodigieuſe de munitions de guerre & de bouche, quarante mille chameaux, ſans compter les autres voitures & équipages qui ne pouvoient ſe nombrer.

Mais ce qu'il y avoit de plus

grand, de plus beau & de plus ſurprenant, c'étoit de voir tant de Viſirs, tant de grands & tant de milliers d'hommes, ſoumis au moindre clein d'œil d'un Prince âgé de quinze ans, qui d'un ſeul de ſes régards mettoit en mouvement & faiſoit agir cette effroyable multitude, & qui par ſon courage, ſon eſprit, & les charmes de ſa perſonne, inſpiroit à la fois l'amour, la crainte & l'admiration.

En effet, qui pourra ſe repréſenter ſans ſurpriſe qu'il ait à quatorze ans projetté de ſon propre mouvement le plus vaſte des deſſeins, qu'il l'ait mis en exécution à quinze; & que dans un âge où ſes prédéceſſeurs étoient encore entre les bras des femmes, abandonnés à la molle oiſiveté de l'enfance, & livrés aux plaiſirs d'un Sérail voluptueux, il ſoit vû

à la tête d'une armée formidable, ordonner, regler & décider les affaires les plus importantes, & fixer ſur lui les yeux de tout l'Univers.

Quelle ſituation pour un jeune Monarque qui veut marcher ſur les traces des plus grands héros! quelle audace! quelle témérité dans un enfant : mais en même tems quel ſujet d'exemple & d'étonnement pour tous les hommes! & que n'auroit-on pas dû eſperer d'un Prince déja ſi magnanime, ſi les divines lumiéres de la véritable Religion avoient éclairé ſa raiſon & diſſipé les ténébres dont ſon ame étoit envelopée ; qui par les effets des plus triſtes préjugés terniſſoient tant de belles qualités par l'orgüeil & la vivacité dont elle étoit remplie.

Tel étoit l'Empereur Oſman, qui n'ayant que les connoiſſances

humaines, aidées des principes d'une noble éducation, mais toutes fois barbare, loin de les employer à s'humilier aux pieds du maître des maîtres, ne les faiſoit ſervir qu'à ſe mieux enyvrer du plaiſir de ſe contempler lui-même au milieu de tant de grandeurs, que pour tirer une vaine gloire, & pour regarder avec une profane complaiſance des vertus & des qualités qu'il ne tenoit que du Tout-Puiſſant, & qui ne devoient ſe rapporter qu'à ſa bonté ſuprême, ce qui portoit ce jeune ambitieux à répéter ſouvent les paroles que Soliman le magnifique avoit dites après la priſe de Bude :

Qu'il n'y avoit qu'un Dieu au Ciel, & qu'il ne devoit avoir qu'un ſeul Roy ſur la terre.

Etrange aveuglement ! puiſque

ce même Dieu arbitre & maître de toute choſe, peut d'un ſoufle annéantir quand il lui plaît, les Empires & les Royaumes les plus puiſſans.

Comme Oſman pour aſſembler cette effroyable armée avoit dégarni toutes ſes frontieres, ſes Miniſtres lui repréſenterent le péril où il expoſoit ſes provinces éloïgnées ; mais ſans s'arrêter à leurs remontrances, il leur répondit fierement, que le ſeul bruit de ſon nom & de ſes exploits ſerviroit de barrieres à l'Empire. Cependant il étoit reſté ſi peu de ſoldats à Conſtantinople, que dans une allarme que les Coſaques vinrent leur donner par la mer noire en brulant les vaiſſeaux juſques dans le port de la ville impériale, le Séraskier qui y commandoit fit prendre les armes à tous les marchands françois

pour

pour la défendre & les obligea de monter la garde pendant toute la campagne du grand Seigneur.

Toute la force de l'armée de ce Prince consistoit dans ses troupes Européenes, tous vieux soldats endurcis au travail, celles de l'Asie étant plus remarquables par leurs longues barbes que par leur courage, moins enclines à combattre qu'à prendre la fuite au moindre revers, & plus accoutumées au négoce qu'à faire la guerre. Le Général Polonois qui n'ignoroit pas la multitude des ennemis, voulut haranguer son armée pour l'encourager, il n'épargna rien pour lui faire connoître que le nombre d'hommes qu'elle avoit à combatre, ne devoit pas l'effrayer; que la plus grande partie étoit composée de gens efféminés par les délices de l'Asie; & que les Polonois avoient jadis

tant de fois battu & détruit de grandes armées de la même nation, qu'il eſpéroit du courage & de la valeur de ſes ſoldats une victoire complette ; qu'ils n'avoient auſſi rien à craindre dans leur camp qui étoit merveilleuſement bien retranché ; mais que pour faire voir aux Turcs qu'il ne les redoutoit pas, il avoit formé le deſſein de ranger l'armée en bataille dans la plaine qui étoit au-deſſus du camp.

Toute l'armée Polonoiſe applaudit à ſon Général, en ne demandant qu'à combattre. Il la fit donc ſortir du camp, & la rangea en bataille dans la plaine qui étoit bordée de bois & de forts preſque impraticables ; & pour prévenir les ſurpriſes des Tartares, il poſa de l'infanterie dans les bois à droit & à gauche. L'Empereur Oſman ayant été

averti que ſes ennemis étoient ſortis de leur camp, monta à cheval, & fut les reconnoître accompagné de ſes plus expérimentés Généraux : après que ce Prince eut bien obſervé cette armée, il demanda ſi c'étoit là toutes les troupes qu'il avoit à combattre ; on lui répondit qu'il y avoit encore une autre armée commandée par le Prince Uladiſlas fils du Roi Sigiſmond, qui devoit ſe joindre dans peu de jours au Général Chodkievick, qu'elle conſiſtoit en quinze mille hommes ; mais que ces deux armées avoient épuiſé de ſoldats toute la Pologne, & que toutes leurs forces jointes enſemble ne ſe montoient qu'à quatre-vingt mille combattans. Alors le jeune Monarque, ſe tournant vers ſes Généraux, & les regardant d'un viſage riant : Vous voyez, mes amis, leur dit-

il, le peu de travail que nous avons à faire; ainſi j'eſpére qu'après avoir puni l'audace de ces téméraires, je vous conduirai en nous promenant, ſur les bords de l'océan, où vous vous délaſſerez des fatigues de cette campagne; & dans le même inſtant, ſans attendre que ſon camp fût entierement fortifié, il ordonna à ſes Généraux de faire avancer ſes troupes, & d'attaquer l'armée Polonoiſe: ſes ordres furent exécutés ſur le champ. Le Bacha de Bude commença l'attaque avec une grande partie de l'armée du côté des Coſaques, qui ſoutinrent la fureur des Turcs avec une bravoure qui les étonna, ce combat n'étoit que d'infanterie; mais bien-tôt après il donna lieu à de plus grands efforts.

La cavalerie des Coſaques ſe mit en mouvement, & alla charger

ſi rudement celle des Turcs, qu'elle en fut pluſieurs fois ébranlée ; mais les troupes Othomanes venant en foule, les Coſaques alloient être accablés, lorſque l'infanterie Allemande & Hongroiſe qui étoit dans les bois, en ſortirent & prirent les ennemis en flanc ; les eſcadrons Turcs firent un feu ſi grand & ſi continuel, qu'ils les arrêterent tout court. Le Général Polonois voyant le déſavantage des Coſaques, y courut lui-même avec les Ruſſiens, ſes gendarmes & ſes chevaux-legers ; & ſa préſence ayant ranimé la chaleur du combat, il ne ceſſa que bien avant dans la nuit ; l'infanterie Polonoiſe qui étoit dans le bois, ayant continuellement tiré ſur les Turcs qui étoient à ſa portée, ſans ſortir de ſon poſte, en tua beaucoup malgré leur artillerie qui tiroit

ſur elle ſans diſcontinuer ; mais qui faiſoit plus de bruit que de mal, les Turcs étant très-peu propres à apointer le canon.

Ils perdirent ttois fois plus de leurs troupes que les Polonois : Oſman eut un extrême regret de la mort de Uſaim Bacha, qui malgré la perte d'un œil, étoit un de ſes meilleurs Généraux & des plus braves ; c'étoit lui qui à la tête des Janiſſaires, avoit attaqué les Coſaques au commencement de l'action, qui les avoit rompus, & qui les alloit forcer à fuir lorſqu'il fut emporté d'une vollée de canon.

Les Turcs attribuérent leur déſavantage à la mort de ce Général, quoiqu'il ne décidât encore de rien, l'Empereur Oſman même ne le regardant que comme un coup d'eſſai, qui apprenoit à ſes troupes la maniere de

combattre les Polonois. Le Général Chodkievick ne voulant pas laiſſer rallentir le courage de ſes ſoldats, qui demandoient qu'on les menât dès le lendemain à l'ennemi, tint conſeil de guerre la même nuit, pour ſçavoir s'il devoit recommencer le combat ſuivant les deſirs de l'armée, repréſentant qu'il croyoit à propos de profiter de cette ardeur, en attaquant les Turcs avant qu'ils fuſſent tout-à-fait retranchés.

Mais les commiſſaires qu'on lui avoit donnés pour l'aſſiſter de leurs conſeils, furent d'avis de différer, & d'attendre que toutes les forces de la République fuſſent réunies; que d'ailleurs, en cas de déſavantage, c'étoit expoſer la perſonne du Prince Uladiſlas, qui étoit encore au-delà de la riviere de Tire; de plus, qu'il étoit au pouvoir

des Polonois, par la ſituation de leur camp, de les attaquer quand ils le voudroient; & qu'au contraire il étoit impoſſible aux Turcs de les forcer au combat. Cet avis prévalut, & il fut réſolu qu'on attendroit l'armée du Prince Uladiſlas.

Cependant ce Prince qui avoit conduit ſes troupes dans la Podolie, s'étoit campé à Braham pour prendre quelque repos après une ſi longue marche; mais une généreuſe impatience de voir l'ennemi le fit bien-tôt partir de Braham avec l'élite de l'armée & la fleur de la nobleſſe qui l'avoit ſuivi, & arriva à Chocin où il tomba malade des fatigues qu'il avoit eſſuyées, & ſe fit porter au camp où il eut le regret de garder le lit une partie du tems que dura cette expédition : le reſte de l'armée n'arriva que long-

tems après avec le bagage & le gros canon. Pendant ce tems Chodkievick faiſoit travailler ſans ceſſe aux fortifications de ſon camp, il l'avoit environné de larges & profonds retranchemens avec des redoutes de diſtances en diſtances, bien munies d'artillerie, qui ſe défendoient les unes par les autres; & pour couvrir les poſtes, l'ingénieur Flamand, dont j'ai déja parlé, imagina d'y ranger en forme de demi-lune des chariots remplis de terre, & munis d'artillerie; ce qui rendoit ce camp comme une citadelle.

Tandis que le Général Polonois n'oublioit rien pour la ſûreté de ſon camp, on n'étoit pas ſans occupation dans celui des Turcs, où quelques conteſtations s'élevérent entre Oſman & le grand Cham des Tartares, qui

ſe plaignoit que le Sultan élevoit à ſon préjudice le Prince Cantimir ſon vaſſal, en lui donnant, contre la coutume de ſes prédéceſſeurs, les gouvernemens de Sileſtrie & de Baſſarabie dont il l'avoit inveſti; que les Turcs en faiſoient plus d'eſtime que de lui, & n'atribuoient qu'à ce Prince la gloire des avantages que ſes propres troupes avoient remportés. Oſman qui ne ſongeoit qu'à rendre juſtice au mérite, & qui n'avoit gratifié Cantimir que par la connoiſſance qu'il avoit de ſon courage & de ſa valeur, ne tint nul compte des reproches du grand Cham, & ne lui en donna point de ſatisfaction; ce mépris le piqua à un tel point, qu'il mépriſa à ſon tour les ordres de ſa Hauteſſe, n'exécutant aucun de ſes commandemens, ou les éludant ſous différens prétextes; &

pour mieux marquer ſon reſſentiment, il ne bougeoit de ſon poſte, & faiſoit ſes partis & ſes détachemens ſans en rien communiquer au Sultan ni à ſes miniſtres; il pouſſa même ſi loin la choſe, voulant faire voir ſon indépendance, qu'il fit paſſer la riviere de Tire à la plus grande partie de ſon armée ſous le commandement de Nuradin ſon frere, auquel il donna ſes chefs les plus experimentés, dont le Prince Cantimir étoit du nombre, pour entrer très-avant dans la Podolie & dans la Ruſſie, où ils portérent le fer & le feu, & firent un butin ineſtimable, tant en richeſſes, chevaux, beſtiaux qu'en un nombre infini d'eſclaves de toutes conditions & de tout ſexe, ayant eu la barbarie de donner la mort aux vieillards & aux enfans.

Quoique tous ces ſuccès fuſſent à l'avantage du Sultan, il ſe ſeroit vengé du Cham des Tartaras, ſi on lui eût laiſſé ſuivre ſon reſſentiment; mais le Moufty qui ne le quittoit point, par ſes avis prudens & ſages, l'en détourna, & l'obligea à diſſimuler, afin que cette eſpéce de méſintelligence ne vînt pas à la connoiſſance de ſes ennemis; mais cette précaution n'empêcha pas que le Général Polonois n'en fût inſtruit par les eſpions qu'il avoit dans le camp des Turcs. Après l'expédition des Tartares, cet Empereur fit un détachement conſidérable de ſon armée pour aller reconnoître le camp des Polonois, & voir par quel endroit on pourroit l'attaquer avec moins de déſavantage; les Turcs voltigérent longtems autour pour chercher ceux qui étoient les plus foibles

& les plus mal gardés ; mais étant arrivés au quartier de Lubomirſky qui étoit ſur la gorge du vallon où les Turcs étoient très-reſſerrés, il fit joüer toutes ſes batteries ſi juſtes & ſi à propos, qu'il vit la terre couverte de corps d'hommes & de chevaux.

Les Turcs ne pouvant ſoutenir un feu ſi violent, ſe retirérent par les gorges des vallons qui aboutiſſoient à celui-là. Les Polonois qui avoient prévû que ce ſeroit là le lieu de leur retraite, avoient jetté dans le bois qui bordoit les gorges, pluſieurs régimens d'infanterie, qui voyant entrer les Turcs avec précipitation & ſans ordre, firent feu ſur eux avec tant de vivacité, que ne pouvant ni fuïr ni ſe défendre, furent obligés de grimper avec leurs chevaux dans les bois, afin d'écarter cette infanterie ; ils y réuſſirent

avec l'aide de ſix mille Janiſſaires que le Grand Viſir préſent à cette action avoit fait avancer, & qui pouſſerent vivement les Polonois.

Le Général Chodkievick voyant que cette infanterie alloit être inveſtie & attaquée de tous côtés, & qu'elle étoit perduë ſans un prompt ſecours, fit avancer un corps d'infanterie hongroiſe & allemande, ſoutenu par les gardes du Prince Uladiſlas & du régiment de Veïer cavalerie, qui arrivérent à propos pour rallier l'infanterie Polonoiſe qui étoit par pelotons, diſperſée dans les forts du bois qui ſe défendoit en déſeſperée. Pour-lors le combat fut rude, les Polonois réunis avec ce ſecours, repouſſérent ſi fortement les Turcs, qu'ils furent obligés de perdre du terrain, & enſuite de prendre la fuite; Chodkievick craignant que ſes troupes ne

tombaſſent dans quelques piéges, comme les Turcs avoient fait, arrêta leur ardeur en faiſant battre la retraite.

Mais les Turcs outrés de rage d'avoir été ſi mal menés, croyant avoir meilleur marché des Coſaques, firent avancer cinquante piéces de canon, dont ils formérent pluſieurs batteries, & firent un feu continuel dans leur camp, dont ils attaquérent les retranchemens; mais les Coſaques ſans s'épouvanter de leurs cris & du bruit terrible de leur canon, les repouſſérent avec une perte conſidérable de leurs meilleurs ſoldats. Encouragés par ce ſuccès, ne voulant pas leur donner le tems de ſe reconnoître, ils ſortirent de leur camp, & marchérent fiérement aux Turcs; ils furent étonnés de cette hardieſſe, mais ils les reçurent avec

fermeté; & après une heure de combat, les Turcs commencérent à foiblir : les Coſaques s'en étant aperçus criérent victoire, en les pouſſant encore plus vivement & ſans aucun relâche, & les obligérent de prendre la fuite.

Le Général des Coſaques imitant la prudence de celui des Polonois par les mêmes raiſons, fit ſonner la retraite; les Turcs perdirent à cette action ſix mille hommes de leurs meilleures troupes, & les Polonois trois cens. Mais ce qu'il y eut de ſingulier, & qui n'a point eu d'exemple juſqu'à ce moment, c'eſt que les vivandiers, les goujats & les valets voyant la retraite de leurs maîtres s'aſſemblérent, & élirent un chef ſur le champ, nommé Sokaity, & ſe mirent à pourſuivre les Turcs juſques dans les bois qui étoient au-deſſous

ſous de leur camp, en tuérent & prirent autant que leurs maîtres, aſſommant & maſſacrant nombre de bleſſés que l'on conduiſoit au camp, ainſi que les traîneurs ; & l'épouvante fut ſi grande, que ſi les Généraux Polonois avoient pourſuivi les Turcs, & profité de l'ardeur de leurs ſoldats, ils auroient mis ce jour-là toute cette grande armée en déroute ; & ce fut le ſentiment de tous les habiles capitaines de ce tems-là.

Les goujats avec leur chef à leur tête, qu'ils avoient habillé des dépoüilles d'un Général des Spahis qu'ils avoient aſſommé, & monté ſuperbement, ſuivis de leurs compagnons, les uns ſur de beaux chevaux, & les autres ſur des chameaux & des mulets, menant en triomphe pluſieurs priſonniers de diſtinction, & cinq piéces de canon que les Turcs

avoient abandonnées, entrérent dans le camp des Cosaques à la clarté de la lune, au bruit des tambours & des trompettes qu'ils avoient gagnés, & chargés d'un butin considérable.

Jamais spectacle ne fut plus plaisant, & le Général envoya sur le champ au camp des Polonois pour en faire part au Prince Uladislas, qui prit un plaisir extrême au recit que lui en fit l'Officier Cosaque. Le lendemain Chodkievick fit sortir toutes ses troupes du camp, les rangea en bataille, bravant & défiant l'armée Othomane; mais ils avoient été si mal menés le jour précédent, qu'ils ne jugérent pas à propos d'accepter le défi : ensorte que ce Général, après avoir bravé l'ennemi pendant trois heures, rentra dans son camp au bruit de plusieurs salves de canon &

des instrumens guerriers. Le Sultan qui avoit été témoïn oculaire de tous les désavantages de ses troupes, & qui s'étoit même souvent trop exposé, étoit au désespoir dans le fond de son cœur; cependant il le dissimuloit, en flatant les uns & les autres de l'espoir de leur fournir des occasions de se venger de leurs ennemis, promettant des récompenses & distribuant de l'argent aux soldats; il visitoit lui-même les Hôpitaux, voyoit panser les blessés, & donnoit des ordres précis pour que rien ne leur manquât: cette humanité si rare dans leurs Empereurs, lui attiroit l'amour de toute l'armée, & les benedictions des chefs & des soldats.

Mais toujours occupé du desir de vaincre, il ne songeoit avec son Conseil qu'à trouver les moyens de surprendre les Polonois, & à

découvrir l'endroit le plus foible de leur camp. Comme les Turcs avoient intelligence avec quelques traîtres Hongrois, qui leur donnoient avis de tout ce qui se passoit dans le camp de leur Général & dans celui des Cosaques, Osman fut averti par cette voye que les retranchemens du quartier de Lubomirski étoient fort bas, & qu'en les attaquant par le revers du côté des bois, on pourroit y monter aisément ; ce Prince proposa la chose à son Conseil, l'attaque fut résoluë, & qu'une partie de l'armée la feroit, tandis que l'autre attaqueroit le camp des Cosaques pour faire diversion. Le Bacha de Bude favori du Sultan devoit conduire l'attaque du camp des Polonois, & le Grand Visir celle des Cosaques.

Ainsi le lendemain l'armée

Othomane parut en bataille, & s'avança avec toute ſon artillerie à la portée de celle des Polonois : Le Bacha de Bude commença ſon attaque à la tête des Janiſſaires ; mais Lubomirski avoit ſi bien pris ſes meſures qu'il le repouſſa par trois fois, & que deux mille Turcs reſterent dans les foſſés du camp. Le Bacha voyant ſes troupes rebutées, fut joindre le Grand Viſir, qui avoit attaqué le camp des Coſaques. A ſon arrivée les efforts redoublerent, & les Coſaques alloient être accablés ſans le ſecours que leur envoya le Général Polonois, ce qui ralentit un peu l'ardeur des Turcs, ſans pourtant ſe rebuter, & faiſant ſucceder de nouvelles troupes à celles qui avoient le plus ſouffert ; & les Coſaques étoient enfin perdus, ſi Chodkievick ne fût venu lui-même à

la tête des regimens de Veïer Hongrois, de l'Ermont, de George Duc de Zalauïi, de Jelſe, de Racouïi. Pour-lors le feu devint furieux de part & d'autre; la perte des Turcs étoit déja grande, mais ils s'opiniâtrerent juſques à deux heures avant la nuit qu'ils firent avancer tous leurs gros canons qu'ils diſpoſerent contre les retranchemens, mais qui ne firent que du bruit & de la fumée. Lubomirski qui étoit reſté dans le camp Polonois, ayant remarqué que les Turcs avoient dégarni la gorge d'un vallon qui aboutiſſoit au flanc de leur armée, fit partir le regiment de Ruſinouïi avec ſix compagnies de gendarmes & de chevaux-legers pour les ſoutenir, avec ordre de deſcendre par ce vallon qui étoit bordé de grands arbres. Ils firent ce chemin ſans bruit, & arriverent à la

gorge du vallon ſans être apperçus, & chargerent les Turcs ſi vivement, qu'ils renverſerent tout ce qui leur faiſoit face; les Turcs en fuïant mirent le trouble & l'allarme dans toute leur armée, enſorte que le grand Viſir ſe retira au petit pas dans ſon camp; il fut cependant ſuivi des Coſaques ſi chaudement, que les Turcs furent obligés d'abandonner pluſieurs piéces de canon que les Coſaques ne pouvant emmener, firent jetter dans les precipices, en pourſuivant les ennemis ſans aucun relâche, & tuant ſans quartier tous les traîneurs & les bleſſés qu'ils rencontroient.

L'épouvante des Turcs étoit ſi grande, qu'ils ne tournerent jamais le dos pour arrêter les Coſaques, qui eurent l'audace d'entrer avec eux dans leur camp, maſſacrant tout ce qui tomboit

ſous leurs mains ; ils eurent même le tems de charger pluſieurs chameaux de tentes, de pavillons & de tout ce qu'ils purent butiner : mais leur avidité les ayant fait reſter trop long-tems, les Turcs revenus à eux-mêmes, les chargerent vivement, en tuerent un grand nombre, & les chaſſerent hors du camp.

Les différens combats de cette journée, coûtérent cher aux deux partis, par la perte de leurs meilleurs ſoldats & de pluſieurs perſonnes de diſtinction ; elle fut pourtant grande du côté des Turcs par le nombre des ſoldats, preſque tous Janiſſaires, & de deux piéces de canon ; mais elle fut très-glorieuſe aux Polonois & aux Coſaques, qui y firent des actions d'une valeur & d'une conduite ſurprenante, & qui étonnerent même leurs ennemis.

Par

Par le portrait que j'ai fait d'Oſman, & la connoiſſance que j'ai donnée de ſes ſentimens, il eſt aiſé de comprendre ce qui ſe paſſoit dans ſon ame, en voyant le peu de ſuccès de ſon vaſte projet; ſes Généraux ſurpris de ce qu'ils avoient vû faire aux ennemis, jugerent que la conquête de la Pologne que ce Prince leur avoit faite ſi facile, lui coûteroit cher s'il vouloit s'y obſtiner Cependant malgré tous ces déſavantages, ce jeune courage n'en étoit point affoibli, ſon déſeſpoir étoit grand; mais ſon cœur plus grand encore, lui faiſoit diſſimuler le chagrin qui le dévoroit, ne le confiant qu'au Moufty & au Bacha de Bude ſon favori, auſquels il ſe plaignoit de la lâcheté des Janiſſaires & des Spahis, qu'il avoit remarquée en pluſieurs occaſions, & qu'il eût ſeverement punie, ſi le Mouſty

ne lui eût fait voir de quelle conſéquence il lui étoit d'attendre un tems plus favorable pour marquer ſon mécontentement ; le Bacha de Bude l'adoucit encore en l'aſſûrant qu'ils feroient mieux à l'avenir, que la façon de combattre leurs ennemis leur avoit été toute nouvelle ; mais qu'ils l'apprenoient tous les jours, qu'à la vérité les armées n'ayant combattu depuis pluſieurs années que contre les peuples de l'Aſie, elles avoient trouvé de la différence dans les troupes de l'Europe ; que cependant ce qui devoit le conſoler, étoit que ſes ennemis n'étoient qu'une poignée d'hommes qui périſſoit chaque jour, au lieu que ſa Hauteſſe pouvoit renouveller ſes troupes autant qu'elle vouloit ; & qu'ainſi il ne doutoit pas qu'elle n'eût bien-tôt la ſatisfaction de voir les Polonois

ſoumis à ſa domination, ou du moins obligés à lui demander la paix à genoux.

Il ne falloit pas moins que cette eſpérance pour remettre le calme dans l'eſprit de ce jeune guerrier; mais le Grand Viſir qui pénétroit ſa peine, & qui liſoit dans ſes yeux le déſir ardent qu'il avoit d'achever ſon entrepriſe, voyant que la force ne pouvoit rien ſur le courage des Polonois, ſe reſolut d'employer la ruſe. Comme ſon deſſein étoit cruel & barbare, il ſe garda bien d'en rien dire au Sultan, avant qu'il l'eût mis en execution; il connoiſſoit ce Prince, dont l'ame magnanime ne pouvoit ſouffrir l'apparence même de la ſupercherie, & qui ne trouvoit de gloire à vaincre qu'à force ouverte : Sentimens qu'il avoit fait éclater dans les occaſions où les ſtratagêmes ſont les

plus permis, ne trouvant que cette ſeule choſe qui lui déplût dans le métier de la guerre; le Viſir ne voulut donc pas lui communiquer ſa réſolution, qu'il executa de cette ſorte : Les Tartares qui faiſoient tous les jours des courſes dans la Podolie, amenant en eſclavage les habitans qui tomboient ſous leurs mains, en avoient conduit un grand nombre dans le camp; le Grand-Viſir jetta les yeux ſur ces gens-là pour executer ſon deſſein, & ayant fait choiſir dix de ces payſans, il ſe les fit amener dans ſon pavillon, & là ſe dépoüillant de l'orgüeilleuſe fierté, dont les Muſulmans ſont parade, ne leur montrant qu'un air doux & affable, il leur repréſenta la miſere, dans laquelle ils vivoient ſous le joug de la nobleſſe Polonoiſe, qui les traitoit ſi durement, qu'ils étoient

obligés de travailler pour eux preſque toute l'année ; qu'à la moindre faute ils les puniſſoient d'une mort cruelle ; que leurs biens, leurs femmes & leurs filles étoient à leur diſpoſition, dont ils uſoient en tyrans ; mais que ſous le joug de l'Empire Othoman, auquel ils alloient être ſoumis inceſſamment, ils ne recevroient de loix que d'un Monarque qui faiſoit ſon bonheur de celui de ſes peuples, qui n'avoit pour regle dans toutes ſes actions, que la juſtice & l'équité, & qui leur laiſſeroit la liberté d'exercer la religion dans laquelle ils étoient nés ; qu'il dépendoit d'eux d'avancer le tems de leur félicité, & de recevoir leur liberté & de magnifiques préſens qui les rendroient riches eux & leur poſtérité, en rendant au Sultan un ſervice important, qu'il ne leur explique-

roit que lorſqu'ils auroient fait réflexion ſur les avantages qu'il leur promettoit ; qu'il leur donnoit juſques au lendemain pour y penſer ; & que s'ils avoient aſſez de courage pour exécuter ce qu'il avoit à leur propoſer, ils devoient s'attendre à des récompenſes ſans bornes : Après quoi il les fit conduire dans une tente bien gardée, où il ordonna que rien ne leur manquât.

Lorſque ces pauvres gens ſe virent en liberté de ſe parler, ils ſe demanderent les uns aux autres, quel pouvoit être le ſervice qu'on les croyoit capables de rendre au grand Seigneur, eux dont la miſere & la baſſeſſe étoient extrêmes, & ſe rapellant les hautes promeſſes du Viſir, & ſe repreſentant le bonheur de pouvoir ſecoüer le joug de la nobleſſe, ils ne purent réſiſter au déſir d'y par-

venir. Cette idée fit une telle impreſſion ſur eux, qu'ils conclurent tout d'une voix qu'il falloit obéir au Viſir, quelque choſe qu'il leur pût propoſer, & riſquer même leur vie pour ſe délivrer de leurs tyrans. Cette réſolution priſe, ils ſe frapperent tous dans la main, & ſe jurerent une union & une fidélité à l'épreuve des plus cruels tourmens.

Le lendemain, dès la pointe du jour, le Grand Viſir les fit venir dans ſon pavillon, & leur demanda s'ils étoient réſolus de profiter des avantages qui les attendoient en rendant ſervice au Sultan; ils répondirent ſans héſiter, qu'ils étoient prêts à ſacrifier leur vie à ſa Hauteſſe, & qu'il n'avoit qu'à leur faire ſçavoir ſa volonté. Alors le Viſir pour les encourager, leur donna à chacun une bourſe de cent ſultanins d'or; après quoi il

leur dit, qu'il s'agiſſoit de mettre le feu dans le camp des Polonois & dans celui des Coſaques. Ces payſans le lui promirent, & l'aſſurerent que la choſe leur étoit très-facile, qu'il n'avoit qu'à leur donner la liberté, & leur marquer le tems. Le Viſir charmé de leur zéle, leur dit qu'il falloit que ce fût la nuit du quatriéme jour d'après.

Ces malheureux furent mis en liberté dans le moment; & par des routes qu'ils connoiſſoient à travers les bois, ils ſe rendirent quatre au camp des Coſaques, & ſix dans celui des Polonois, en diſant qu'ils s'étoient ſauvés des mains des Tartares. Comme pareille choſe arrivoit tous les jours, on n'y fit point d'attention.

Le Grand Viſir s'applaudiſſant de ſon deſſein, ne les vit pas plûtôt partis, qu'il prit toutes ſes

meſures pour attaquer les deux camps dans le trouble que cauſeroit les flâmes & les horreurs de la nuit ; & lorſqu'il vit approcher le moment, il découvrit ſa ruſe au Sultan ; mais ce grand Prince en frémit, & bien loin de l'approuver, il le blâma fort d'avoir fait un pareil deſſein ſans le conſulter. Quelle gloire trouvez-vous pour moi, lui dit-il, dans cette entrepriſe ! eſt-ce vaincre des hommes que de les conſumer dans les flâmes ? leur ai-je déclaré la guerre comme conquerant ou comme incendiaire ? Ah ! Viſir, continua-t-il en ſoupirant, quel nom m'allez-vous attirer ?

Quoique le Viſir ſe fût bien attendu à quelques reproches, il ne croyoit pourtant pas qu'il prît la choſe ſi vivement. Mais comme c'étoit une affaire faite, & que le Sultan connut que c'étoit une

néceſſité d'en profiter, il donna ſes ordres ſelon les diſpoſitions du Grand Viſir, & fit approcher ſon camp de celui des Polonois pour empêcher la communication des ſecours de l'un à l'autre camp. Cependant le Grand Viſir dont les ſentimens n'étoient pas ſi généreux, n'oublia rien pour bien profiter de ſa ruſe, & pour exécuter en renard ce qu'il ne pouvoit faire en lion.

Mais la Providence en avoit autrement ordonné ; car au moment que les quatre boutefeux qui étoient entrés dans le camp des Coſaques, alloient accomplir ce barbare projet, ils furent ſurpris, arrêtés & mis à la torture, où les tourmens leur firent avoüer tout le complot, & nommer leurs complices, qui étoient tous ſujets de la nobleſſe de Podolie ; ils dirent auſſi leur entre-

tien avec le Viſir, & enſuite ils furent condamnés à être attachés par les épaules ſur des poteaux très-élevés, afin que les Turcs puiſſent les voir de leur camp, & au-deſſous un buché de gros bois, pour que le feu les rotiſſe peu à peu ſans les conſumer, ce qui fut executé à la pointe du jour. Konaskevic Général des Coſaques donna avis de cette découverte à celui des Polonois, qui d'abord ordonna une exacte recherche de ces miſérables. Mais quelque diligence que l'on pût faire, on n'en trouva qu'un qui eut le même ſort de ſes compagnons, les autres ayant pris la fuite, ſe ſauverent dans les bois. Les Turcs qui avoient été ſous les armes toute la nuit, furent extrêmement ſurpris, lorſqu'ils virent ces malheureux élevés en l'air, & qui brûloient en ſouffrant des tourmens affreux.

Le Grand Visir n'ayant pû réussir par cette ruse, voulut en tenter une autre ; comme il connoissoit l'esprit double & fin de Constantin Velvel qu'il avoit déja envoyé aux Polonois comme médiateur, il l'y renvoya encore sous le même prétexte, avec ordre de bien remarquer tous les lieux par où il passeroit, & d'examiner avec soin l'état du camp & les discours des ennemis : Velvel se presenta au quartier du Général, que l'on avertit de sa venuë ; mais se défiant avec raison de ce fin Grec, il lui fit dire, que les allarmes continuelles ne lui donnant aucun tems pour les negociations, il le prioit de se rendre au château de Chocin, où il lui envoïeroit des commissaires, & l'y fit conduire sur le champ sous une bonne escorte, qui ne lui permit pas de s'arrêter, ni de rien examiner. Chodkie-

vick le laiſſa dans ce château pendant huit jours, ſans lui envoyer qui que ce fût; mais enfin, dans la crainte qu'on dît qu'il violoit le droit des gens dans la perſonne d'un médiateur, il lui envoya une lettre pour le Grand Viſir, par laquelle il lui marquoit que malgré les avantages qu'il avoit déja remportés ſur l'armée du Sultan, il ſeroit toujours prêt d'entendre à une paix honorable.

La fierté de ce procedé donna quelque inquiétude au Viſir; cependant ſon eſprit fecond en reſſource, lui fit prendre un parti qui penſa être bien funeſte aux Polonois; ce fut de faire jetter un pont ſolide ſur la riviere de Tire qu'il fit munir aux deux bouts de deux forts garnis de troupes & d'artillerie; après quoi il fit paſſer trente mille hommes du côté de Caminieck & de Braham,

où ils désolérent par le fer & le feu tout ce que les Tartares avoient épargné; tous les convois qui venoient au camp des Polonois, furent pris & menés à celui des Turcs; ce qui commença à leur donner de la crainte, ce moyen étant le seul par où le Sultan les pût vaincre.

En ce même tems Kirakas Bacha de Damas arriva au camp d'Osman à la tête d'une armée de quarante mille hommes, dont la plûpart étoient Arabes.

Ce renfort releva beaucoup le courage des Turcs; & le Sultan pour en profiter, voulut qu'on donnât encore un assaut général au camp des Polonois. On commença l'attaque par le fort de Dinoph, qui fut battu avec furie par trente piéces de canon; mais Lubomirsky qui avoit prévû leur dessein, y avoit fait entrer deux

heures avant l'attaque un ſecours de la meilleure infanterie Polonoiſe, qui repouſſa les Turcs dans les trois aſſauts qu'ils y donnerent coup ſur coup, avec une perte conſidérable. Voyant qu'ils ne gagnoient rien de ce côté, ils attaquerent le poſte de Lubomirsky qu'ils canonerent avec une vigueur extrême, & en même tems ils firent tirer dans le camp Polonois cent piéces de canon, qu'ils avoient poſtées ſur différentes hauteurs. Jamais bruit ne fut plus terrible, perſonne dans le camp n'étoit à l'abri des boulets, les pavillons du Prince Uladiſlas furent emportés de pluſieurs vollées d'une batterie qui y portoit à plomb, dont quelques perſonnes de ſa maiſon furent tuées; ce Prince qui avoit la fiévre en ce moment, fut tranſporté dans les tentes du Palatin de Kiovie.

Les Turcs s'imaginant avoir mis un grand trouble parmi les Polonois, attaquerent le fort de Ziezouïi que le Général avoit fait conſtruire entre ſon quartier & celui de Lubomirsky, pour mieux couvrir la tête, on travailloit encore à le fortifier; les Turcs voulant s'en emparer à quelque prix que ce fût, & qui n'avoient fait les autres attaques que pour donner le change à leurs ennemis, avoient fait gliſſer dans les bois ſix mille Janiſſaires, qui ſortant tout-à-coup, ſurprirent la garniſon; les capitaines Ziczouïi & Sladcouïi furent leurs premieres victimes; ils firent main-baſſe ſur tous les Polonois qui tomboient ſous leurs mains, s'emparerent des drapeaux qu'ils envoyerent ſur le champ au Sultan avec trente têtes des Polonois qu'ils avoient maſſacrés, en lui mandant qu'elles

elles étoient celles des principaux Seigneurs de l'armée ennemie.

Cet avantage consterna les Polonois, & leur Général qui connoissoit l'importance de ce poste, monta à cheval, quoiqu'il fût malade, & fit attaquer le fort par des troupes fraîches; mais les Turcs s'y maintinrent malgré tous ses efforts. Enflés de ce succès, & encouragés par la présence du Sultan, qui malgré l'avis de son conseil, voulut être présent à l'évenement de cette journée; ils attaquerent encore le fort de Veïer. Veïer Allemand de nation qui y commandoit en personne, voyant approcher les Turcs, & pénétrant leur dessein, fit entrer son regiment dans les fossés du fort, leur fit mettre ventre à terre, & au lieu de boulets, fit charger ses canons de mitrailles, de chaînes, & de cloux. Les Turcs en

s'approchant ne voyant ni feu, ni fumée, ni le moindre mouvement, crurent encore avoir surpris ce fort; mais lorsqu'ils furent à trente pas des fossés, les Allemands se leverent, & firent leurs décharges si à propos, qu'ils éclaircirent les premiers rangs, sans pourtant les mettre en fuite; mais l'artillerie ayant joüé dans le moment, & fait un fracas terrible dans leurs bataillons, ils reculerent; une seconde décharge de mousquetterie & de l'artillerie faite quelque tems après, leur fit prendre la fuite : les Allemands de Veïer les poursuivirent l'épée dans les reins, & en tuerent beaucoup.

Chodkievick en habile homme profita de ce moment, & fit encore attaquer le premier fort, l'emporta, mit les Turcs en fuite, & les mena battant jusques dans

leur camp. Le courageux Oſman voyant cette déroûte, entra dans une fureur extrême, reprochant aux chefs & aux ſoldats l'excès de leur lâcheté, ſur leſquels ſa préſence, ſes menaces & ſon exemple n'avoient pû rien faire; il étoit outré d'avoir compté ſur une valeur ſi peu durable, ayant ſouvent dit de ces mêmes troupes qu'elles lui ſuffiſoient pour conquérir le reſte de l'Europe. Sa douleur étoit ſi vive, qu'il ne goûtoit plus ni ſommeil, ni repos; il ſe levoit dix fois dans la nuit, & changeoit de chambre à chaque inſtant, portant par tout le trouble dont il étoit agité. Ses miniſtres craignant pour ſa ſanté, employoient toute leur éloquence pour le calmer: mais le ſeul Bacha de Bude ſon favori, eut l'art d'y parvenir, & employa de ſi bonnes raiſons pour lui faire com-

prendre, que quand même il ne pourroit conquérir la Pologne, comme il s'en étoit flaté, qu'il ne lui ſeroit pas moins glorieux de l'avoir entrepris, puiſque plus les difficultés étoient fortes, & plus il avoit fait voir la grandeur de ſon courage, la fermeté de ſon ame & la magnanimité de ſes ſentimens dans un âge encore ſi tendre, qu'il étoit impoſſible que les tems préſens & avenir lui puſſent refuſer leur admiration; que d'ailleurs il devoit ſe repréſenter que lorſque les Polonois perdoient mille hommes, c'étoit plus pour eux, que ne l'étoit pour lui la perte de dix mille; qu'il étoit perſuadé que leurs forces diminuoient tous les jours, & qu'ils ne pouvoient lui réſiſter long-tems.

Ces paroles firent plus d'effet ſur Oſman que toutes les remontrances de ſes Miniſtres. Comme

il étoit assuré que le Bacha de Bude l'aimoit sincérement, il avoit pour lui plus de déférence que pour les autres, ce qui avoit mis dans le cœur de plusieurs une secrette jalousie contre ce favori, d'autant plus forte qu'on ne pouvoit ignorer que l'amitié du Sultan pour lui, n'étoit fondée que sur le grand mérite du Bacha, qui joignoit à beaucoup d'esprit une valeur à toute épreuve, & qui étoit un des meilleurs Généraux de l'armée.

Le Sultan devenu plus tranquille, monta à cheval le lendemain & se promena dans son camp, suivi de toute sa cour, & dissimula si bien son chagrin & ses mécontentemens, que personne ne s'en apperçut. Il exhorta ses troupes à mieux faire à l'avenir, les assurant que leurs ennemis avoient fait des pertes plus gran-

des que les leurs ; qu'il leur étoit impoſſible de les réparer, & qu'au-contraire ſon armée, par les ſecours qui lui étoient arrivés, étoit plus forte qu'au commencement de la campagne, & qu'il eſpéroit de leur courage, qu'ils ſe comporteroient avec plus de ferveur & de fermeté dans les nouvelles occaſions qu'il alloit leur fournir.

Ce diſcours prononcé avec une grace ſurnaturelle, & accompagné d'une groſſe diſtribution d'argent, fit tout l'effet qu'on en pouvoit attendre. Mille cris confus s'éleverent, pour chanter les loüanges de ce Prince & pour lui promettre qu'il auroit lieu d'être content de leur zéle & de leur valeur. Le grand Viſir qui étoit un de ceux à qui le Bacha de Bude donnoit le plus d'ombrage & qui cherchoit à l'em-

porter dans le cœur de ſon maître par quelqu'action d'éclat, ayant ſçu le lendemain qu'on avoit préparé un grand convoi à Caminieck pour le faire paſſer au camp des Polonois, & qu'il devoit ſe mettre en marche la même nuit, fit paſſer la riviere de Tire à trente mille Turcs & Tartares, avec ordre d'aller attaquer de l'autre côté de cette riviere le poſte que les Hongrois gardoient pour faciliter le paſſage des convois au camp, & fit partir en même tems un autre corps de troupes pour attaquer le convoy. Ceux-ci réüſſirent, enleverent le convoi & le conduiſirent au camp des Turcs; mais ceux qui attaquerent le poſte des Hongrois y firent des efforts inutiles: ces vaillans hommes ſe défendirent avec tant de bravoure dans tous les aſſauts que les Turcs leur

donnerent pendant vingt-quatre heures, que laſſés du combat & de leurs pertes, ils abandonnerent les Hongrois après avoir perdu quatre mille hommes: on chanta pourtant victoire au camp des Turcs.

Mais quels que fuſſent les avantages que les Polonnois remportaſſent chaque jour, ils étoient mêlés de tant d'amertume qu'ils ne pouvoient en avoir, qu'une foible ſatisfaction. Le peu d'eſpoir qu'ils avoient dans les ſecours qu'on leur devoit amener; la douleur de voir enlever tous leurs convois par les Tartares qui étoient maîtres de la campagne au-de-là de la riviere de Tire, le manque des fourages & des munitions de bouches, joints à l'air mal ſain de la Moldavie, les mauvaiſes eaux & le peu de vivres qu'on diſtribuoit aux troupes, qui cauſoient

cauſoient des maladies dans tout le camp dont le Prince Uladiſlas, Chodkievick & les autres chefs n'étoient pas exempts, leur donnoient plus d'inquiétude que les armes de leurs ennemis.

Le Prince & le Général Polonois, qui par une vertu heroïque cherchoient à ſurmonter la fiévre qui les minoit, s'empreſſoient envain d'adoucir les maux de toute l'armée & de ranimer par leur exemple le courage languiſſant des ſoldats, dont la plûpart incapables des fonctions militaires, mouroient ſans ſecours dans leur hutte, ou qui tâchoient de ſe tirer de cette miſere en ſe ſauvant du camp & s'allant rendre aux Turcs par bandes. Dans cette terrible extrêmité, le brave Chodkievick fit aſſembler les principaux chefs de l'armée, & après leur avoir fait connoître

les Muſulmans à la priere du matin.

Le Prince Uladiſlas malgré la foibleſſe que lui cauſoit ſa maladie, & le péril auquel il s'expoſoit ſi ce deſſein ne réüſſiſſoit pas, y donna ſa voix ſans héſiter, Jean Veïer Palatin de Cielme, & Konaskievic Géneral des Coſaques qui connoiſſoient les allures des Turcs, l'un pour avoir longtems ſervi dans les guerres de Hongrie, & l'autre pour l'avoir fait contre eux depuis ſon enfance, furent du même ſentiment, ce qui fut ſuivi d'un conſentement general; ainſi il fut réſolu d'executer ce grand coup la nuit d'après : on fit toutes les diſpoſitions néceſſaires, & les ordres furent donnés en conſequence.

La nuit étant venuë, les barrieres de Chodkievick, & celles de Lubomirsky furent ouvertes,

l'armée en ſortit, obſervant un profond ſilence : chacun fut ſe poſter dans les lieux qui leur étoient deſtinés, le tems étoit favorable, l'air tranquille & ſerain, on n'appercevoit aucun mouvement dans le camp des Turcs; tous étoient réſolus de bien faire, & l'on ne doutoit point de la réüſſite ; les ſoldats qui n'ignoroient pas les richeſſes immenſes qui étoient dans ce camp, comptoient déja leur fortune faite, & l'on n'attendoit plus que le lever de l'aurore pour commencer cette action, lorſqu'une pluye abondante tomba tout-à-coup avec violence & dura pendant deux heures, ſans qu'il parût au ciel ni trouble ni nuages, ce qui obligea les Coſaques qui étoient les plus proches du camp des ennemis, de faire ſçavoir au Général Polonois qu'il leur étoit impoſ-

ſible de ſe ſervir de leurs armes à feu, & qu'on eût à les retirer de leur poſte. Toute l'armée étant dans le même état, on fut contraint de rappeller les troupes, d'abandonner l'entrepriſe & de rentrer dans le camp. Jamais conſternation ne fut plus grande; les ſoldats ſe déſeſpéroient & les chefs étoient très-mortifiés; mais ils apprirent bien-tôt que ce qu'ils regardoient comme un malheur, étoit au-contraire un effet évident de la Providence qui les avoit garantis par-là du plus terrible de tous les revers.

En effet, quelques ſoldats Hongrois & Allemans ayant déſerté, avoient averti les Turcs du deſſein des Polonois, de leurs diſpoſitions, & des ordres qu'ils avoient donnés. Le Sultan qui en fut informé, voulut les entendre lui-même; & comme leurs

avis ſe trouverent conformes, il ne douta point de la vérité ; alors ſans ſe troubler il donna ſes ordres avec la tranquillité d'un vieux General, & fit ſes diſpoſitions avec une ſageſſe qui ſurprit tous ſes Généraux, & recommanda ſur toute choſe qu'on obſervât un profond ſilence pour mieux ſurprendre l'ennemi. Tout fut executé en peu d'heures ; Oſman viſita tous ſes poſtes, & lorſqu'il vit les choſes en état, il attendit froidement le moment de l'attaque où véritablement les Polonois auroient tous peri, ſans cette pluye miraculeuſe qui les mit hors d'état de rien entreprendre : cependant le jour ayant paru & le Sultan ayant vû les dernieres troupes des ennemis qui rentroient dans leur camp, fut extrêmement touché qu'ils n'euſſent pas executé leurs deſſeins ;

mais ayant appris le riſque qu'ils avoient couru, ils regarderent ce qui venoit de leur arriver comme une grace particuliere du Ciel, en loüerent Dieu & le remercierent par des prieres que l'on fit par tout le camp.

Mais le deſeſpoir des Coſaques fut ſi grand, qu'ils ne voulurent pas rentrer dans le camp les mains vuides : quinze mille d'entr'eux paſſerent la riviere de Tire, & marchant du côté où ils ſçavoient que les Turcs faiſoient paître leurs beſtiaux ſous la garde d'un corps de troupes qu'ils ſurprirent ; le combat fut ſanglant, mais la valeur des Coſaques l'emporta, les Turcs prirent la fuite & ne pouvant gagner le Pont, ils ſe précipitoient dans la Tire, où l'impetuoſité de l'eau qui les entraînoit, les empêchant de gagner l'autre bord, la plûpart ſe noyerent &

le reſte fut fait eſclaves. Les Coſaques ſans perdre de tems emmenerent ces grands troupeaux dans leur camp : les Turcs avertis de ce malheur, envoyerent au ſecours de leurs troupes ; mais trop tard.

Cette priſe des Coſaques fut un foible ſecours dans la cruelle extrêmité où ſe trouvoit reduite toute l'armée Polonoiſe; auſſi bientôt après les murmures recommencerent dans le camp des Coſaques ; ils furent même ſur le point de paſſer à une déſertion générale : les uns demandoient leur paye & les autres vouloient qu'on y ajoûtât des recompenſes. Konaskevic leur Général ne ſçachant plus que faire pour les retenir, manda au General Polonois & aux Commiſſaires d'y apporter un prompt remede, & que tout étoit perdu ſans une extrême diligence.

Dans cette extrêmité, le Prince Uladiſlas qui par ſa généroſité, ſon courage & ſa ſageſſe, s'étoit fait aimer de toute l'armée, leur envoya dans le moment trois hommes, illuſtres Généraux & fort connus des Coſaques, qui étoient, Opalinsky, Lubominsky & Sobiesky, qui employerent toute leur éloquence pour les appaiſer; mais Sobiesky qui en étoit le plus connu, ſans s'arrêter à de longs diſcours, les conjura de la part du Prince Uladiſlas par le nombre des victoires qu'ils avoient remportés enſemble contre les Moſcovites, & par cette redoutable valeur qui faiſoit trembler les Turcs juſques dans Conſtantinople, de ne point abandonner la République dans la néceſſité préſente où il s'agiſſoit de l'interêt de toute la Chretienté, du bien de l'Etat & de leur pro-

pre gloire, qu'ils avoient conſervée ſans tâche depuis tant de ſiécles; & pour donner encore plus de poids à ſes paroles, il leur offrit de la part du Prince & des Commiſſaires cinquante mille florins dont ils leur faiſoient préſent, qui étoit le peu d'argent qui reſtoit dans la caiſſe militaire, en les aſſurant qu'à l'iſſuë de la guerre le Prince leur donnoit ſa parole de leur faire compter dans un lieu qu'ils aſſigneroient eux-mêmes, toutes les ſommes qui leur étoient dûës & promiſes.

Quoique ce diſcours n'eût pas beaucoup de pouvoir ſur la faim & la ſoif qu'ils ſouffroient, la conſidération du Prince, celle de leur Général, & l'eſpérance des récompenſes firent qu'après bien des conteſtations ils accepterent le parti, ſe contentant de la promeſſe du Prince & des princi-

paux Seigneurs Polonois qui ſignerent tous un écrit par lequel ils leur aſſuroient leur payement & s'en rendoient garants.

Cependant le grand Viſir qui vouloit toujours amuſer les Polonois par des eſperances de paix, obligea Radulon Palatin de Walaquie d'écrire à Chodkievick d'envoyer au camp des Turcs un député capable de traiter de la paix, l'aſſurant ſur ſa foi qu'il ſeroit bien, reçu & que l'on garderoit exactement le droit des gens, & lui rendroit tous les honneurs que meritoit un député de la République de Pologne; & pour les mieux perſuader, il renvoya Conſtantin Vevel, qu'il chargea de ſes lettres. Les Polonois choiſirent Zelinsky homme fort ſage & d'une grande prudence, & on le fit partir avec Vevel. A ſon arrivée le grand Viſir lui donna

audience, auquel il communiqua ſes pouvoirs & lui demanda les ſûretés convenables à la majeſté de la Pologne, afin d'aller & venir ſans riſque, ce qui lui ayant été accordé, il dit au Viſir que l'ancienne amitié qu'il y avoit eû entre la maiſon Othomane & la République de Pologne avoit cauſé de grandes jalouſies entre les parens & les alliés de leurs Rois; que nonobſtant cela, ils avoient toûjours refuſé de s'unir avec le reſte de la chrétienté contre cette même maiſon; que de leur part ils avoient entretenu cette alliance avec ſoin, & que le Sultan Oſman à ſon avénement à l'Empire avoit promis de la maintenir; que cependant il avoit maltraité leurs Ambaſſadeurs à la Porte & leur avoit déclaré la guerre, que ſi les déportemens des Coſaques lui avoient

fait quelques deplaiſirs, ce n'avoit point été du conſentement de la République, ni du Roi; que les Coſaques diſoient que ce n'étoit que par répréſailles des brigandages que les Tartares faiſoient tous les jours ſur leurs terres, & qu'il pouvoit promettre au nom du Roy & de la République, que ſi ſa Hauteſſe retenoit les Tartares dans les bornes des traités, les Coſaques à l'avenir ne feroient plus aucun acte d'hoſtilité.

Cette conférence qui n'étoit qu'un amuſement par lequel le Viſir croyoit endormir les Polonois, ne produiſit encore rien; Oſman avoit donné quatre jours de relâche à ſes troupes, dans le deſſein de faire attaquer le camp des Polonois par pluſieurs endroits, & d'y commander en perſonne. Un traître Hongrois ayant

indiqué aux Turcs un endroit qui étoit en effet le plus foible du camp, on y devoit faire la principale attaque, & c'étoit là que le Sultan vouloit commander; mais tous les Viſirs du ban, le Moufty, & les Généraux qui connoiſſoient ſon courage & ſon intrépidité, qui leur avoit déja donné une peine extrême à retenir, ſe jetterent à ſes genoux pour l'en détourner, le priant de conſerver ſa perſonne ſacrée, de laquelle dépendoit le ſalut de l'Etat & la gloire de l'Empire.

Ce vaillant Prince leur répondit, qu'il vouloit partager le danger avec ſon armée & l'animer par ſon exemple; qu'il ne s'étoit pas mis à la tête de ſes troupes pour être ſpectateur tranquille du ſang qu'elles répandoient pour lui, & que dans cette occaſion, les plus grands périls lui étoient plus

glorieux que la poſſeſſion de l'Empire. Cette réſolution fit trembler tout le Divan, & chacun reſtoit interdit ne ſçachant comment détourner cet orage, lorſque le brave Bacha de Bude ſe jetta à ſes pieds en le ſuppliant de l'honorer du commandement de cette attaque, en lui promettant qu'il frayeroit le chemin à toute l'armée & la conduiroit au milieu du camp ennemi : en même tems toutes les voix s'éleverent pour approuver la demande du Bacha, & le Sultan qui ne pouvoit rien refuſer à cet illuſtre favori, comptant ſur ſa valeur autant que ſur lui-même, ſe rendit enfin à ſes ſupplications. Tout le Divan & toute l'armée avoient une ſi grande opinion du courage & de la prudence de ce Bacha, qu'on fut charmé que le Sultan eût déféré à ſes raiſons.

Ainſi il fut réſolu que l'attaque principale ſeroit commandée par le Bacha de Bude, & qu'il ſeroit ſoutenu par le grand Viſir avec l'élite de l'armée: les autres diſpoſitions ayant été arrêtées, on travailla toute la nuit à l'exécution pour le lendemain. Les Turcs firent couler dans les bois un corps de Janiſſaires qui furent dans un profond ſilence juſqu'au moment du ſignal. A l'aube du jour l'armée fut rangée en bataille, on commença par canoner le quartier de Lubomirsky pour attirer les Polonois de ce côté-là, paroiſſant avoir auſſi des deſſeins ſur celui de Chodkievick qu'ils canonerent de même; mais le Bacha de Bude laiſſant derriere lui le fort de Veïer, marcha avec l'élite de l'armée, droit aux retranchemens de l'Hongrois Moſcin qui étoit l'endroit indiqué comme

le

le plus foible, & qui l'étoit en effet.

L'attaque fut vive; mais les Polonois ſe défendoient vaillament, lorſque les Janiſſaires qui étoient cachés dans les bois, ſortirent & firent une ſeconde attaque auſſi vive que la premiere. Les Polonois ſurpris furent accablés, les retranchemens emportés, & le Bacha de Bude qui croyoit être ſuivi du grand Viſir, s'avança dans le camp où les Turcs paſſoient ſous le tranchant du cimeterre tout ce qui tomboit ſous leurs mains.

L'alarme ſe mit dans tout le camp Polonois, dont la plûpart croyant tout perdu, gagnerent le pont de la Tire pour trouver leur ſalut dans la fuite. Le Général Chodkievick accourt à ce déſordre, ſa préſence & ſon courage ranime les eſprits conſternés & à la tête du Regiment de Sa-

piak & de Zelnocl allemand, il s'avançe au Bacha de Bude: d'un autre côté Lubomirſky l'attaque en flanc & le pouſſe vivement; & voyant que les Turcs n'étoient pas ſecourus, on les enveloppe; le vaillant Bacha de Bude outré de la trahiſon du grand Viſir qui ne paroiſſoit point, fit des actions d'une valeur inoüie & combattit comme un lion juſqu'à la derniere goute de ſon ſang; mais enfin accablé par le nombre, il tomba mort, percé de dix-neuf coups mortels. Les Turcs enleverent ſon corps ſur le champ & le porterent hors du camp Polonois.

Les ennemis voyant leur Général mort, perdirent courage & lâcherent le pied. Lubomirſky les mena battant juſques ſur les foſſés du camp où ils tinrent ferme pour lors. Le grand Viſir voyant

le corps du Bacha de Bude qu'il venoit de ſacrifier à ſa jalouſie, fit des efforts extraordinaires pour rentrer dans le camp des Polonois : il y ſacrifia l'élite de l'armée & combattit lui-même en déſeſperé, s'expoſant comme un ſimple Janiſſaire ; mais tous ſes efforts furent inutiles, il ne put jamais réparer le mal qu'il venoit de faire. Cet eſprit double & jaloux ayant vû que le Bacha avoit forcé les retranchemens & que les Turcs y entroient en foule, au lieu de les ſuivre, eſquiva adroitement ſous prétexte d'une autre attaque, afin d'abandonner celui qu'il regardoit comme ſon rival dans le cœur du Sultan, quoiqu'il eût ordre de le ſoutenir.

Le courage & la vertu des Polonois qui lui reſiſterent opiniatrément, le firent repentir plus d'une fois de ſa perfidie, & l'obli-

gerent à ſe retirer après une perte de huit mille hommes ; il fit mettre le corps du Bacha de Bude dans un chariot couvert d'un riche drap d'or, traîné par quatre cheveaux blancs. Toute l'armée honora ſa valeur par ſes cris & ſes larmes, & dans la ſuite les Turcs l'ont mis au rang des plus grands héros qui leur ſoient morts dans les combats. Pour venger ſa mort, ils mirent en piéce le hongrois qui leur avoit donné l'avis, quoiqu'il fût veritable, & qu'il eût penſé cauſer la perte des Polonois ; comme elle étoit indubitable, ſi le Viſir eût ſoutenu le Bacha de Bude.

Oſman témoigna une douleur extrême de la mort de ce grand homme, lui donna des larmes & en fit un éloge digne de l'amitié qu'il lui portoit & du mérite de cet illuſtre Général : il fit porter

ſon corps à Conſtantinople, avec ordre de lui élever un tombeau ſuperbe ; & quelques raiſons que le grand Viſir pût apporter pour ſe juſtifier, il ne parvint jamais à détruire le ſoupçon qui s'empara de l'eſprit du Sultan contre lui, ne doutant pas qu'il n'y eut eû de la perfidie dans ſon procédé.

Pour ſe venger de cet échec, ce Prince réſolut d'aller prendre Caminiec, place que la nature plus que l'art a rendu preſque imprenable, afin d'ôter aux Polonois toute ſorte de communications avec la Pologne. Pour cet effet il fit paſſer la riviere de Tire à trente mille chevaux & à quinze mille Janiſſaires, ſe mit à leur tête, & marcha droit à Caminiec ; il fut lui-même la reconnoître, & après avoir examiné la ſituation de cette place avec une eſpéce

d'étonnement, il demanda aux Généraux qui l'accompagnoient, qui étoit celui qui l'avoit ainſi fortifiée; le Bacha de Damas lui répondit que c'étoit Dieu : alors ce Prince l'examina encore un peu de tems, puis ſe tournant vers ſa ſuite ; Eh bien ! dit-il, que Dieu la prenne donc lui-même. Et dans l'inſtant ayant abandonné ce deſſein, il fit tomber tout ſon reſſentiment ſur le plat pays qu'il déſola. Il attaqua inutilement le château de Paniomice qu'il fit battre pendant vingt-quatre heures avec trente piéces de canon, il fit donner un aſſaut furieux ; mais la garniſon ayant repouſſé les Janiſſaires, ils ſe dégoûterent, & ne voulurent jamais en donner un ſecond ; & par leur déſobéiſſance, le Sultan ſe vit contraint de lever le ſiége devant cette bicoque, & de s'en revenir dans ſon camp,

en maudiſſant plus que jamais la lâcheté des Janiſſaires, pour leſquels il prit une haine invincible.

L'abſence du Sultan avoit donné quelque relâche au Polonois; mais les maux dont ils étoient accablés ne leur en donnoient aucun; les maladies & la rareté des vivres, les mettoient dans tel déſeſpoir, que pour ſe tirer de cette miſere, ils déſertoient par bande, aimant mieux riſquer de ſe noyer, ou d'être pris des ennemis, que de la ſouffrir davantage. Les Généraux faiſoient de vains efforts pour les exhorter à la patience, ils ne les écoutoient plus; & leurs eſprits étoient ſi fort tournés à la déſertion, qu'un jour les Tartares ayant enlevé un convoi de l'autre côté de la riviere aſſez près du camp, qui venoit de Braham, quelques vivandiers s'étant ſauvés, & ayant dit qu'on

pourroit encore joindre les Tartares, ſi l'on faiſoit diligence, il ſortit du camp plus de trois mille ſoldats, qui ſous prétexte de les aller attaquer, gagnerent les bois, & pas un ſeul ne revint au camp, ce qui donna lieu à un ban, qui fit défenſe de paſſer ſans ordre la riviere de Tire, ſous peine de la vie.

Tous ces malheurs mettoient les Généraux au déſeſpoir, qui en avertiſſoient avec ſoin le Général Chodkievick, qui étoit accablé de maladie & de fatigues; ce grand homme malgré ſes incommodités, ſe fit porter dans ſon lit au milieu du camp, dans un lieu élevé, il y fit aſſembler l'armée; & s'étant mis ſur ſon ſéant, adreſſant la parole aux ſoldats d'une voix languiſſante :

Vous voyez, leur dit-il, mes compagnons, l'obſtination du Sultan

à

à perſeverer dans l'injuſte guerre, dont il prétend nous accabler; la diſette des vivres & des fourages, le manque des chevaux, le nombre des morts & des malades, & toutes les calamités que nous ſouffrons, qui jointes au peu d'eſpérance d'être ſecourus, n'ayant aucunes nouvelles du Roi, ni de l'arriere-ban de Pologne, me font concevoir qu'il n'y a plus d'apparence de pouvoir attaquer de ſi puiſſans ennemis avec une armée auſſi foible, dont ma cavalerie ſa principale force eſt diminuée du tiers, & qu'il y auroit encore moins de raiſon de vouloir les attendre, n'ayant plus que très-peu de poudre; ce qui m'oblige à vous dire de penſer en ce moment aux moyens de nous retirer ſûrement, puiſqu'il eſt juſte de conſerver la perſonne du Prince : ainſi donc, mon avis eſt que l'armée faſſe re-

traite, toute en corps, plûtôt que de s'enfuïr par bande, comme on fait tous les jours.

Alors il ſe tut, & jettant ſur l'aſſemblée des regards remplis de colere & d'indignation, il examina l'air & la contenance des ſoldats, qui voyant bien que leur Général parloit contre ſon ſentiment, qu'il étoit piqué contre eux de leurs déſertions journalieres, & que ſon diſcours ne tendoit qu'à ranimer leur courage, remarquant ſur ſon viſage l'excès de ſon reſſentiment, honteux d'avoir eu ſi peu de ſoin de leur gloire, ſe mirent à crier qu'il valoit mieux mourir mille fois pour la défenſe de la patrie, que de vivre dans le reproche d'une honteuſe fuite; que c'étoit dans les grandes difficultés que la vertu ſe prouvoit le mieux, & qu'ils étoient prêts à faire ſerment de ne jamais

abandonner leurs drapeaux. Konaskevick Général des Coſaques qui y étoit préſent & pluſieurs autres chefs eurent la même généroſité que les Polonois. Leur Général comblé de joye de ce que ſon artifice avoit ſi bien réuſſi, ayant fait approcher de ſon lit tous ceux du Conſeil, fit ſemblant de prendre leurs avis, enſuite ſe tournant vers les ſoldats il leur dit, que de ſes jours il n'avoit eu une plus grande ſatisfaction, en voïant avec quelle affection ils étoient portés à la défenſe de la patrie; que par leur courage & leur vertu ils venoient de lui rendre la vie, & ranimer ſon corps languiſſant; qu'ils perſéveraſſent dans cette généreuſe ardeur, & qu'il mourroit plûtôt que de les abandonner; & qu'étant fortifié de la grace de Dieu, guidé d'une heureuſe fortune, & ſoutenu de leur vertu, il marche-

roit toujours le premier contre l'ennemi de la patrie.

Jamais harangue ne fit un effet ſi prompt & ſi général ; les ſoldats s'embraſſoient, en ſe jurant de ſe ſecourir reciproquement ; la plûpart ſe touchoient dans la main, comme ſe donnant un gage du ſecours mutuel qu'ils ſe promettoient, en déteſtant les traîtres qui avoient abandonné le camp, & faiſant mille ſermens de mourir conſtamment, & de ſouffrir toutes les extrêmités, plûtôt que de faire une pareille lâcheté. L'illuſtre Chodkievick ne put voir cette union & cette cordialité ſans repandre des larmes, & pour-lors il ſe crut invincible.

Les Coſaques dans leur camp imiterent les Polonois ; & cette même nuit huit mille en ſortirent à la ſourdine, pénétrerent ſans bruit juſqu'à celui des Turcs par

le quartier du défunt Bacha de Bude égorgerent un corps de garde avancé & quelques ſentinelles; ils y entrerent, firent main baſſe ſur les ſoldats qu'ils trouverent endormis dans un profond ſommeil, prirent le drapeau rouge du Colonel général ou Aga des Janiſſaires, & emmenerent quantité de chameaux & de chevaux, chargés d'un riche butin, avant que les Turcs ſe fuſſent reconnus; ils les pourſuivirent quelque tems, mais la crainte de tomber dans quelque embuſcade, les fit rentrer dans leur camp.

Il y avoit parmi les Polonois une jeune & vaillante nobleſſe, qui chaque jour ſe partageoit pour donner des allarmes au camp des Turcs; les uns n'étoient pas plûtôt rentrés, que les autres alloient en faire autant; & pas un ne revenoit ſans avoir ac-

quis quelque gloire. Les Polonois avoient auſſi un fameux Partiſan, nommé Fickety, qui fit ſouffrir aux Turcs de grandes pertes par les courſes continuelles qu'il faiſoit autour de leur camp ; il fut ſi heureux pendant cette expédition, qu'il n'y eut point de jour qu'il ne fiſt quelque glorieuſe capture ſur les ennemis.

Toutes les pertes que le Sultan avoit faites depuis le commencement de cette expédition, jointes à celle du Bacha de Bude, dont il ne pouvoit ſe conſoler, le rendirent de ſi mauvaiſe humeur, qu'il n'en étoit pas connoiſſable : il déteſtoit ſans ceſſe la lâcheté de ſes Janiſſaires, & ne les voyoit jamais ſans lancer ſur eux des regards terribles ; les ſages remontrances du Moufty ne pouvoient plus rien ſur ſon eſprit irrité, il lui étoit impoſſible de ſupporter

la préſence du Grand Viſir Uſaim qu'il accabloit ſouvent de reproches, lui imputant tous les mauvais ſuccès de cette campagne & la mort de ſon favori.

Les Janiſſaires informés du mépris de leur Empereur, commencerent à le blâmer d'avoir entrepris cette guere ſans néceſſité & contre l'avis de ſon Conſeil, en le traitant de jeune homme, & l'accuſant de légéreté; ils diſoient qu'il ne ſoutenoit la guerre que par orgüeil & par vanité. Le Moufty ſçachant tous ces diſcours, en avertit le Sultan, & lui en fit connoître toutes les conſéquences; mais ſon chagrin étoit ſi grand, qu'il lui fallut un objet pour ſe venger, & ce fut ſur le Grand Viſir que tomba le poids de ſa colere, l'accuſant des mutineries des Janiſſaires & des autres troupes dont il étoit haï; &

ce Miniſtre alloit être ſacrifié à la colere du Maître, & à la haine des ſoldats, ſans le Moufty & l'interceſſion des autres chefs qui lui ſauverent la vie : le Sultan pour les ſatisfaire, ſe contenta de lui ôter les ſceaux de l'Empire, & de les donner à Dilaver Bacha de Meſopotamie, homme âgé, d'une grande expérience dans les affaires, & qui s'étoit acquis une haute reputation parmi les troupes, pour avoir négocié & conclu la derniere paix avec les Perſans ; il étoit généreux & affable, il avoit fait apporter des richeſſes immenſes dans le tréſor du Sultan à ſon retour d'Aſie, & par ſa libéralité & la bonté de ſon caractere il s'étoit fait aimer & eſtimer de tous les Grands de la Porte.

Le Sultan un peu plus content en voyant ſon choix générale-

ment approuvé, ſe laiſſa fléchir par le Moufty en faveur de Uſaim, & employa ſon credit ſur l'eſprit de ce Prince pour lui donner la place de ſecond Viſir, ce qui lui fut accordé. Le nouveau Grand Viſir Dilaver après avoir tenu un conſeil ſecret avec le Moufty, le Kiſler Aga & pluſieurs Viſirs du ban, conclut de renoüer les pourparler de paix avec les Polonois; leur député étoit dans le camp, il le fit venir, le traita avec douceur, & l'aſſûra qu'il contribuëroit de tout ſon cœur à la concluſion de la paix, pourvû que les Polonois s'y portaſſent de bonne foi; que ſon deſſein étoit de le renvoyer, afin d'aſſurer leur Général & toute la nation de ſes diſpoſitions; & qu'il offroit de donner à l'Ambaſſadeur qu'ils envoïeroient pour la traiter tous les ſauf-conduits néceſſaires; que Conſtan.

tin Vevel partiroit avec lui, & qu'il lui feroit ſçavoir les intentions du Conſeil Polonois ſur ce ſujet. Le lendemain ils partirent; mais en arrivant au camp, ils trouverent tous les ſoldats dans une grande affliction de l'état où étoit Chodkievick dont la maladie augmentoit à chaque inſtant, ſes forces l'ayant entierement abandonné; & les Medecins ayant déclaré qu'il n'y avoit plus d'eſpérance: on le fit porter au château de Chocin pour le tirer du tumulte du camp, & lui donner le tems de régler ſes affaires domeſtiques & celles de ſa conſcience.

Les ſoldats en voyant paſſer ſon caroſſe, fondoient en larmes; mais cet illuſtre Général les conſoloit par ſes geſtes & par ſes regards, en leur recommandant toujours la patrie; il mourut le quatriéme jour de ſon arrivée à

Chocin, dans des ſentimens de pieté qui édifierent tous les Seigneurs qui l'avoient accompagné; il donna un mémoire inſtructif au Palatin de Ruſſie, de la maniere dont le Général qui ſeroit élû après ſa mort, devoit ſe conduire dans la guerre & dans la paix, qui fut exactement ſuivi, tant il fut trouvé ſage & ſenſé. Ce grand homme finit ſes jours le 7. Septembre 1621. âgé de 60. ans, couvert de gloire, non-ſeulement par ſes fréquentes victoires, mais encore par le nombre de ſes vertus qui faiſoient avoüer à ſes ennemis même, que le haſard n'avoit point de part à ſes triomphes, & qu'on ne devoit les attribuer qu'à ſa ſageſſe, ſa prudence & ſon mérite; jamais Général ne fut plus pleuré ni regreté de ſon armée: ſon corps fut tranſporté à Vilna, où la République lui fit élever un ſuperbe moſolée.

L'Empereur Oſman, qui rendoit juſtice à ſes propres ennemis, en fit un éloge magnifique au milieu de toute ſa cour, & dit, que ſi ce grand homme avoit été à la tête de ſon armée, comme il étoit à celle des Polonois, il n'auroit pas eu tant de peine à vaincre cette nation. Comme le commandement de l'armée appartenoit de droit à Lubomirsky, il lui fut déferé : les Lithuaniens firent quelque difficulté de lui obéir ; mais lorſqu'ils virent que le Prince Uladiſlas ſe ſoumettoit lui-même à ſa conduite, ils ſuivirent ſon exemple, & ſe rangerent à ſes ordres. Ce nouveau Général tint un conſeil de guerre à cheval, à la vûë de toute l'armée, pour mieux affermir ſon autorité ; & pour captiver la bienveillance des ſoldats, il leur renouvella la promeſſe que ſon prédeceſſeur leur avoit faite,

de leur payer trois montres de préſent.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient, les Coſaques qui ne perdoient nulle occaſion d'attaquer leurs ennemis, ayant ſçû que Uſaim ci-devant Grand Viſir, pour ſe rétablir dans l'eſprit de ſon maître, avoit projetté de ſurprendre Caminieck, qu'il avoit paſſé la Tire, & s'étoit campé dans un vallon le long de cette riviere, ils la paſſerent au nombre de dix mille, & par une nuit obſcure, s'approcherent des retranchemens d'Uſaim, les emporterent, & tuerent trois cens Turcs à demi endormis: l'allarme fut grande, les Turcs au lieu de combattre, gagnerent leur pont pour ſe ſauver. Uſaim qui étoit véritablement brave & entendu, voulut les rallier, mais il ne fut point écouté, & il tomba lui-

même entre les mains des Coſaques, qui ne le reconnurent point; ils le dépoüillerent de ſes armes, de ſon argent & de ſes riches habits, & le mirent tout nud; mais pendant le bruit & le trouble du pillage, il eut l'adreſſe de ſe ſauver dans les bois, où à travers les brouſſailles, les ronces & les épines dont il fut tout déchiré, il eut le bonheur de trouver une caverne qui lui ſervit d'azile juſqu'au jour, que n'entendant plus de bruit, il en ſortit & regagna le camp du Sultan, où il eut de la peine à ſe faire reconnoître, ayant le viſage & le corps entierement défiguré.

Les Coſaques contens du riche butin qu'ils firent en cette occaſion, le conduiſirent à leur camp, ſur les chameaux & nombre de chevaux qu'ils trouverent au piquet. Oſman outré de tant

de pertes journalieres, voulut donner un assaut général au camp des Polonois, malgré l'avis des Bachas les plus expérimentés de son conseil, qui sçavoient que la misére que les ennemis souffroient, feroit encore plus d'effet que leurs armes; mais l'Empereur voulut être obéi, & toute l'armée se disposa à cette grande action pour le lendemain, qui étoit le 28. Septembre 1621. jour consacré par l'Eglise à la mémoire de saint Vinceslas Polonois & Roy de Boheme: A la pointe du jour, le Sultan à la tête de toute son armée rangée en bataille, marcha au petit pas jusqu'à la portée du mousquet des retranchemens des Polonois.

Cent piéces de gros canon, commencerent l'action avec un fracas si terrible, que les échos le repétant, on l'entendit à trente

lieües du camp ; ce feu continuel jetta le déſordre dans pluſieurs quartiers. Oſman fit attaquer le camp par cinq endroits différens ; les Turcs y combattirent avec beaucoup plus de fermeté que les autres fois, étant animés par la préſence de leur Empereur, qui fut attaquer lui-même à la tête d'un corps de Spahis, la cavalerie que commandoit le Général Pruſinouü qui s'étoit retiré dans un vallon pour ſe mettre à couvert du feu de l'artillerie ; Oſman dans le même tems fit auſſi attaquer par un autre corps de Janiſſaires les bois qui bordoient le vallon des deux côtés, qui ſans s'amuſer à tirer, entrerent vaillament dans les bois, le cimeterre à la main & le bouclier au bras, chaſſerent l'infanterie allemande & hongroiſe, quoiqu'elle fût poſtée avantageuſement ; & à travers

les

les arbres, les brouſſailles & les ronces, la menerent battant juſqu'aux ruïnes d'un fort que les Coſaques avoient abandonné. Oſman remarquant alors que ſa cavalerie n'avoit plus rien à craindre du feu de cette infanterie, pouſſa avec tant de vigueur celle de Pruſinouü, qu'il la culbuta, & la mena juſqu'à l'extrêmité du vallon, où elle ſe rallia à l'abri des retranchemens. L'infanterie que commandoit le Général Ruſinouü, voyant l'extrêmité où étoit cette cavalerie, & l'infanterie que les Janiſſaires pouſſoient toujours avec fureur, ſortit des retranchemens, & ſe préſenta de bonne grace; mais le Sultan la fit attaquer avec tant de vigueur, qu'après une heure de combat, il alloit périr lorſque le Prince Uladiſlas, à qui ſon courage & ſa vertu tenoient lieu des forces

qu'une longue maladie lui avoit ôtées, s'étant fait porter dans sa litiere au lieu de ce combat, voyant l'extrêmité des Polonois, fit avancer les Allemands & les Hongrois qui étoient restés dans le camp; la fleur de la noblesse avertie de ce danger, courut se ranger auprès du Prince qui en formoit des escadrons qu'il faisoit filer au secours de Prusinouii; mais voyant que malgré ses efforts les Turcs avoient toujours l'avantage, & qu'ils gagnoient du terrain, il détacha sa propre garde, qui étoit composée de six compagnies d'Ecossois & autant d'Irlandois, sans songer qu'il exposoit sa propre personne.

Lubomirsky qui avoit le Grand Visir sur les bras, étant informé par le Prince de l'état de cette attaque, & du risque où l'on étoit d'être forcé, ordonna qu'on dé-

tachât de chaque régiment les plus jeunes & les plus agiles pour y courir; ce qui fit élever une généreuſe diſpute entre les jeunes & vieux ſoldats, chacun demandant d'être mis à la tête, les jeunes diſant qu'ils arriveroient plûtôt, & les autres ſoutenant que cet honneur étoit dû au mérite de leurs actions; & cette noble émulation les fit agir avec tant d'ardeur, qu'ils furent bientôt auprès du Prince. Ce qu'il y a de plus glorieux dans cette extrêmité pour les Polonois, c'eſt que les malades & les bleſſés qui ſe ſentirent aſſez de forces pour marcher au ſecours de leur patrie, quitterent le lit, prirent leurs armes, & furent joindre leurs camarades. Magnanimité digne d'une mémoire éternelle, & qui en prouvant la rare valeur de cette nation belliqueuſe, doit

ſervir d'exemple à toutes les autres.

Les Généraux Pruſinouïi & Ruſinouïi, qui depuis pluſieurs heures ne faiſoient plus qu'une foible défenſe, ſe voyant ainſi ſecourus, reprirent leurs forces, & attaquerent les Turcs de tous côtés avec vigueur, les repouſſerent, & ſoutinrent même juſqu'à la nuit l'effort des troupes fraiches que le Sultan avoit fait avancer.

La mêlée ne fut ni moins chaude, ni moins meurtriere dans les autres attaques; les Turcs combattirent avec une fermeté extraordinaire tout le tems de l'action, le courageux Oſman les animant de telle ſorte par ſa préſence, ſa voix & ſes actions, qu'ils en étoient infatigables; ce Prince viſita par deux fois toutes les autres attaques, & eut pluſieurs officiers

tués à ſes côtés; & quoique ce jeune guerrier fût d'un tempérament tout de feu, il donnoit ſes ordres au milieu des perils avec un auſſi grand ſang froid que s'il eût été dans ſon palais, & faiſoit également admirer ſa prudence & ſon intrépidité. Mais le Prince Uladiſlas, le Général Lubomirsky & les autres Généraux Polonois mériterent par leurs grandes actions d'éternelles loüanges, & les éloges que leur patrie leur a donnés.

Cependant, malgré leurs ſurprenans efforts, les Turcs s'opiniâtrerent de telle ſorte, qu'il n'y eut que la nuit qui pût les faire retirer. L'Empereur Oſman parut très-ſatisfait de cette journée, eſpérant emporter le camp des Polonois au premier aſſaut qu'il leur donneroit, ne négligeant rien pour s'y préparer.

Mais la déplorable miſére où ſe trouvoit l'armée des Polonois, étoit pour eux un ennemi plus à craindre encore que les Turcs; les vivres & les fourages manquoient totalement, les chevaux étoient ſans force & ſans vigueur, ne broutant pour toute nourriture que des branches d'arbres, ce qui y avoit mis la mortalité; la diſette y avoit auſſi cauſé une eſpéce de contagion, qui ſe communiqua dans les Provinces circonvoiſines, où elle fit des ravages terribles; la poudre & le plomb manquoient, à peine leur en reſtoit-il aſſez pour un grand combat; pour comble de malheur, ils avoient appris que le Roi Sigiſmond ayant perdu beaucoup de tems à faire la cérémonie de l'inveſtiture du Duché de Pruſſe en faveur de Guillaume Marquis de Brandebourg, qui lui avoit

promis de puiſſans ſecours, les avoit éludés quand il avoit été en poſſeſſion de la Pruſſe ; on ſçavoit auſſi que le Roi de Pologne avoit fait quelques amas de bled pour faire porter au camp, qu'on avoit convoqué l'arriere ban ; mais que tout cela s'aſſembloit avec tant de lenteur, que l'armée couroit riſque de perir avant l'arrivée de ces ſecours.

Toutes ces conſidérations ayant été expoſées par le Prince Uladiſlas dans un grand Conſeil de guerre, déterminerent l'aſſemblée à écouter les propoſitions que Vevel avoit apportées avant le dernier combat de la part du Grand Viſir Dilaver ; il fut reçu favorablement, d'autant plus qu'il portoit avec lui des paſſeports en bonne forme, tels que les Polonois les avoient demandés ; il parut même au Conſeil que Dilaver

agiſſoit de meilleure foi que ſon prédeceſſeur le Viſir Uſaim, qui n'avoit jamais cherché qu'à les amuſer par les allées & venuës de Conſtantin Vevel, qui étoit plûtôt ſon eſpion que ſon médiateur : il fut donc réſolu d'envoyer au camp des Turcs des Ambaſſadeurs revêtus des pouvoirs néceſſaires pour traiter de la paix ; lorſqu'il fut queſtion de les nommer, il y eut de grandes conteſtations entre les Commiſſaires & les Sénateurs, les uns & les autres prétendant à cet honneur ; les Sénateurs par rapott à leur dignité ; les Commiſſaires à cauſe que les Etats leur avoient confié la direction de cette guerre ; ils s'en rapportetent enfin à la déciſion du Prince Uladiſlas & du Général Lubomirsky, qui nommerent d'entre les Sénateurs, Staniſlas Zoravinſé & d'Entry ; les Com-

Commiſſaires Jacques Sobiesky, tous deux ſages, prudens & d'une grande expérience; outre cela ils nommerent André Zoldersky Secretaire d'Etat & Chancellier du Prince Uladiſlas, pour que les conditions du traité de paix ſigné, fuſſent miſes entre ſes mains; & ils partirent après que le Général leur eut remis les lettres qu'il écrivoit au Sultan & au grand Viſir Dilaver, avec des préſens magnifiques pour l'un & pour l'autre, & les autres Miniſtres de la Porte.

La fleur de la nobleſſe ſuivit les Ambaſſadeurs, au-devant deſquels le Grand Viſir envoya pluſieurs Officiers de la Porte, leur faire des complimens de ſa part. Radulon Palatin de Valachie envoya auſſi pluſieurs Gentilshommes pour le même ſujet; on les fit paſſer au travers du camp des

Turcs, tant par oſtentation que pour les faire voir à toutes les milices : le Viſir ayant répandu que ces Ambaſſadeurs venoient demander la paix, & ſe ſoumettre à un tribut. Les Polonois admirerent l'ordre, les richeſſes de ce camp & la puiſſance du Grand Seigneur, qui ne peuvent jamais être parfaitement démontrées, quelque deſcription qu'on en puiſſe faire.

Le Grand Viſir avoit fait préparer des pavillons pour les recevoir dans le quartier de Radulon. Lorſqu'ils eurent mis pied à terre, ils furent viſités par les principaux Miniſtres de la Porte, & & par ceux du Palatin de Valachie, qui leur fit offrir tout ce qui pouvoit leur être néceſſaire ; mais ils le remercierent, & n'accepterent de lui que le logement ; ils lui envoyerent le Secretaire de

l'Ambaſſade pour lui témoigner l'eſtime qu'ils faiſoient de ſon entremiſe & de ſa médiation, qu'ils communiqueroient avec lui en confiance comme avec un Prince chrétien, ami & voiſin de la Pologne, qu'il pouvoit convenir avec la Porte du tems & du lieu pour avancer le traité de paix entre les deux couronnes, & qu'ils auroient toujours une grande déférence pour ſes avis.

Cependant il y eut de grands raiſonnemens ſur cette ambaſſade, les uns diſoient qu'une affaire de cette importance, devoit ſe traiter dans un lieu libre, & non pas dans le camp ennemi; & les autres que les Turcs ſe prévaudroient de cette démarche pour s'attribuer l'honneur & la gloire de la campagne. Mais toute cette vanité n'étoit point de ſaiſon dans la triſte ſituation des

Polonois; ils en avoient assez fait pour prouver que ce n'étoit pas le courage ni la valeur qui leur manquoient, & que la seule extrêmité de toute l'armée, dont la perte étoit certaine par un plus long retardement, les obligeoit à recourir à ce reméde; & les personnes sensées loüoient sans cesse la prudence du conseil & le choix des Ambassadeurs, de la fermeté desquels ils avoient lieu de tout espérer.

En effet, comme l'interêt de la patrie étoit la seule chose qu'ils avoient en vûë, ils résolurent entr'eux de se mettre au-dessus de toutes les minuties du cérémonial, afin de n'apporter aucun retardement au traité de paix, & le Sécretaire de l'ambassade étant revenu leur faire une réponse favorable de la part du Palatin de Valachie, qui l'avoient fait ac-

compagner de pluſieurs Seigneurs Valaques pour les prier de ſe rendre à ſon Sénat qui les attendoit, les Ambaſſadeurs ne balancerent point & partirent dans le moment. Le Vayvode à la tête de ſon Sénat, ſortit de ſes pavillons pour les recevoir: Après les complimens réciproques les Ambaſſadeurs lui remirent les lettres du Général Lubomirsky & du Prince Uladiſlas, en le priant de leurs procurer une audience du grand Viſir le plûtôt qu'il ſe pourroit; enſuite ils entrerent dans une chambre particuliere où il n'y eut que le Vayvode & Katerdkic ſon premier miniſtre, très-habile homme & fort zélé pour la Religion chrétienne. Il leur promit d'employer ſes ſoins & ſon crédit pour faire réüſſir le Traité.

En effet, il agit fidélement en

ſe montrant ami de la Pologne ; tant parce qu'il étoit chrétien, que pour ſon interêt particulier, ne pouvant établir ſûrement ſa Souvèraineté pendant la guerre, les Turcs étant abſolument les maîtres de ſon pays. Le grand Viſir étant informé que les Ambaſſadeurs étoient ſous les pavillons du Palatin, les envoya complimenter par un Aga des Janiſſaires, ſuivi de cinquante hommes choiſis dans ce même corps, qui pour leur ſûreté leur ſervirent de garde pendant tout le tems que dura la négociation.

Tandis qu'on s'y employoit avec chaleur des deux côtés, le Sultan à qui cette paix faiſoit une peine extrême, voyant bien qu'elle lui ôtoit pour jamais l'eſpoir d'une conquête dont il s'étoit ſi doucement flaté ; voulut encore tenter d'aſſujettir les Polonois en faiſant

à leur camp une nouvelle attaque; mais ſes troupes s'y porterent ſi foiblement & avec tant de lâcheté qu'elle n'eut aucun effet; ſes ſoldats murmuroient ſans ceſſe contre lui en diſant qu'il les ſacrifioit à ſon ambition pour les faire tous périr ſans nulle néceſſité. Ces diſcours dont Oſman étoit exactement informé, lui inſpirerent une haine implacable contre ces lâches, ſe propoſant d'en tirer une vengeance mémorable; cependant quelque répugnance qu'il eût pour la paix, cette déſobéïſſance qui le mettoit hors d'état de rien entreprendre, commença à lui faire voir avec moins de chagrin le ſoin que ſes miniſtres prenoient pour la conclure, joint à cela qu'il avoit reçu des lettres d'Aphendine, qui en réveillant ſon amour pour elle, le déterminerent abſolument à finir

cette guerre. Cet Empereur qui malgré la réſolution qu'il avoit priſe d'oublier cette belle fille, en avoit toujours l'image dans le cœur, n'avoit pu ſoutenir une ſi longue abſence ſans en apprendre des nouvelles, ce qui l'obligea dès le commencement de la campagne d'établir des couriers qui ne ceſſoient d'aller du camp à Conſtantinople, & de Conſtantinople au camp; par ce moyen il écrivit pluſieurs fois à la fille du Moufty, & quoiqu'elle ne lui répondît toujours qu'avec beaucoup de réſerve, affectant plus de reſpect que de tendreſſe, il avoit trop d'amour pour ne pas démêler que le dépit avoit plus de part à cette froideur que l'indifférence; ainſi, malgré les occupations militaires & les périls où il s'expoſoit chaque jour, ſa flâme reprit ſur lui ſon premier empire; d'autant

plus vivement qu'il n'avoit point d'objets qui l'en puſſent diſtraire, n'ayant amené nulle femme avec lui, diſant que la volupté ne devoit point habiter parmi de véritables guerriers; mais cette continence ne ſervit qu'à le rendre plus ſenſible au tendre ſouvenir qu'il gardoit d'Aphendine, dont il parloit à toute heure au Moufty, en ſe plaignant de la froideur de ſes lettres.

Cet habile homme qui voyoit combien ce Prince étoit éloigné de la paix, voulut profiter du renouvellement de ſon amour pour le faire ſervir à l'y réſoudre; & par les couriers établis, il manda à ſa fille tout ce qui ſe paſſoit dans le cœur du Sultan, en lui ordonnant pour le bien l'Etat de lui écrire d'un ſtile plus tendre, & de l'engager par quelque eſpérance à faire la paix avec la Pologne.

La belle Aphendine qui s'étoit fait une violence extrême pour n'écrire à Oſman que comme à ſon Empereur, ſentit une ſecrette joye d'avoir un prétexte auſſi grand que le bien de l'Empire, pour ſuivre ſans contrainte les véritables mouvemens dont elle étoit animée; flatée d'ailleurs du plaiſir de revoir ce Prince plus amoureux que jamais, elle ſaiſit cette occaſion avec une promptitude, qui en ſervant les deſſeins du Moufty ſon pere, lui fit bien connoître que ſon exactitude partoit moins de ſon obéïſſance pour lui que de ſon amour pour Oſman; mais quoiqu'il en fût, il apprit avec plaiſir qu'elle lui avoit écrit en ces termes.

APHENDINE,

A l'invincible OSMAN, Empereur des Muſulmans.

SI ton eſclave oſoit t'accuſer d'injuſtice, elle le feroit ſur les reproches que ta Hauteſſe lui fait d'une indifférence dont je ſuis plus éloignée que jamais : mes cruelles allarmes aux nouvelles des dangers où tu courois chaque jour, & l'excès de ma joye au recit de ta gloire immortelle dont tu reviens couvert, ne m'ont que trop appris que mon cœur n'a point changé ; mais, Seigneur, que j'ai lieu de craindre que tout ce que ta Hauteſſe m'écrit de tendre, ne ſoit que pour m'éprouver, puiſqu'on dit que tu refuſes de faire une paix, qui en te rendant à ta ville impériale, te raprocheroit auſſi de la trop fidéle

APHENDINE.

Pour comprendre la joye d'Oſman à la lecture de cette lettre ; il faut ſe ſouvenir qu'à peine a-t'il ſeize ans, que ſon amour étoit né avec lui, & que la nature ne lui ayant donné que des paſſions ſolides & dignes d'un grand courage, ſans aucun mélange des foibleſſes qui y ſont preſque toujours attachées, ſembloit s'en être recompenſée en donnant à ſes mêmes paſſions toute l'ardeur & toute la violence dont un cœur peut être capable : le ſien ne put renfermer l'excès du plaiſir qu'il reſſentit à ces marques de l'amour d'Aphendine. Il envoya chercher le Moufty, & s'étant enfermé avec lui pour le rendre ſeul témoin de ſes tranſports : Mon pere, lui dit-il en l'embraſſant, mon cher Ashad, Aphendine eſt fidéle. Aphendine m'aime encore, elle ſouhaite ma préſence ;

je brûle d'être à Conſtantinople, je ne m'oppoſe plus à la paix; trop de raiſons m'engagent à la faire, mais, mon pere, la plus forte de toutes eſt l'amour que j'aurai toute ma vie pour votre adorable fille.

Le Moufty charmé de voir ſi bien réüſſir ſon innocent artifice, ſe proſterna aux pieds d'Oſman, en lui rendant graces des ſentimens qu'il conſervoit pour Aphendine; mais, Seigneur, continua-t'il, quelque glorieux qu'il ſoit à ma fille d'être un des principaux motifs qui obligent ta Hauteſſe à te rendre à tes peuples, mon zéle me contraint à te dire, que tu ne dois enviſager que toi-même en ſouſcrivant à la paix, puiſqu'il eſt mille fois plus grand à un Prince qui a la puiſſance en main, de vaincre ſes ennemis par la clémence & la généroſité, que

par la force de ſes armes : quelle gloire trouveroit ta Hauteſſe en continuant la guerre contre des hommes déja accablés par la diſette des vivres & par les maladies ! Quand tu remporterois ſur eux la victoire, on ne l'attribuëroit qu'à ce qui leur manque pour te pouvoir réſiſter, & non à ton bras invincible, d'autant plus que les Polonois perſuadés qu'ils ſont hors d'état de vaincre, ſe feroient plûtôt hacher en piéce que de ſe ſoumettre honteuſement, ainſi tu triompherois, Seigneur, mais ce ne ſeroit que par le meurtre & le carnage : ne vaut-il donc pas mieux leur donner une paix dont ils peuvent t'avoir obligation, que de ne devoir la victoire qu'à la triſte ſituation de leurs troupes ?

Oſman reçut cette eſpéce de leçon de la part du Moufty avec

une bonté admirable ; il le remercia de ce qu'il le faiſoit toujours ſouvenir de ſa gloire, & l'aſſura qu'il mettroit toute ſon attention à ne jamais rien faire qui y fût contraire ; qu'il pouvoit preſſer le grand Viſir & ſes autres miniſtres de travailler à la paix ; qu'il y étoit réſolu, puiſqu'auſſi bien il voyoit que ſon armée la déſiroit pour le moins autant que celle des Polonois. Le Moufty très-content de cet entretien en ſortit dans les ſentimens de ne rien négliger pour faire avancer le traité. Les Polonois qui étoient dans les mêmes intentions, & qui ſçavoient que les moyens d'y parvenir dépendoient du grand Viſir, le voulurent mettre dans leurs interêts par des préſens ſolides ; pour cet effet il lui firent offrir par le Vayvode une ſomme très-conſidéra-

ble, que le Viſir accepta, en leur promettant d'avancer les choſes à leur ſatisfaction.

Il n'y manqua pas, & dès le lendemain ayant mandé les Ambaſſadeurs, & commis Uſaïm ſecond Viſir, & le Bacha Bacy grand tréſorier, pour conférer avec eux, il leur donna une audience favorable. Zoravinſé les pria comme chef du conſeil d'Oſman, d'employer ſon crédit & ſon autôrité pour parvenir à une paix durable entre les deux couronnes. Il n'eſt pas croyable combien ils trouverent de faciles accès auprès de Dilaver, qui leur parut en toute occaſion ennemi d'un cérémonial inutile, franc dans ſon procedé & entier dans ſes paroles; choſe très-extraordinaire parmi ces barbares, qui traitent toujours les Ambaſſadeurs chrétiens avec une hauteur

teur insuportable. Ce ministre les pria de se loger auprès de ses pavillons où ils seroient plus à portée de travailler avec les commissaires qu'il avoit nommés; de-là ils furent chez le Moufty, qui les reçut en homme qui sçavoit comme on doit agir avec les nations policées & qui leur promit de s'employer avec plaisir à faire renoüer l'alliance qui avoit duré si longtems entre les deux couronnes.

Après ces civilités réciproques, le grand Visir pour abréger toutes les cérémonies, envoya le même jour le Vayvode pour leur faire ouverture des intentions du Sultan & sçavoir leur sentiment. Entre les propositions il s'en trouva deux qui penserent rompre la négociation: les Turcs vouloient absolument que l'on remît entre leurs mains les chefs des Cosaques qui avoient pillé la Roma-

nie juſqu'aux portes de Conſtantinople, afin qu'ils fuſſent punis du dernier ſupplice. Les Ambaſſadeurs répondirent que les courſes & les brigandages des Tartares avoient donné lieu aux Coſaques d'en faire autant que les Tartares, ayant été les agreſſeurs, il falloit commencer par les punir; d'ailleurs que les Coſaques ſujets de la Moſcovie que l'on ſurnommoit Kaporoh avoient fait beaucoup plus de ravages que ceux qui étoient ſujets de la Pologne.

Pour lors le Vayvode ſe retrancha à demander qu'on ſatisfît en quelque façon le reſſentiment du Sultan en lui livrant les chefs des Coſaques qui avoient détruit & brûlé les contrées d'Orio & la ville de Laroka; mais les Ambaſſadeurs lui dirent que les Coſaques n'avoient rien fait dans cette expédition que ce qui ſe pratiquoit par

tout le monde, quand la guerre étoit déclarée, & que ſi ces choſes devoient être punies, il falloit expoſer aux plus cruels ſupplices Cantimir, Bernaſe, & tous les autres Tartares, pour avoir commis dans la Pologne des cruautés qui faiſoient horreur à l'humanité.

Après pluſieurs conteſtations ſur cet article, Radulon paſſa au ſecond point qui étoit bien plus délicat que l'autre ; qui étoit que les Polonois ſeroient obligés auſſitôt que le Sultan ſeroit de retour à Conſtantinople, de lui envoyer un Ambaſſadeur extraordinaire, choiſi entre les plus auguſtes maiſons, pour lui apporter des préſens magnifiques en forme de tribut.

A ce mot de tribut, les Ambaſſadeurs ſe leverent en diſant au Vayvode qu'à de ſi ſuperbes demandes ils ne pouvoient ré-

pondre que par les armes ; que la République n'avoit jamais été tributaire ; que la liberté leur étoit plus chere que la vie ; qu'il n'y avoit pas un ſeul Polonois qui ne préférât la mort à la perte d'un bien ſi précieux ; & que ſi le Monarque Othoman vouloit entretenir l'alliance avec celui de Pologne, comme Prince voiſin & ami, il falloit que les honneurs fuſſent réciproques, parce qu'ils ne reconnoiſſoient point d'autre ſouverain que celui qu'ils éliſoient par leurs communs ſuffrages. Une réponſe ſi fiere fit aiſément juger au Vayvode que le Sultan n'obtiendroit pas ſans peine ces deux articles. Il en fut rendre compte au grand Viſir, qui tint ferme ſur la punition des Coſaques, faiſant eſpérer que ſi on accordoit ce point, le Sultan ſe relâcheroit ſur les autres ; &

croyant que l'eſprit adroit & ruſé de Conſtantin Vével réüſſiroit mieux que la franchiſe du Vayvode, il l'envoya aux Ambaſſadeurs; mais Vével qui ne ſe ſoucioit que de parvenir à ſes fins ſans examiner de quelle façon ce ſeroit, propoſa de ſon chef aux Ambaſſadeurs, que pour ſatisfaire le Sultan ſur l'article des Coſaques, ils n'avoient qu'à tirer quelques criminels des priſons de Caminieck & de Chocin, & les livrer au grand Seigneur, en lui faiſant croire que c'étoit les chefs des Coſaques. Les Ambaſſadeurs qui pénétrerent la fourberie de Vével voyant bien qu'en trompant le Sultan, il eſpéroit faire un affront aux Coſaques & ſe faire honneur du ſuccès de la négociation, lui répondirent avec mépris que de ſi lâches artifices ne ſe pratiquoient pas parmi les Polo-

nois, & qu'ils ſçavoient auſſi-bien ſe défendre des ruſes de leurs ennemis, que de leurs armes.

Le rapport de Vével n'ayant pas ſatisfait le Viſir Dilaver, il crut que ſon autorité ſeroit plus efficace, & voulut s'aboucher lui-même avec les Ambaſſadeurs; ainſi les ayant mandés, il inſiſta ſur le châtiment des Coſaques, & ſur le tribut, leur remontrant que s'ils refuſoient ces deux conditions, ils auroient ſur les bras l'armée du grand Seigneur; que l'abondance étoit dans ſon camp, juſqu'à la fin de novembre; qu'enſuite elle ſeroit miſe en quartier d'hiver dans la Moldavie, la Valachie & les autres provinces circonvoiſines, afin de mettre les Tartares & les Valaques à portée des frontieres de la Pologne, qui iroient ravager juſques dans le centre du pays, & qu'au com-

mencement du printems, ils auroient encore à ſoutenir les efforts de l'armée d'Oſman, qui reviendroit la commander en perſonne, & qu'elle ſeroit bien plus formidable que celle qu'ils voyoient, les ordres étant déja donnés pour faire des levées dans la haute & baſſe Aſie, en Europe & en Afrique.

Pendant ce diſcours, Dilaver examinoit avec ſoin la contenance des Ambaſſadeurs, & ne voyant rien ſur leurs viſages qui pût témoigner la moindre crainte, voulant les intimider; il leur dit d'un ton plus ſevere, que puiſqu'ils ne vouloient rien conclure, ils pouvoient s'en retourner; mais qu'ils ſeroient reſponſables des malheurs dont leur patrie alloit être accablée.

A ces mots, Zoravinſé chef de l'Ambaſſade repartit avec fer-

meté, que juſques à préſent le ſort des armes étoit égal, que les uns ni les autres ne pouvoient décider de quel côté pancheroit la victoire à la fin de la guerre, puiſque c'étoit un point caché aux humains, Dieu ſeul en ayant connoiſſance; que les Turcs avoient auſſi peu de ſujet de ſe glorifier que les Polonois en avoient de craindre, & que leur nation née & nourrie dans la liberté, ſouffriroit avec courage les plus rudes extrêmités, plûtôt que de ſubir le joug de l'Empire Othoman; après quoi s'étant levés, ils prirent congé du Viſir, en le remerciant d'avoir gardé inviolablement le droit des gens, en les ayant reçus & traités avec honneur, & les renvoïant avec la même candeur & une foi digne du grand Prince qu'il repréſentoit.

Le Grand Viſir étonné de cette fermeté

fermeté, demeura quelque tems ſans répondre; mais revenant à lui, & reprenant un air plus tranquille, il arrêta les Ambaſſadeurs: Demeurez, leur dit-il, je vois bien qu'il faut que nous nous quittions bons amis. Et depuis ce jour, il parut très-facile pour les autres conditions de la paix. Uſaim & le grand tréſorier ne quitterent plus les Ambaſſadeurs juſqu'à la concluſion du traité. Ce qu'il y a de bien certain, c'eſt que les préſens que Radulon avoit promis au grand Viſir & aux autres miniſtres de la Porte, qui furent encore augmentés, pour lever les difficultés & avancer la négociation, produiſirent tout l'effet dont les Polonois s'étoient flatés.

Les Turcs naturellement avides d'or & d'argent, le deviennent encore davantage à meſure qu'ils augmentent en digni és,

auſquelles ils ne parviennent jamais qu'à force de préſens qu'ils répandent avec profuſion aux Sultanes favorites & aux Bachas les plus accrédités, obtenant même par ce moyen juſqu'au pardon de leurs concuſſions & de leurs crimes; & c'eſt pour s'indemniſer de ces dépenſes immenſes, qu'ils vendent l'intérêt public & celui du Prince pour leur profit particulier : cependant, s'il en faut croire les Turcs, c'eſt à cette ſublime Porte que réſide le centre de la juſtice & de l'équité; & toutefois c'eſt l'endroit de l'Univers où l'on exerce le plus des brigandages, qui font horreur à tous les gens de bien.

Il ne faut donc pas s'étonner ſi lorſque les Sultans ſont convaincus de ces vérités, ils traitent les Bachas avec tant de rigueur, puiſque ce qui paſſe par-

mi nous pour des effets de leur cruauté, ne ſont ſouvent que ceux de leur juſtice. Cependant, comme les miniſtres d'Oſman le connoiſſoient d'une extrême rigidité ſur cet article, ils firent enſorte de profiter des largeſſes des Polonois, en ménageant la gloire de leur Souverain; & comme le tribut étoit le point principal, ils abandonnerent celui des Coſaques, pour inſiſter plus que jamais ſur celui-là. Et enfin, après bien des conteſtations, on demeura d'accord qu'un Ambaſſadeur ordinaire ſuivroit le Sultan à Conſtantinople, & que lorſqu'il y ſeroit arrivé, la Republique en nommeroit un extraordinaire de la plus illuſtre maiſon de Pologne, qui porteroit à l'Empereur un ſuperbe préſent de la part du Roy Sigiſmond.

Les Ambaſſadeurs ne voulurent pas régler ce préſent ſans avoir conſulté le Prince Uladiſlas & leurs Généraux; pour cet effet Sobiesky partit le même jour du camp des Turcs pour ſe rendre à celui des Polonois. Les bonnes nouvelles qu'il y apporta firent un plaiſir extrême à toute l'armée; l'on approuva la ſageſſe & la généreuſe fermeté des Ambaſſadeurs, on régla le préſent; & Sobiesky revint le lendemain au camp des Turcs, où il étoit attendu avec impatience.

Sobiesky ayant aſſuré le grand Viſir que le Roi Sigiſmond envoïeroit à Oſman un Ambaſſadeur tel qu'il le déſiroit, & qu'il porteroit le préſent de la Republique; toutes les autres difficultés furent levées, & les articles de la paix furent reglés le même jour. Le grand Viſir convoqua pour

le lendemain matin tous les autres Viſirs, le grand tréſorier, les Cadileskers, le premier Cadis & tout le conſeil du grand Seigneur, qui s'aſſembla à huit heures du matin le 18. Octobre 1621. Dilaver revêtu de toutes les marques de ſa dignité, paroiſſoit au milieu de cette ſuperbe aſſemblée ſur un grand ſofa élevé au-deſſus des autres : ce miniſtre avoit ordonné au Chancelier du Cham des Tartares de ſe rendre au Divan, & les Ambaſſadeurs Polonois y menérent avec eux Staniſlas Suliſczouüi qui avoit été nommé pour ſuivre le Sultan à Conſtantinople en qualité d'Ambaſſadeur ordinaire. L'Empereur Oſman qui vouloit être inſtruit de tout, étoit dans ſa chambre ſecrette qui donnoit ſur le Divan, de laquelle il pouvoit voir & entendre ſans être vû, de même que

dans ſon Sérail. Lorſque chacun eut pris ſa place ſelon ſon rang, le Grand Viſir s'adreſſant aux Ambaſſadeurs, leur parla en ces termes :

Seigneurs Polonois, l'alliance ci-devant interrompuë entre la maiſon Othomane & les Rois de Pologne, eſt maintenant renoüée ; nous vous promettons que les conditions de cette paix ſeront inviolablement gardées de notre part ; prenez garde de la vôtre à ne les pas enfraindre : nous vous menerons dans l'inſtant à notre invincible Sultan qui vous recevra comme Ambaſſadeurs de ſon ami.

Puis s'étant tourné vers le Chancelier du Cham des Tartares qui ſe proſterna d'abord devant lui, il lui parla de la ſorte.

Je t'ai fait venir ici afin que tu n'ignores pas les conditions de la paix, & que tu prononces au Cham des Tartares au nom du Grand Sei-

gneur Oſman, devant la face duquel il n'eſt que poudre, & l'eſcabelle de ſes pieds, le rigoureux édit de ſa Hauteſſe, qui lui défend de commettre à l'avenir aucun acte d'hoſtilité dans la Pologne; & que s'il y contrevient en quelque choſe, il lui fera trancher la tête.

Le Chancelier Tartare avant que de répondre, ſe proſterna une ſeconde fois, enſuite il demanda qu'il plût à l'aſſemblée d'aſſigner pour limites entre la Pologne & la Tartarie le fleuve que leurs anciens appelloient Sinawoda. A quoi le Viſir répondit qu'il n'étoit pas queſtion des limites des Royaumes, mais ſeulement d'obéir aux commandemens de leur Maître, & de ne point parler des choſes qui ne regardoient pas les affaires préſentes.

Après cette fiére réponſe, on rédigea par écrit les articles de

la paix, qui furent ſignés du grand Viſir, des principaux miniſtres de la Porte, & par les Ambaſſadeurs Polonois ; enſuite on ſe fit reciproquement les complimens de félicitation. Lorſqu'ils furent finis, on apporta le ſorbet, le grand Viſir but à la ſanté des Ambaſſadeurs, les autres miniſtres en firent autant, & les Ambaſſadeurs y répondirent de la même maniere : après cette cérémonie, toute l'auguſte aſſemblée monta à cheval, & ſe rendit par ordre & au petit pas aux pavillons du Sultan ; leur aſpect ſurprit les Polonois qui les prirent plûtôt pour un ſuperbe château bâti pour les plaiſirs du Grand Seigneur, que pour un logement de guerre ; l'appartement d'Oſman étoit tapiſſé ce jour-là d'un ſatin bleu, brodé d'or à la perſienne, ſemé de perles & de pier-

res précieuſes qui jettoient un éclat ébloüiſſant ; les parquets étoient couverts de tapis de Perſe, celui de deſſus étoit de velours richement brodé ; & l'on peut dire avec vérité que la magnificence des Empereurs Turcs ne ſe manifeſte jamais avec plus de ſplendeur que dans un camp Impérial.

Le Capigy Bacha ou Capitaine des Portes, avec les autres Officiers du corps, portant leur maſſe d'argent, s'étoient mis à la tête de la ſuite des Ambaſſadeurs. Lorſqu'ils eurent paſſé la premiere porte, on les conduiſit à travers pluſieurs chambres, dont les ſuperbes ameublemens, en leur prouvant la magnificence d'Oſman, leur donnoient à chaque inſtant de nouveaux ſujets d'étonnement ; mais lorſqu'ils furent entrés dans la grande ſale où ce

Monarque étoit assis sur un trône brillant de pierreries, ayant à la main deux arcs & un javelot, un carquois sur l'épaule, plus éclatant encore par ses propres attraits que par la grandeur dont il étoit environné, ils se sentirent saisis de respect & d'admiration, ils n'eurent plus d'attention aux magnificences qui les avoient frappés; uniquement attachés à cet auguste objet, ils y virent avec le dernier étonnement la beauté la plus rare & la plus attrayante jeunesse, soutenuë de la majesté, de la sagesse & de la gravité des Princes les plus consommés; aux charmes de son visage, on l'eût pris pour l'amour; à son air mâle & guerrier, on eût dit que c'étoit le Dieu Mars; & jamais rien ne s'offrit aux yeux de plus capable de faire porter les idées aux choses les moins croyables.

Auſſi les Polonois pouvoient à peine s'imaginer que ce qu'ils voyoient étoit réel : & comme c'eſt le propre de tous les hommes de chercher & d'aimer à plaire, le pénétrant Oſman ayant reconnu dans les yeux des Ambaſſadeurs une partie de leurs penſées, malgré leur contrainte & le cérémonial qu'on eſt forcé de ſuivre en cette Cour, il n'en devint que plus aimable, par un air de ſatisfaction qui ſe répandit dans toute ſa perſonne ; à l'un des côtés du trône, mais beaucoup plus bas, étoit le Mouſty, les Cadileskers, pluſieurs Cadis & autres gens de loi ; de l'autre côté étoient le grand Viſir Dilaver, les Viſirs du ban, les Beglierbey de Romanie & de Natolie, & tous les Bachas ſuperbement vêtus, tous couverts de drap d'or, enrichi de pierre-

ries. Lorſque les Ambaſſadeurs eurent été préſentés au grand Seigneur, & qu'ils eurent baiſé le bas de ſa veſte, ils lui préſenterent Sulisczouïi comme l'Ambaſſadeur qui devoit le ſuivre à Conſtantinople ; le Vayvode & Conſtantin Vevel eurent auſſi l'honneur de baiſer la robe du Sultan en qualité de médiateurs, ainſi que quelques autres Seigneurs de leur ſuite.

Quand toute la cérémonie fut faite, le dernier des Bachas prit des mains de Sobiesky les lettres que le Général Polonois écrivoit au grand Seigneur, & les fit paſſer de main en main juſqu'à celles du grand Viſir, qui, le genou en terre les mit ſur un riche careau qui étoit devant le Sultan ; & ſe tournant aux Ambaſſadeurs, il leur dit qu'ils pouvoient faire leur harangue : alors Zoravinſé,

l'homme le plus éloquent de ſon ſiécle, la fit en ces termes :

Invincible Empereur, l'intention de notre Roy très-clement & de la Republique de Pologne, a toujours été de conſerver une amitié ſincére & une alliance ſolide avec la très-auguſte maiſon Othomane, ce qu'il eſt aiſé de voir, puiſqu'au milieu des allarmes & des fureurs de la guerre, il n'a pas ceſſé de penſer à la paix, ayant donné à ſon armée des Commiſſaires capables de renouveller cette alliance quand tu le ſouhaiterois : ce bonheur étant arrivé par la prudente conduite de Dilaver ton grand Viſir, nous te jurons qu'elle ſera exactement gardée de la part de notre Roy ; & nous nous flatons qu'à l'exemple de tes ayeux, dont tu raſſemble toutes les vertus, tu l'entretiendras inviolablement.

Enſuite, lui préſentant un ja-

velot travaillé avec art, enrichi de diamans & d'émeraudes, avec pluſieurs petits canons d'une fabrique ſinguliere, il continua de la ſorte.

Comme nous ſçavons que ta Hauteſſe a plus de richeſſes qu'aucun Monarque de la terre, qu'elle abonde en or, en pierreries & en meubles ſuperbes, & que nous n'en ſommes pas munis, ne connoiſſant dans la guerre que le fer des armes qui nous ſervent à défendre notre patrie; nous n'avons préſentement que ces mêmes armes à t'offrir; aujourd'hui que nous n'en avons plus beſoin, nous te les préſentons comme à un Prince ami & conſideré de notre Roy, & tous enſemble nous prions ta Hauteſſe de les accepter comme un gage de nos affections, afin que par l'alliance à préſent renouvellée, tu puiſſes les employer à la ruine de nos plus communs ennemis, & à l'accroiſſement de tes victoires.

Le Sultan parut recevoir ce préſent avec plaiſir, & répondit aux Ambaſſadeurs que la paix ſeroit exactement obſervée, pourvû que les Polonois fuſſent fidéles aux conditions du traité. Après tout ce cérémonial, la paix fut publiée dans le camp des Turcs; la joye y fut univerſelle, & tout retentiſſoit des loüanges qu'on donnoit à Dilaver, d'avoir par ſa prudence terminé en ſi peu de tems la plus grande affaire du monde; ils marquérent leurs rejoüiſſances la nuit ſuivante par une infinité de feux qu'ils allumerent dans le camp, & par des flambeaux qu'ils mirent ſur le haut de leurs pavillons & de leurs tentes, & les ſalves continuelles de tous leurs canons.

A leur imitation, les Polonois & les Coſaques en firent autant dans leurs camps; mais voulant

l'emporter en toute choſe ſur les Turcs, ils ſe ſervirent d'un grand abatis d'arbres qu'ils avoient fait autour de leur camp dès le commencement de la campagne; ils l'aſſemblerent, & y mirent le feu; cet amas prodigieux faiſoit porter les flâmes juſques aux nuées, ce qui joint au bruit du canon, & de la mouſqueterie des trois camps, formoit un ſpectacle qui donnoit à la fois de la terreur & de l'admiration; mais en même tems ſi ſatisfaiſant pour les peuples d'alentour, qu'ils monterent en foule ſur les montagnes pour en être les témoins.

Cependant, il étoit reſté un article bien délicat à décider, qui paroiſſoit un point d'honneur au Sultan, & aux Polonois celui de leur ſalut, qui étoit que le grand Viſir demandoit qu'ils décampaſſent les premiers de la province

ce où ils étoient entrés comme ennemis, & qu'ils repaſſaſſent la riviere de Tire. Cette propoſition faiſoit craindre aux Polonois que les Turcs, en voyant le pitoyable état de leur armée, ne ſe repentiſſent de leur avoir accordé la paix, & que par perfidie ils ne profitaſſent de leur foibleſſe pour ſe venger des pertes qu'ils avoient faites, & qu'ils ne les attaquaſſent au paſſage de la Tire; ainſi pour prévenir ce malheur, ils repréſenterent au Viſir, que la regle étoit que les premiers arrivés fortiſſent les derniers; de plus, que les chariots & les chevaux qu'ils attendoient de la Pologne, n'étoient pas encore arrivés, & qu'il leur falloit un longtems pour paſſer une ſi grande armée & tout le bagage: toutes ces raiſons ne furent point écoutées, le grand Viſir vouloit

abſolument que le Sultan parût ſupérieur en tout.

Mais le Général Lubomirsky qui avoit prévû cette difficulté, avoit donné ordre dès le commencement des conférences de faire porter une partie des tentes de l'autre côté de la Tire que l'on dreſſoit à meſure qu'elles arrivoient; quand cela fut exécuté, il engagea un Seigneur Valaque, qui étoit venu au camp des Polonois pour voir pluſieurs de ſes amis, d'aller à celui des Turcs publier que l'armée polonoiſe étoit décampée, plus de la moitié ayant déja paſſé la riviere; le Valaque s'acquitta de ſa commiſſion en homme d'eſprit, & le Viſir ayant fait monter quelques Bachas ſur le haut de la montagne pour en ſçavoir la vérité, ils lui rapporterent qu'ils avoient vû les tentes des Polonois toutes dreſſées de l'autre cô-

té de la Tire. Il n'en fallut pas davantage pour perſuader le Viſir, qui remit entre les mains des Ambaſſadeurs les articles de la paix ratifiée par le Sultan : ainſi, tout fut terminé au contentement des deux partis par l'adreſſe de Lubomirsky, en faiſant croire ſon armée encore formidable, & qu'elle étoit décampée, quoiqu'il n'y eût que les malades ſous les tentes qu'on avoit dreſſées au-delà de la riviere de la Tire : les aticles de la paix étoient ;

Que Staniſlas Suliſchouii ſuivroit le Sultan à Conſtantinople en qualité d'Ambaſſadeur ordinaire.

Qu'un Baſſy Chiaoux iroit en diligence à la Cour du Roy Sigiſmond, pour eſcorter avec toute ſorte d'honneurs l'Ambaſſadeur extraordinaire, qui devoit porter au Sultan les préſens convenus.

Que cet Ambaſſadeur ſeroit d'une

des plus nobles & des plus conſidérables maiſons de la Pologne.

Qu'il ſeroit accompagné du Secretaire du Roy, qui à la façon des autres Princes chrétiens demeureroit à la cour Othomane.

Que les Polonois défendroient aux Coſaques la navigation ſur le Boriſthene, & les châtieroient rigoureuſement s'ils faiſoient quelque tort aux ſujets de ſa Hauteſſe.

Que les Tartares ne feroient aucunes courſes dans la Pologne, & ſeroient chaſſés par le Sultan du paſſage d'Okzakouïi

Qu'ils payeroient les dommages qu'ils pourroient faire aux Polonois, & que leur Cham ſeroit puni par le Sultan ſon propre Seigneur.

Que l'Edit n'auroit pas lieu lorſque les ſujets des deux Princes iroient à la pêche ou à la chaſſe.

Que lorſque les Tartares marcheroient ſous les enſeignes du Sul-

tan ſur les frontieres des pays appartenans à la Pologne, ils ne pourroient faire aucun dommage, ni pénétrer dans le pays,

Que les deux Princes envoyeroient des commiſſaires pour regler les limites des deux Etats.

Que le Roy de Pologne donneroit les appointemens accoutumés au Cham des Tartares, qu'il les lui feroit porter à Jaſſos, où le Cham les envoyeroit recevoir; & qu'il ſeroit tenu, comme avoient fait ſes ayeux, de porter les armes, & de marcher avec ſes troupes, lorſqu'il en ſeroit requis par la Republique de Pologne.

Qu'il ne ſeroit mis dans la Modalvie que des Princes chrétiens, ſoigneux d'entretenir l'alliance entre les deux couronnes.

Que la fortereſſe & le château de Chocin ſeroient mis entre les mains du Vayvode de Moldavie.

Que le commerce & les paſſages ſeroient libres aux ſujets des deux couronnes.

Que les amis & ennemis ſeroient ſenſés communs.

Que les anciens traités ſeroient entretenus dans leur force, & que les nouveaux demeureroient inviolables.

Et quiconque entreprendroit de violer aucun de ces articles, ſeroit eſtimé parjure, & châtié comme tel.

Le grand Viſir ayant été convaincu que les Polonois décampoient les premiers, l'armée des Turcs dès le lendemain, en fit autant pour reprendre le chemin de Conſtantinople. Si les Polonois avoient été ſurpris de leur promptitude à ſe camper, ſe retrancher, & à les attaquer le même jour de leur arrivée; ils ne furent pas moins étonnés de voir en un ſeul jour le camp détendu,

le bagage, les tentes & les coffres chargés ſur des chameaux, le gros canon, les munitions de guerre & de bouche conduites à Chocin avec le gros bagage, & l'armée ſe mettre en marche. Ceux qui n'ont point été témoins de ces choſes, ou qui ne connoiſſent que ſuperficiellement la cour Othomane, pourroient prendre ceci pour une fable, ou comme une exagération; mais lorſque l'on réfléchira ſur l'autorité ſans borne des Empereurs Turcs, & ſur leur rigidité à faire exécuter leurs ordres, la moindre négligence étant punie des ſupplices les plus affreux, on n'aura pas de peine à croire qu'une multitude d'hommes qui tremblent au moindre regard de leur Sultan, & qui ne s'occupent que de ce qu'ils ont à faire, obéiſſent avec tant de promptitude: l'uſa-

ge des Empereurs Turcs eſt de ſe ſervir toujours des menaces les plus effraïantes pour ſe faire obéir. j'en rapporterai deux exemples frappans.

Le grand Soliman dans ſa derniere campagne de Hongrie, ayant détaché Ogly Bacha à la tête de trente mille hommes qui ravageoient le pays, lui donna ordre de faire conſtruire un pont ſur la Drave, pour faciliter le paſſage de l'armée qu'il conduiſoit en perſonne. Mais le Bacha trouva la riviere ſi débordée, qu'il jugea la choſe impoſſible, & dépêcha un courier à Soliman pour l'inſtruire de cet obſtacle. Ce Prince étoit à table lorſqu'il reçut ce courier, & ſur le champ il écrivit de ſa propre main au Bacha ſur ſa ſerviette; que ſi à ſon arrivée il ne trouvoit pas le pont fait, il le feroit étrangler

avec

avec cette ſerviette qu'il lui envoya par ce même courier ; le Bacha ſacrifia la vie de vingt mille hommes pour ſauver la ſienne, & il mit le pont à ſa perfection avant l'arrivée de Soliman.

Selim ſecond, ſon fils ayant envoyé une armée formidable, commandée par le Bacha Muſtapha, pour faire la conquête du royaume de Chipre, qu'il prétendoit lui appartenir ; Muſtapha aſſiégea par mer & par terre la ville de Nicoſie capitale de Chipre le 18. Août 1570. Mais y ayant trouvé des difficultés inſurmontables, & perdu ſes meilleurs ſoldats, il écrivit à Selim pour l'en informer. Cet Empereur, après avoir lû ſa lettre, lui manda pour toute réponſe de ſa propre main :

Le royaume de Chipre, ou ta tête.

Muſtapha frémit en liſant ce peu de mots, & tirant un nouveau courage de ſa crainte, il redoubla ſi bien ſes efforts, ne comptant pour rien la vie de ſes ſoldats que, le 10. Septembre 1570. il emporta la place d'aſſaut, la garniſon y fut hachée en piéces, la ville ſaccagée & la nobleſſe éteinte, il prit enſuite Famagouſte; & après avoir ſacrifié quatre-vingt mille hommes, il ſoumit ce beau royaume à l'Empire Othoman.

Voilà de quelle façon ces Monarques trouvent le moyen de ſe faire obéir dans les choſes les plus difficiles; & c'eſt par ces ordres foudroyans, que depuis Othoman premier, qui ſuccéda en 1289. à ſon pere Ortogule, que s'eſt établie & maintenuë la plus puiſſante monarchie qui s'étoit vûë après celle des Romains.

Il ne faut donc pas s'étonner ſi dans un même jour l'armée du Sultan Oſman compoſée, comme je l'ai déja dit, ait détendu ſoixante mille pavillons, un nombre infini de tentes, chargé tout le menu bagage, logé la groſſe artillerie & les munitions; & qu'enfin, elle s'étoit miſe en marche, puiſque cet Empereur n'étoit ni moins craint, ni moins obéi que ces prédéceſſeurs : le Beglierbey de Romanie menoit l'avant-garde, celui de Natolie conduiſoit l'arriere-garde; & l'Empereur étoit entouré des Janiſſaires & des Spahis, qui ſont les troupes de ſa garde, & qui formoient le corps de l'armée : au milieu de ce centre, il y a toujours un grand eſpace, qui eſt occupé par cinq cens Archers, tirés du corps des Janiſſaires, tous vieux ſoldats expérimentés,

& qui ont fait preuve de leur courage ; ils ſont les véritables gardes du corps, & s'appellent Solachy ; ils ne ſont armés que du cimeterre, d'un poignard & d'un arc doré ; leur carquois eſt damaſquiné, orné de cercles d'or, & rempli de flêches ; la moitié marche à la droite du Sultan ; ceux-là ſont tous gauchers ; l'autre moitié marche à ſa gauche, & ſont tous droitiers, afin qu'en tirant, les uns ni les autres ne tournent jamais le dos au Monarque, ce qui eſt parmi les Turcs une irreverence impardonnable : Le Sultan donne à ces Archers la haute-paye & des habits magnifiques, leurs bonets ſont brochés d'or, entourés d'un cercle d'or, enrichi de pierreries, & au-deſſus un grand panache de plumes blanches, d'où il ſort une aigrette noire, ce qui produit un effet admi-

rable; cette garde ne quitte jamais la perſonne du Prince, elle empêche que qui que ce ſoit n'en approche, à moins qu'on ne ſoit mandé.

Si dans les chemins il faut paſſer quelque riviere, ils la paſſent à gay; ſi la riviere eſt grande, ils nagent ſans preſque quitter leur rang; lorſque l'eau va juſqu'au genoux, le Sultan leur fait donner un écu chacun; ſi elle paſſe la ceinture, ils en ont deux, & juſqu'à trois ſi elle monte encore plus haut; mais cette liberalité n'eſt que pour la premiere riviere, les autres ſont comptées pour rien.

Ce fut dans ce bel ordre que marcha l'armée Othomane, qui le premier jour ne fit que quatre mille; mais le lendemain, elle repartit à minuit, elle continua ſa route juſqu'à midi, ſelon

l'uſage des Turcs, & marcha de cette ſorte juſqu'à Conſtantinople. On n'eut pas plûtôt appris dans cette grande ville que l'armée revenoit, que le peuple en fit des feux de joye, qui étoit d'autant plus grande, que Dilaver y avoit envoyé des Emiſſaires pour y répandre le bruit que le Sultan n'avoit accordé la paix aux Polonois qu'après qu'ils s'étoient ſoumis à payer un tribut à la Porte; qu'un Ambaſſadeur de cette nation ſuivoit le Sultan, & qu'un autre devoit arriver inceſſamment avec le tribut; que les Polonois en demandant la paix, avoient commencé par mettre leurs armes à ſes pieds, en lui donnant un javelot enrichi de pierreries & des canons travaillés avec art, ne s'en voulant plus ſervir contre lui, mais contre les ennemis de l'Empire Othoman.

C'eſt ainſi que le Grand Viſir, en habile politique, ſçavoit tirer parti de tout, pour leurer un peuple ignorant & groſſier, qui n'approfondiſſant jamais rien, ne s'attache qu'à la ſuperficie des choſes qui peuvent flater ſon orgüeil & ſa vanité; ce qui fait que depuis ce jour les Turcs regardent les Polonois comme ſujets & tributaires de la Porte, quoique le grand Sobiesky leur ait prouvé le contraire dans les deux fameuſes batailles qu'il gagna contr'eux ſous le regne de Mahomet IV. l'une à Chocin en 1665. & l'autre à la levée du ſiege de Vienne en 1683.

Cependant l'Empereur Oſman qui vouloit faire une entrée triomphante dans ſa capitale, fit donner ſes ordres pour rendre cette journée ſuperbe & mémorable; il fit même partir un Chiaoux pour

porter un ordre à la Sultane Reine, de venir au devant de lui juſqu'à Andrinople avec le Prince ſon fils. Ce jeune enfant étoit indiſpoſé ; mais la Sultane n'oſant déſobéir à l'Empereur, ſous quelque prétexte que ce fût, partit & mena le Prince ; ſon mal augmenta à un tel point par la fatigue du chemin, qu'il mourut à deux journées de Conſtantinople.

Cette nouvelle fut très-ſenſible au Sultan, & l'armée en parut vivement affligée ; mais cependant il continua ſa route, & arriva à Andrinople, où la Sultane Reine l'attendoit ; il lui fit un accüeil ſi rempli de froideur, & ſon indifférence pour elle fut ſi marquée qu'elle en fut inconſolable, ne ſçachant à quoi l'attribuer ; mais ceux qui ſçavoient la paſſion d'Oſman pour Aphendine, n'en furent pas ſurpris, ce

Prince n'ayant fait venir la Sultane que pour augmenter la pompe de ſon entrée, & non pas par l'impatience qu'il avoit de la voir: en effet il n'en avoit que pour la fille du Moufty, à laquelle il dépêchoit des couriers chaque jour pour l'inſtruire de ſa marche. Il fit camper ſes troupes pour leur faire prendre huit jours de repos, & pour tout préparer pour ſon entrée triomphante.

Ce Prince congédia une partie des troupes d'Aſie, qui fut paſſer le détroit à Galliopoly, & l'armée continua ſon chemin dans le même ordre vers Conſtantinople, où tout ſe préparoit pour l'y recevoir: à ſon approche les peuples de la campagne & des villes circonvoiſines, ſe trouverent ſur ſon paſſage, bien moins par curioſité pour cette ſuperbe marche; que pour voir l'Empereur Oſman,

auquel ils donnoient mille bénédictions, ne pouvant ſe laſſer de l'admirer & de chanter ſes loüanges. Il eſt certain auſſi que cet aimable Prince en étoit digne par mille qualités qu'on n'avoit point remarquées dans ſes prédéceſſeurs, & qu'il y joignoit un extérieur ſi rempli de charmes, qu'il étoit impoſſible de le voir ſans l'aimer. Il fit camper l'armée à une demie journée de Conſtantinople ; les peuples de cette ville vinrent en foule admirer l'ordre de ce camp, où tout étoit obſervé avec la même régularité que ſi on eût été en préſence des ennemis.

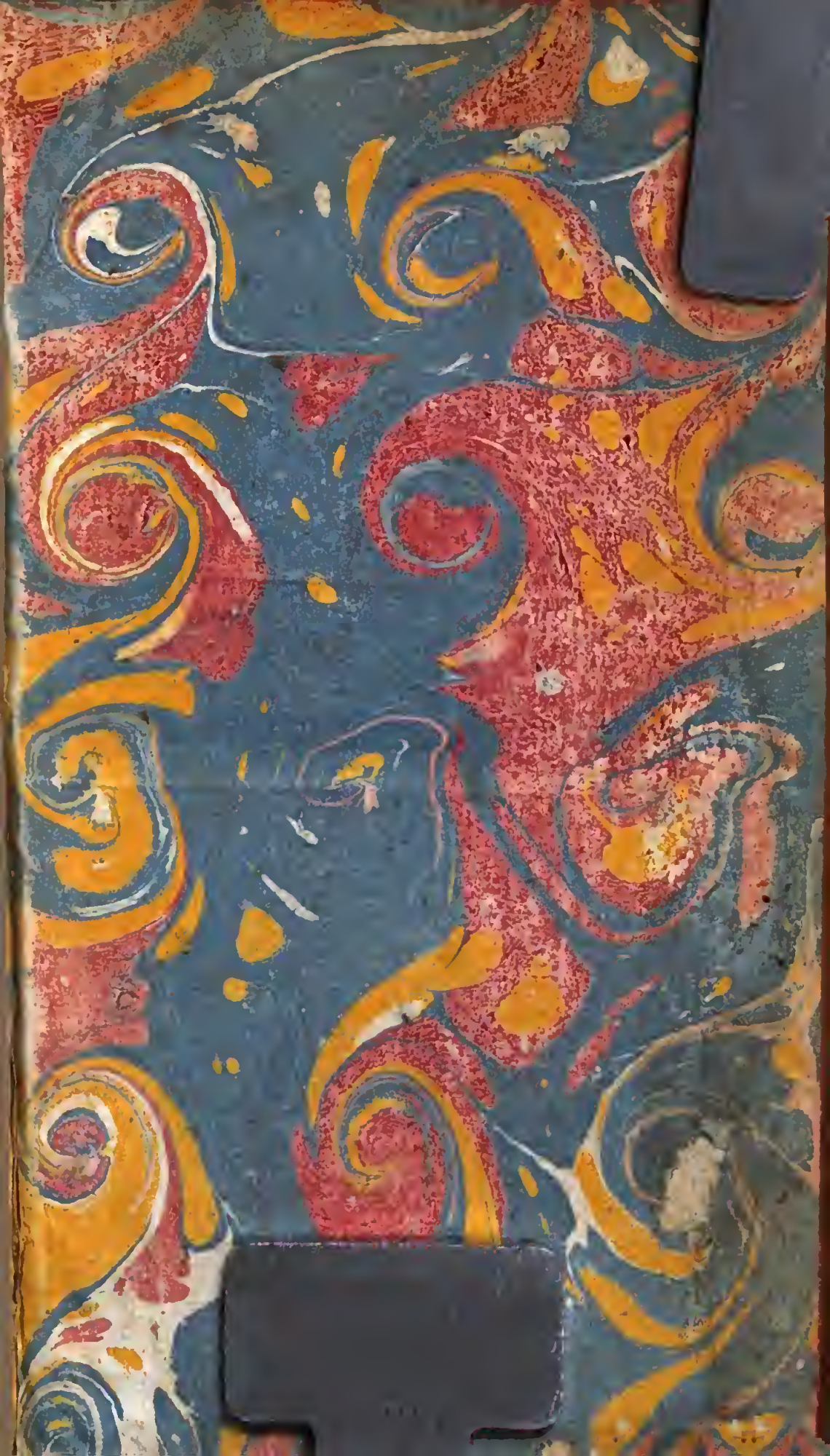
Oſman y donna pluſieurs fêtes ; mais ne pouvant être ſi près d'Aphendine ſans la voir & ſans partager avec elle la gloire de ſon triomphe, il lui écrivit dans les termes les plus tendres, pour la prier de ſe rendre à ſon camp &

d'en venir augmenter la pompe par ſa préſence, en recevant aux yeux de tout ſon peuple des marques éclatantes de ſon reſpect & de ſon amour pour elle; non-content de cette lettre, craignant toujours la fierté de cette belle fille, il obligea le Moufty de lui écrire auſſi pour l'obliger à ne le pas refuſer. Ce Pontife qui ne vit rien dans cette démarche qui fût contraire à la bienſéance, ſa fille étant d'un rang qui l'admettoit aux plus grands honneurs, fit ce que le Sultan déſiroit, & la belle Aphendine qui brûloit de revoir un Prince qu'elle adoroit, ne fit nulle difficulté de ſe rendre à ſes inſtances & aux ordres de ſon pere; mais voulant faire connoître à la Sultane favorite & aux autres femmes du Sérail qu'elle n'y venoit pas pour leur rendre hommage, mais pour faire hon-

neur au Sultan, elle ariva au camp dans un équipage de Reine. Osman qui ne pouvoit plus cacher son amour, & qui avoit prévû quelle seroit la fierté d'Aphendine en cette occasion, voulant lui prouver autentiquement sa considération, envoya au devant d'elle un Officier à la tête de deux cent Spahis qui la conduisirent jusque sous les pavillons de son pere.

Un honneur si considérable & jusqu'àlors inusité à la cour Othomane, ouvrit les yeux de l'armée & de la ville impériale, qui apprirent en ce moment l'amour extrême de l'Empereur; les uns & les autres n'en furent pas surpris, connoissant, ou ayant entendu parler de l'éclante beauté de la fille du Moufty, n'ignorant pas d'ailleurs qu'ils avoient été élevés ensemble, & qu'ils s'é-

toient aimés dès leur enfance ; mais ſi les peuples n'en furent point étonnés, la Sultane reine & toutes celles du Sérail en penſerent mourir de douleur & d'ennui, & leurs ames animées de haine & de vengeance, chercherent dès cet inſtant les moyens de rompre de ſi beaux nœuds, ou d'en perdre à jamais les auguſtes objets.

Fin du premier Tome.

649920